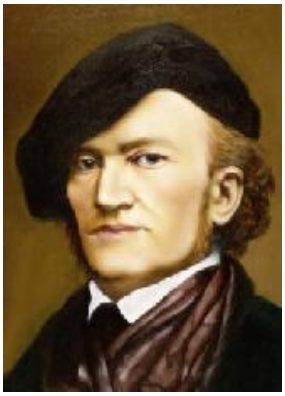
OPUS 31



Richard Wagner
(1813 - 1883)

Parsifal

Parsifal est un « Festival scénique sacré » (Bühnenweihfestspiel) en trois actes sur un livret du compositeur (inspiré de la légende de Perceval, célèbre Chevalier de la Table Ronde et de l'épopée médiévale Parzival de Wolfram von Eschenbach).

Le livret fut rédigé de la première esquisse en 1857 à la rédaction finale de février au 19 avril 1877. La musique fut composée du 25 septembre 1877 au 13 janvier 1882

Création : Palais des festivals, Bayreuth, 26 juillet 1882. Direction musicale : Hermann Levi

Création le 26 juillet 1882 au Palais des festivals de Bayreuth.

Rôles

Parsifal, jeune homme innocent, éloigné du monde par sa mère	ténor
Kundry, servante du Graal	mezzo ou soprano
Gurnemanz, doyen des chevaliers du Graal, compagnon Titurel	basse
Amfortas, prêtre-roi du Graal	baryton-basse
Klingsor, magicien, ex-chevalier du Graal	baryton-basse
Titurel, ancien roi, père d'Amfortas	basse
Deux chevaliers	ténor / basse
Quatre écuyers	sopranos & ténors
Filles-fleurs de Klingsor	sopranos
Voix céleste	contralto

Argument

L'action se déroule au Moyen Âge, dans les Pyrénées, alternativement, dans le domaine et au château des gardiens du Graal (Montsalvat, sur le versant septentrional de l'Espagne wisigothe), et au château enchanté de Klingsor (sur le versant méridional, du côté de l'Espagne arabe).

Le Saint Graal, calice où Joseph d'Arimathie recueillit le sang du Christ en croix, et la Sainte Lance, qui causa la blessure d'où s'écoula ce sang, ont été placés sous la garde du roi Titurel, aidé par les chevaliers du Graal.

Dans une contrée voisine habite le sorcier Klingsor. Il voulut autrefois devenir chevalier du Graal mais ne pouvant s'imposer à lui-même le devoir de chasteté, il voulut supprimer en lui le désir charnel en se châtrant lui-même. Rejeté de la communauté du Graal par Titurel, il se tourna vers l'esprit du mal et voua à la communauté du Graal une haine inexpiable. Il réussit à attirer, grâce à la séduisante Kundry qu'il a envoûtée, quelques gardiens du calice sacré qu'il retient captifs en son château maléfique et retourne contre leurs anciens frères d'armes.

Quand Titurel devenu vieux, mais maintenu en vie par la grâce du Graal, transmet ses pouvoirs à son fils Amfortas, ce dernier se rend à son tour chez Klingsor armé de la Sainte Lance pour essayer de le détruire. Mais, tombé sous le charme de Kundry, il oublie sa mission, cède lui aussi au désir charnel, et laisse choir la Sainte Lance. Klingsor s'en empare et le frappe. La maléfique blessure ne guérira jamais, seul le contact de l'arme sacrée pourrait la refermer ; mais seul un être jeune et innocent, au cœur pur, totalement ignorant du péché, pourrait reconquérir l'objet. Amfortas est condamné à souffrir sans rémission aussi longtemps qu'il célèbrera le service du Graal qui maintient en vie toute la communauté de Montsalvat.

Herzeleide (« Cœur douloureux »), de la maison royale des gardiens du saint Graal, a élevé son fils Parsifal dans une forêt isolée, pour l'empêcher de suivre la même voie que son père, Gamuret, mort prématurément après être parti en quête d'aventures héroïques. Ignorant tout du monde, Parsifal grandit comme un innocent sans guide. Un jour, ayant vu par hasard un groupe de chevaliers, son amour de l'aventure s'éveille et il part à leur suite. Herzeleide en meurt de chagrin.

Acte I

Scène 1

Une forêt aux environs du château du Graal situé sur une montagne inaccessible. C'est le matin, Gurnemanz et 4 jeunes écuyers s'éveillent.

Gurnemanz, chevalier du Graal, compagnon d'armes de Titurel le fondateur de la confrérie, raconte comment on en est arrivé à la situation présente :

> « Amfortas, roi des Chevaliers du Graal et fils de Titurel qui vit toujours, essaya un jour de tuer le magicien Klingsor à l'aide de la Sainte Lance que gardent les Chevaliers de l'Ordre du Graal en même temps que le Saint Graal lui-même. La Sainte Lance est celle qui infligea la blessure au flanc du Christ sur la croix. Amfortas succomba au charme d'une femme très belle et, tandis qu'il était dans ses bras, Klingsor lui arracha la Sainte Lance et la lui plongea dans le côté. Ainsi fut perdue la Sainte Lance et Amfortas reçut-il une blessure qu'aucun remède ne peut guérir. »

Apparaît Kundry, condamnée à ne jamais mourir, qui fut Hérodiade, et celle qui rit du Christ tombant sous la croix sur le chemin du Golgotha, et tant d'autres ensuite ; sa présence bien qu'un peu hostile est toujours de bon augure. Accompagnée par les cris des chevaliers, elle se précipite vers Gurnemanz et lui fait don d'une fiole contenant un baume qu'elle est allée quérir en Arabie, pour le roi, que l'on porte au bain afin de tenter d'apaiser ses souffrances.

> Gurnemanz leur apprend que Klingsor voulut, un jour, devenir membre des Chevaliers de l'ordre du Graal ; mais ne pouvant rester fidèle au vœu de chasteté par la seule force de sa volonté, il tenta d'éradiquer de lui-même ses penchants pour la chair en se châtrant lui-même. Titurel le rejeta alors de l'Ordre. Klingsor alors s'adonna à la magie noire, construisit un jardin magique où il installa des femmes d'une grande beauté et d'une irrésistible séduction, les Filles-Fleurs, tout appliquées à la perte des Chevaliers du Graal. Amfortas fut au nombre de ceux qui succombèrent et cette chute coûta à l'Ordre la perte de la Sainte Lance. Désormais un seul homme peut la reconquérir, « l'innocent au cœur pur » – der reine Tor – dont la venue fut autrefois annoncée à Amfortas par une voix céleste.

Soudain, un cygne percé d'une flèche s'abat au sol, mort. Consternation de Gurnemanz, des chevaliers et des pages : les animaux, en particulier les cygnes, sont sacrés sur les terres du Graal.

Un jeune étranger apparaît, l'arc à la main : c'est lui le coupable. Le jeune homme est rapidement saisi, traîné devant Gurnemanz. Le vieux chevalier lui fait voir toute l'horreur de son acte, puis, se radoucissant, tente d'interroger l'adolescent sur ses origines, son nom : le jeune homme ignore tout, sauf qu'il a une mère nommée Herzeleide.

Kundry raconte l'histoire de sa naissance : son père Gamuret étant parti courir l'aventure et ayant été tué, sa mère l'éleva seule, loin de tout, pour lui éviter le même sort. L'adolescent raconte comment il vit un jour passer des hommes en tenues scintillantes montés sur de magnifiques animaux inconnus ; il voulut les suivre, tentant de les rattraper sans jamais pouvoir les rejoindre ; il parcourut monts et vallées, se confectionna un arc qui le nourrit et le protégea. Il devint fort et redouté de tous ceux qui l'attaquèrent.

Kundry lui apprend abruptement que sa mère est morte. Fou de douleur, le jeune homme se jette à la gorge de Kundry, Gurnemanz intervient ; le jeune homme alors défaille : Kundry se hâte de puiser de l'eau, lui asperge le visage et le fait boire : le jeune homme revient à lui. Pendant que Gurnemanz lui prodigue des soins, Kundry s'éloigne dans la forêt, soudain prise d'une sorte de transe d'envoûtement : elle est saisie d'une irrésistible envie de dormir, et elle disparaît, envoutée, dans le taillis.

Les cloches de Montsalvat appellent à la cérémonie du service du Graal. Gurnemanz propose au nouveau venu de l'accompagner, ils s'éloignent ensemble.

Scène 2

Dans la grande salle du château, les chevaliers se réunissent. Amfortas aimerait ne plus devoir officier, dévoiler le Graal, et ainsi entretenir la force vitale qui l'empêche de mourir comme il le souhaite ardemment. Mais sous la pression de l'assemblée des chevaliers, et de son père Titurel qui ne vit plus que par la vue du Graal, il cède.

Brisé de souffrance, il procède à l'exposition rituelle du Saint Graal. Le jeune homme suit le rituel, impressionné, mais sans y rien comprendre. À la fin de la cérémonie, alors que tous s'en vont, Gurnemanz s'adresse à l'adolescent en lui demandant s'il a compris ce qu'il a vu. Le jeune homme fait signe que non ; Gurnemanz qui croyait voir en lui « l'innocent au cœur pur » est cruellement déçu, et sous le coup de la colère expulse alors brutalement le jeune homme. Mais la voix céleste rappelle la prophétie : « L'innocent au cœur pur accédera à la connaissance par la compassion : attends celui que j'ai élu. »

Traditionnellement le public n'applaudit pas à la fin du premier acte pour prolonger le recueillement de la cérémonie d'exposition du Graal.

Acte II

En haut d'une tour de son château, Klingsor se tient à côté de ses instruments de magie. Il tire de son sommeil Kundry, qui était revenue jusqu'à lui, et qui s'éveille en poussant un hurlement. Klingsor sait qu'un jeune héros dangereux approche : il ordonne à sa créature de le séduire et de le perdre, comme tous les autres auparavant. Les chevaliers déchus prisonniers de Klingsor tentent d'arrêter l'arrivant, mais ils ne peuvent résister à sa force et à sa fougue. Le château disparaît, laissant place à un luxuriant jardin peuplé des Filles-Fleurs de Klingsor. Elles assistent à la défaite de leurs amants qui, blessés, meurtris, s'enfuient.

Les Filles-Fleurs se jettent alors à l'assaut du jeune homme, tentant à qui mieux mieux de le séduire et d'obtenir sa perte. Mais il ignore tout des jeux amoureux, leurs manigances et chamailleries l'indisposent, et il les envoie paître. Kundry apparaît soudain, en l'appelant du nom de « Parsifal » — l'adolescent est pétrifié : il se rappelle brusquement un rêve où sa mère le nommait ainsi. Kundry congédie les Filles-Fleurs : Parsifal ne leur est pas destiné. Kundry lui rappelle son enfance près d'Herzeleide, et la mort de celle-ci causée par le chagrin du départ de son fils. Parsifal est effondré, dévoré par le remords. Mettant à profit le désespoir du jeune homme, Kundry, prétextant de lui faire connaître ce qu'est l'amour, l'attire à elle et lui donne un baiser.

Ce baiser transperce Parsifal d'une douleur folle : « Amfortas ! La blessure ! » : dans un dévoilement, il comprend tout. La compassion pour la souffrance du roi du Graal lui apporte la révélation de la connaissance. Il comprend le manège de Kundry, et il la repousse.

Cette attitude laisse Kundry face à un véritable dilemme, car bien que Parsifal soit l'homme qui doit lui apporter le salut, elle le voit encore comme sa proie légitime. Elle lui propose alors un compromis : que Parsifal lui donne un baiser seulement et la malédiction qui l'a poursuivie sans cesse depuis qu'elle a ri du Christ souffrant sera levée. Le jeune homme refuse, car ce geste les condamnerait tous deux à la damnation éternelle. La seule voie de rédemption pour Kundry est le remords, la pénitence, et de le conduire sur le chemin qui le ramènera à Montsalvat et à Amfortas.

Kundry comprend qu'elle a perdu la partie : folle de rage, elle appelle Klingsor à l'aide. Le magicien apparaît, brandissant la Sainte Lance, qu'il jette violemment contre Parsifal : celui-ci tend la main et l'arme s'arrête miraculeusement dans les airs, à sa portée. Il s'en empare et fait le signe de croix. En un instant, le château de Klingsor disparaît et le jardin merveilleux se transforme en désert aride. Kundry est effondrée : « Tu sais où me retrouver », lui dit Parsifal, qui s'en va pour tenter de retrouver Montsalvat.

Acte III

Une prairie en fleurs, en lisière d'une forêt, dans la gloire du printemps ; une source, une hutte appuyée sur un amas de rochers. C'est le Vendredi saint.

Un ermite sort de la hutte : c'est Gurnemanz, encore vieilli, pauvrement vêtu de la robe en ruines de chevalier du Graal. Il a entendu un grognement, et se rend jusqu'aux buissons d'où il provient : c'est Kundry, inanimée et engourdie. Gurnemanz s'efforce de la ranimer, elle finit par s'éveiller avec un grand cri. Elle a perdu son air farouche et sauvage, son allure guerrière. Elle voit Gurnemanz, se lève, remet de l'ordre dans ses haillons, et se met à l'ouvrage d'une servante, sans un mot. À Gurnemanz qui lui reproche de ne pas même avoir un mot de remerciement, elle répond juste : « Dienen… dienen… » (« Servir… servir… »).

Ce seront ses seules paroles de tout l'acte.

Un homme sort de la forêt, en armure noire, heaume fermé, lance à la main. Il s'assoit sans un mot près de la source. Gurnemanz l'accueille et tente de savoir s'il peut l'aider, qui il est, d'où il vient. Mais l'homme reste muet. Gurnemanz, agacé, lui enjoint d'au moins mettre bas les armes en ce jour sacré de la mort du Christ. Parsifal dépose son épée, son bouclier, son heaume, plante le talon de la lance dans le sol, s'agenouille devant elle et entre en prière en en fixant la pointe du regard. Gurnemanz reconnaît alors et Parsifal, et la Sainte Lance.

Parsifal raconte avoir erré des années à la recherche du chemin menant à Montsalvat, qu'il vient donc enfin d'atteindre mais où tout semble différent. Gurnemanz narre le triste sort de la confrérie du Graal : Amfortas a fini par renoncer à célébrer le culte du Graal, des chevaliers sont morts, les survivants sont dans une misère physique et morale absolue, plus personne ne part pour les missions sacrées d'autrefois dans le reste du monde. Titurel lui-même, le vieux héros légendaire, est mort.

Parsifal se reproche de n'avoir pas su éviter ce désastre. Étreint par la douleur et l'épuisement, il est au bord de l'évanouissement ; Gurnemanz le soutient, Kundry puise de l'eau pour le ranimer, puis ils lui ôtent son armure. Kundry lui lave les pieds. Parsifal demande à Gurnemanz de l'ondoyer. Kundry tire de son vêtement un baume qu'elle verse sur les pieds de Parsifal, qu'elle essuie ensuite de ses cheveux. Parsifal demande à Gurnemanz de l'oindre : avec le reste du baume, le vieux chevalier lui confère alors l'onction royale et sacerdotale qui fait de Parsifal le roi et le grand-prêtre du Graal. Parsifal accomplit son premier acte sacerdotal en puisant de l'eau dans sa main et en baptisant Kundry, qui éclate alors en sanglots : son péché lui est remis. Parsifal regarde alors la magnificence du paysage autour d'eux, qui lui semble si merveilleux et gai en ce jour de la mort du Christ où tout devrait n'être que tristesse : Gurnemanz lui explique que c'est le miracle du jour sacré du Vendredi Saint.

Les cloches de Montsalvat résonnent : Amfortas a promis qu'en ce jour il célébrerait à nouveau et pour la dernière fois le service du Graal. Parsifal prend la Sainte Lance, et tous trois se dirigent vers le château.

Scène finale :

La grande salle de Montsalvat.

Deux cortèges y entrent. D'un côté, des chevaliers portant le cercueil où gît la dépouille de Titurel ; de l'autre, des chevaliers portant le tabernacle voilé du Graal et la litière où est prostré Amfortas.

Amfortas pleure la mort de son père, s'accusant d'en être le responsable. Il appelle une fois de plus la mort et la délivrance. Les chevaliers le somment d'accomplir son office comme il l'a promis. Mais non ! Alors qu'enfin il sent la mort possible, ferait-il ce qu'il faut pour reprendre vie ? Plus jamais ! Qu'ils le percent de toutes parts de leurs épées, et alors, une fois lui mort, peut-être le Graal s'illuminera-t-il pour eux de lui-même !

Parsifal, Gurnemanz et Kundry étaient arrivés depuis peu, inaperçus dans le tumulte. Parsifal s'avance, portant haut la Lance, seule arme à pouvoir détruire la souffrance et le malheur. Il touche de la pointe de la Lance le côté d'Amfortas, la blessure et la douleur disparaissent, le visage d'Amfortas s'illumine d'extase. Parsifal ordonne que le Graal soit maintenant découvert et offert à la vue de tous.

Une lueur apparaît dans le Graal, de plus en plus intense. Une colombe descend du dôme et vient planer au-dessus de Parsifal. Kundry glisse doucement aux pieds de Parsifal et meurt, le regard levé vers lui. Gurnemanz, Amfortas et l'assemblée s'agenouillent, Parsifal élève le Graal et en bénit l'assistance, tandis que des voix célestes chantent doucement « Rédemption au Rédempteur ! »

L'opéra s'achève dans une extase mystique grandiose.

Rideau [sans applaudissement d'après Wagner].

Livret en allemand

Erster Aufzug

Vorspiel und erste Scene

(Der Vorhang geht auf.)
(Das Innere eines Wohnraumes: um einen starken Eschen stamm, als Mittelpunkt, gezimmerter Saal. Rechts im Vordergrunde der Herd; dahinter der Speicher; im Hintergrunde die große Eingangsthüre: links in der Tiefe führen Stufen zu einem inneren Gemache; daselbst im Vordergrunde ein Tisch, mit breiter Bank an die Wand gezimmert, dahinter, hölzerne Schemel davor.)
(Die Bühne bleibt eine Zeit lang leer; außen Sturm, im Begriffe sich gänzlich zu legen.)
(Siegmund öffnet von außen die Eingangsthüre, und tritt ein. Er hält den Riegel noch in der Hand, und überblickt den Wohnraum; er scheint von übermässiger Anstrengung erschöpft; sein Gewand und Aussehen zeigen, dass er sich auf der Flucht befinde. Da er Niemand gewahrt, schließt er hintersich, schreitet mit der äußersten Anstrengung eines Todmüden auf den Herd zu, und wirft sich dort auf eine Decke von Bären fell nieder.)

Siegmund
Wess' Herd diess auch sei,
hier muß ich rasten.
(Er sinkt zurück, und bleibt regungslos ausgestreckt.)
(Sieglinde tritt aus der Thüre des inneren Gemaches: Sie glaubte ihren Mann heimgekehrt; ihre ernste Miene zeigt sich dann verwundert, als sie einen Fremden am Herde ausgestreckt sieht.)

Sieglinde
(noch im Hintergrunde)
Ein fremder Mann? ihn muß ich fragen.
(Sie tritt näher.)
Wer kam in's Haus, und liegt dort am Herd?
(Da Siegmund sich nicht regt, tritt sie noch etwas näher und betrachtet ihn.)
Müde liegt er von Weges Müh'n.
Schwanden die Sinne ihm? wäre er siech?
(Sie neigt sich zu ihm herab und lauscht.)
Noch schwillt ihm der Athem;
das Auge nur schloß er.
Muthig dünkt mich der Mann,
sank er müd' auch hin.

Siegmund
(fährt jäh' mit dem Haupt in die Höhe)
Ein Quell! ein Quell!

Sieglinde
Erquickung schaff ich.
(Sie nimmt schnell ein Trinkhorn und geht damit aus dem Haus. Sie kommt zurück, und reicht das gefüllte Trinkhorn Siegmund.)
Labung biet' ich dem lechzenden Gaumen:
Wasser, wie du gewollt!
(Siegmund trinkt, und reicht ihr das Horn zurück. Als er ihr mit dem Haupte Dank zuwinkt, haftet sein Blick mit steigender Theilnahme an ihren Mienen.)

Siegmund
Kühlende Labung gab mir der Quell,
des Müden Last machte er leicht:
erfrischt ist der Muth, das Aug' erfreut
des Sehens selige Lust.
Wer ist's, der so mir es labt?

Sieglinde
Dies Haus und diess Weib
sind Hundings Eigen;
gastlich gönn' er dir Rast:
harre bis heim er kehrt!

Siegmund
Waffenlos bin ich: dem wunden Gast
wird dein Gatte nicht wehren.

Sieglinde
(mit besorgter Hast)
Die Wunden weise mir schnell!
(Siegmund schüttelt sich und springt lebhaft vom Lager zum Sitz auf.)

Siegmund
Gering sind sie, der Rede nicht werth;
noch fügen des Leibes Glieder sich fest.
Hätten halb so stark wie mein Arm
Schild und Speer mir gehalten,
nimmer floh' ich dem Feind;
doch zerschellten mir Speer und Schild.
Der Feinde Meute hetzte mich müd',
Gewitter-Brunst brach meinen Leib;
doch schneller als ich der Meute,
schwand die Müdigkeit mir:
sank auf die Lider mir Nacht,
die Sonne lacht mir nun neu.
(Sieglinde geht nach dem Speicher, füllt ein Horn mit Meth, und reicht es Siegmund mit freundlicher Bewegt heit.)

Sieglinde
Des seimigen Methes süßen Trank
mög'st du mir nicht verschmäh'n.

Siegmund
Schmecktest du mir ihn zu?
(Sieglinde nippt am Horne, und reicht es ihm wieder. Siegmund thut einen langen Zug, indem er den Blick mit wachsender Wärme auf sie heftet. Er setzt so das Horn ab, und läßt es langsam sinken, während der Ausdruck seiner Miene in starke Ergriff- en heit übergeht. Er seufzt t ief auf, und senkt den Blick düster zu Boden.)
(mit bebender Stimme)
Einen Unseligen labtest du:
(lebhaft) Unheil wende der Wunsch von dir!
(Er bricht auf.)
Gerastet hab' ich und süß geruht:
weiter wend' ich den Schritt.
(Er geht nach hinten.)

Sieglinde
(lebhaft sich umwendend)
Wer verfolgt dich, daß du schon flieh'st?

Siegmund
(hat angehalten)
Mißwende folgt mir wohin ich fliehe;
Mißwende naht mir wo ich mich neige:
dir Frau doch bleibe sie fern!
fort wend' ich Fuß und Blick.
(Er schreitet schnell bis zur Thüre und hebt den Riegel.)

Sieglinde
(in heftigem Selbstvergessen ihm nachrufend)
So bleibe hier!
Nicht bringst du Unheil dahin,
wo Unheil im Hause wohnt!
(Siegmund bleibt tief erschüttert stehen; er forscht in Sieglindes Mienen; diese schlägt verschämt und traurig die Augen nieder. Siegmund kehrt zurück.)

Siegmund
Wehwalt hieß ich mich selbst:
Hunding will ich erwarten.
(Er lehnt sich an den Herd: sein Blick haftet mit ruhiger und entschlossener Theilnahme an Sieglinde: diese hebt langsam das Auge wieder zu ihm auf; Beide blicken sich, in langem Schweigen, mit dem Ausdruck tiefster Ergriffenheit, in die Augen.)

Zweite scene

(Sieglinde fährt plötzlich auf, lauscht, und hört Hunding, der sein Roß außen zum Stalle führt. Sie geht hastig zur Thüre und öffnet. Hunding, gewaffnet mit Schild und Speer, tritt ein, und hält unter der Thüre, als er Siegmund gewahrt. Hunding wendet sich mit einem ernst fragenden Blick an Sieglinde.)

Sieglinde
(dem Blick Hundings entgegnend)
Müd' am Herd fand ich den Mann:
Noth führt' ihn ins Haus.

Hunding
Du labtest ihn?

Sieglinde
Den Gaumen letzt' ich ihm;
gastlich sorgt' ich sein!

Siegmund
(der ruhig und fest Hunding beobachtet)
Dach und Trank dank' ich ihr:
willst du dein Weib drum schelten?

Hunding
Heilig ist mein Herd:
heilig sei dir mein Haus!
(Er legt seine Waffen ab, und übergiebt sie Sieglinde.)
(zu Sieglinde)
Rüst uns Männern das Mahl!
(Sieglinde hängt die Waffen an Ästen des Eschenstammes auf, dann holt sie Speise und Trank aus dem Speicher und rüstet auf dem Tische das Nachtmahl.)
(Unwillkürlich heftet sie wieder den Blick auf Siegmund.)
(Hunding mißt scharf und verwundert Siegmunds Züge, die er mit denen seiner Frau vergleicht.)
(für sich) Wie gleicht er dem Weibe!
Der gleißende Wurm
glänzt auch ihm aus dem Auge.
(Er birgt sein Befremden, und wendet sich wie unbefangen zu Siegmund.)
Weit her, traun! kamst du des Wegs;
ein Roß nicht ritt, der Rast hier fand:
welch' schlimme Pfade schufen dir Pein?

Siegmund
Durch Wald und Wiese,
Heide und Hain,
jagte mich Sturm und starke Noth:
nicht kenn' ich den Weg, den ich kam.
Wohin ich irrte, weiß ich noch minder:
Kunde gewänn' ich dess' gern.

Hunding
(am Tische, und Siegmund den Sitz bietend)
Dess' Dach dich deckt, dess' Haus dich hegt,
Hunding heißt der Wirth;
wendest von hier du nach West den Schritt,
in Höfen reich hausen dort Sippen,
die Hundings Ehre behüten:
gönnt mir Ehre mein Gast,
wird sein Name nun mir gennant.

(Siegmund, der sich am Tische niedergesetzt, blickt nachdenklich vor sich hin. Sieglinde, die sich neben Hunding, Siegmund gegenüber gesetzt, heftet ihr Auge mit auffallender Theilnahme und Spannung auf diesen.)
(der Beide beobachtet)
Träg'st du Sorge mir zu vertrau'n,
der Frau hier gib doch Kunde:
sieh, wie gierig sie dich frägt!

Sieglinde
(unbefangen und theilnahmsvoll)
Gast, wer du bist, wüßt' ich gern.
(Siegmund blickt auf, sieht ihr in das Auge, und beginnt ernst.)

Siegmund
Friedmund darf ich nicht heißen;
Frohwalt möcht' ich wohl sein:
doch Wehwalt muß ich mich nennen.
Wolfe, der war mein Vater;
zu zwei kam ich zur Welt,
eine Zwillings Schwester und ich.
Früh schwanden mir Mutter und Maid;
die mich gebar, und die mit mir sie barg,
kaum hab' ich je sie gekannt.
Wehrlich und stark war Wolfe;
der Feinde wuchsen ihm viel.
Zum Jagen zog mit dem Jungen der Alte;
von Hetze und Harst
einst kehrten wir heim,
da lag das Wolfsnest leer.
Zu Schutt gebrannt der prangende Saal,

zum Stumpf der Eiche blühender Stamm;
erschlagen der Mutter muthiger Leib,
verschwunden in Gluthen der Schwester Spur:
uns schuf die herbe Noth
der Neidinge harte Schaar.
Geächtet floh der Alte mit mir;
lange Jahre lebte der Junge mit Wolfe im wilden Wald:
manche Jagd ward auf sie gemacht;
doch muthig wehrte das Wolfspaar sich.
(zu Hunding gewandt)
Ein Wölfing kündet dir das,
den als "Wölfing" mancher wohl kennt.

Hunding
Wunder und wilde Märe
kündest du, kühner Gast,
Wehwalt der Wölfing!

Mich dünkt, von dem wehrlichen Paar
vernahm ich dunkle Sage,
kannt' ich auch Wolfe und Wölfing nicht.

Sieglinde
Doch weiter künde, Fremder:
wo weilt dein Vater jetzt?

Siegmund
Ein starkes Jagen auf uns
stellten die Neidinge an:
der Jäger viele fielen den Wölfen,
in Flucht durch den Wald
trieb sie das Wild;
wie Spreu zerstob uns der Feind.
Doch ward ich vom Vater versprengt;
seine Spur verlor ich, je länger ich forschte:
eines Wolfes Fell nur traf ich im Forst;
leer lag das vor mir, den Vater fand ich nicht.
Aus dem Wald trieb es mich fort;

mich drängt' es zu Männern und Frauen.
Wie viel ich traf, wo ich sie fand,
ob ich um Freund, um Frauen warb,
immer doch war ich geächtet:
Unheil lag auf mir.
Was rechtes je ich rieth,
andern dünkte es arg,
was schlimm immer mir schien,
andern gaben ihm Gunst.
In Fehde fiel ich wo ich mich fand,
Zorn traf mich wohin ich zog;
gehrt' ich nach Wonne, weckt' ich nur Weh':
drum mußt' ich mich Wehwalt nennen;
des Wehes waltet ich nur.
(Er sieht zu Sieglinde auf und gewahrt ihren theilnehmenden Blick.)

Hunding
Die so leidig Los dir beschied,
nicht liebte dich die Norn':
froh nicht grüßt dich der Mann,
dem fremd als Gast du nah'st.

Sieglinde
Feige nur fürchten den der waffenlos
einsam fährt!
Künde noch, Gast, wie du im Kampf
zu letzt die Waffe verlor'st?

Siegmund
Ein trauriges Kind rief mich zum Trutz:
vermählen wollte der Magen Sippe
dem Mann ohne Minne die Maid.
Wider den Zwang zog ich zum Schutz,
der Dränger Troß traf ich im Kampf:
dem Sieger sank der Feind.
Erschlagen lagen die Brüder:
die Leichen umschlang da die Maid,
den Grimm verjagt' ihr der Gram.
Mit wilder Thränen Fluth
betroff sie weinend die Wal;
um des Mordes der eignen Brüder klagte die
unsel'ge Braut.
Der Erschlag'nen Sippen stürmten daher;
übermächtig ächzten nach Rache sie;
rings um die Stätte ragten mir Feinde.

Doch von der Wal wich nicht die Maid;
mit Schild und Speer schirmt' ich sie lang',
bis Speer und Schild im Harst mir zerhau'n.
Wund und waffenlos stand ich;
sterben sah ich die Maid:
mich hetzte das wüthende Heer;
auf den Leichen lag sie todt.
(mit einem Blicke voll schmerzlichen Feuers auf Sieglinde)
Nun weißt du, fragende Frau,
warum ich Friedmund nicht heiße!
*(Er steht auf, und schreitet auf den Herd zu.
Sieglinde blickt erbleichend und tief erschüttert zu Boden.)*

Hunding
(erhebt sich)
Ich weiß ein wildes Geschlecht,
nicht heilig ist ihm was andern hehr:
verhaßt ist es Allen und mir.
Zur Rache ward ich gerufen,
Sühne zu nehmen für Sippen Blut:
zu spät kam ich, und kehrte nun heim,
des flücht'gen Frevlers Spur
im eig'nen Haus zu erspäh'n.
(Er geht herab.)
Mein Haus hütet, Wölfing, dich heut';
für die Nacht nahm ich dich auf:

mit starker Waffe doch wehre dich morgen;
zum Kampfe kies' ich den Tag:
für Todte zahlst du mir Zoll.
(Sieglinde schreitet mit besorgter Gebärde zwischen die beiden Männer vor.)
(barsch) Fort aus dem Saal! säume hier nicht!
Den Nachttrunk rüste mir drin,
und harre mein' zur Ruh'.
(Sieglinde steht eine Weile unentschieden und sinnend. Sie wendet sich langsam und zögernden Schrittes nach dem Speicher. Dort hält sie wieder an und bleibt, in Sinnen verloren, mit halb abgewandtem Gesicht stehen. Mit ruhigem Entschluß öffnet sie den Schrein, füllt ein Trinkhorn, und schüttet aus einer Büchse Würze hinein. Dann wendet sie das Auge auf Siegmund, um seinem Blicke zu begegnen, den dieser fortwährend auf sie heftet.)
(Sie gewahrt Hundings Spähen und wendet sich sogleich zum Schlafgemach. Auf den Stufen kehrt sie sich noch einmal um, heftet das Auge sehnsuchtsvollauf Siegmund, und deutet mit ihrem Blicke andauernd und mit sprechender Bestimmtheit auf eine Stelle am Eschenstamme.)
(Hunding fährt auf, und treibt sie mit einer heftigen Gebärde zum Fortgehen an.)
(Mit einem letzten Blick auf Siegmund, geht sie in das Schlafgemach, und schließt hinter sich die Thüre.)

(nimmt seine Waffen vom Stamme herab)
Mit Waffen wehrt sich der Mann.
(Im Abgehen sich zu Siegmund wendend.)
Dich Wölfing treffe ich morgen:
mein Wort hörtest du, hüte dich wohl!
(Er geht in das Gemach; man hört ihn von innen den Riegel schließen.)

Dritte Scene

(Siegmund allein. Es ist vollständig Nacht geworden; der Saal ist nur noch von einem schwachen Feuer im Herde erhellt.)
(Siegmund läßt sich, nah beim Feuer, auf dem Lager nieder, und brütet in großer innerer Aufregung eine Zeitlang schweigend vor sich hin).

Siegmund
Ein Schwert verhieß mir der Vater,
ich fänd' es in höchster Noth.
Waffenlos fiel ich in Feindes Haus;
seiner Rache Pfand, raste ich hier:
ein Weib sah' ich, wonnig und hehr:
entzückend Bangen zehrt mein Herz.
Zu der mich nun Sehnsucht zieht,
die mit süßem Zauber mich sehrt,
im Zwange hält sie der Mann,
der mich wehrlosen höhnt.
Wälse! Wälse! Wo ist dein Schwert?
Das starke Schwert,
das im Sturm ich schwänge,
bricht mir hervor aus der Brust,
was wüthend das Herz noch hegt?
(Das Feuer bricht zusammen; es fällt aus der aufsprühenden Gluth plötzlich ein greller Schein auf die Stelle des Eschenstammes, welche Sieglindes Blick bezeichnet hatte, und an der man jetzt deutlich einen Schwertgriff haften sieht.)

Was gleißt dort hell im Glimmerschein?
Welch' ein Strahl bricht aus der Esche Stamm,
Des Blinden Auge leuchtet ein Blitz:
lustig lacht da der Blick.
Wie der Schein so hehr das Herz mir sengt!
Ist es der Blick der blühenden Frau,
den dort haftend sie hinter sich ließ,
als aus dem Saal sie schied?
(Von hier an verglimmt das Herdfeuer allmählich.)
Nächtiges Dunkel deckte mein Aug',

ihres Blickes Strahl streifte mich da:
Wärme gewann ich und Tag.
Selig schien mir der Sonne Licht;
den Scheidel umgliß mir ihr wonniger Glanz,
bis hinter Bergen sie sank.
(Ein neuer schwacher Aufschein des Feuers.)
Noch einmal, da sie schied,
traf mich Abends ihr Schein;
selbst der alten Esche Stamm
erglänzte in gold'ner Gluth:
da bleicht die Blüthe, das Licht verlischt;
nächtiges Dunkel deckt mir das Auge:
tief in des Busens Berge glimmt nur noch
lichtlose Gluth.
(Das Feuer ist gänzlich verloschen: volle Nacht.)
(Das Seitengemach öffnet sich leise. Sieglinde, in weißem Gewande, tritt heraus und schreitet leise, doch rasch, auf den Herd zu.)

Sieglinde
Schläfst du, Gast?

Siegmund
(freudig überrascht)
Wer schleicht daher?

Sieglinde
(mit geheimnißvoller Hast)
Ich bin's: höre mich an!
In tiefem Schlaf liegt Hunding;
ich würzt' ihm betäubenden Trank:
nütze die Nacht dir zum Heil!

Siegmund
(hitzig unterbrechend)
Heil macht mich dein Nah'n!

Sieglinde
Eine Waffe lass' mich dir weisen:
o wenn du sie gewänn'st!
Den hehr'sten Helden dürft' ich dich heißen:
dem Stärksten allein ward sie bestimmt.
O merke wohl, was ich dir melde!
Der Männer Sippe saß hier im Saal,
von Hunding zur Hochzeit geladen:
er freite ein Weib,
das ungefragt Schächer ihm schenkten zur Frau.
Traurig saß ich während sie tranken;
ein Fremder trat da herein:
ein Greis in grauem Gewand;
tief hing ihm der Hut,
der deckt' ihm der Augen eines;
doch des andren Strahl, Angst schuf es allen,
traf die Männer sein mächtiges Dräu'n:
mir allein weckte das Auge süß sehnenden
Harm,
Thränen und Trost zugleich.
Auf mich blickt' er, und blitzte auf Jene,
als ein Schwert in Händen er schwang;

das stieß er nun in der Esche Stamm,
bis zum Heft haftet' es drin:
dem sollte der Stahl geziemen,
der aus dem Stamm es zög'.
Der Männer Alle, so kühn sie sich mühten,
die Wehr sich Keiner gewann;
Gäste kamen und Gäste gingen,
die Stärk'sten zogen am Stahl ...
keinen Zoll entwich er dem Stamm:
dort haftet schweigend das Schwert.
Da wußt' ich wer der war,
der mich gramvolle gegrüßt: ich weiß auch,
wem allein im Stamm das Schwert er bestimmt.

O fänd ich ihn heut' und hier, den Freund;
käm' er aus Fremden zur ärmsten Frau:
was je ich gelitten in grimmigem Leid,
was je mich geschmerzt in Schande und Schmach,
süßeste Rache sühnte dann Alles!
Erjagt hätt' ich was je ich verlor,
was je ich beweint wär' mir gewonnen,
fänd' ich den heiligen Freund,
umfing' den Helden mein Arm!

Siegmund
(mit Gluth Sieglinde umfassend)
Dich selige Frau hält nun der Freund,
dem Waffe und Weib bestimmt!
Heiß in der Brust brennt mir der Eid,
der mich dir Edlen vermählt.
Was je ich ersehnt ersah ich in dir;
in dir fand ich was je mir gefehlt!
Littest du Schmach, und schmerzte mich Leid;
war ich geächtet, und warst du entehrt:
freudige Rache lacht nun den Frohen!
Auf lach' ich in heiliger Lust,
halt' ich dich Hehre umfangen,
fühl' ich dein schlagendes Herz!
(Die große Thüre springt auf.)

Sieglinde
Ha, wer ging? wer kam herein?
(Die Thüre bleibt geöffnet: außen herrliche Frühlings nacht; der Vollmond leuchtet herein, und wirft sein helles Licht auf das Paar, das so sich plötzlich in voller Deutlichkeit wahrnehmen kann.)

Siegmund
(in leiser Entzückung)
Keiner ging, doch Einer kam:
siehe, der Lenz lacht in den Saal!
(Siegmund zieht Sieglinde mit sanfter Gewalt zu sich auf das Lager, so daß sie neben ihm zu sitzen kommt. Wachsende Helligkeit des Mondscheines.)
Winterstürme wichen dem Wonnemond,
in mildem Lichte leuchtet der Lenz;
auf linden Lüften, leicht und lieblich,
Wunder webend er sich wiegt;
durch Wald und Auen weht sein Athem,
weit geöffnet lacht sein Aug':
aus sel'ger Vöglein Sange süß ertönt,
holde Düfte haucht er aus:
seinem warmen Blut entblühen wonnige
Blumen,
Keim und Sproß entspringt seiner Kraft.
Mit zarter Waffen Zier bezwingt er die Welt;
Winter und Sturm wichen der starken Wehr:
wohl mußte den tapfern Streichen
die strenge Thüre auch weichen,
die trotzig und starr uns trennte von ihm.
Zu seiner Schwester schwang er sich her;
die Liebe lockte den Lenz:
in uns'rem Busen barg sie sich tief;
nun lacht sie selig dem Licht.
Die bräutliche Schwester befreite der Bruder;
zertrümmert liegt was je sie getrennt;
jauchzend grüßt sich das junge Paar:
vereint sind Liebe und Lenz!

Sieglinde
Du bist der Lenz
nach dem ich verlangte
in frostigen Winters Frist.
Dich grüßte mein Herz mit heiligem Grau'n,
als dein Blick zuerst mir erblühte.
Fremdes nur sah ich von je,
freundlos war mir das Nahe;

als hätt' ich nie es gekannt,
war was immer mir kam.
Doch dich kannt ich deutlich und klar:
als mein Auge dich sah, warst du mein Eigen:
was im Busen ich barg, was ich bin,
hell wie der Tag taucht' es mir auf,
wie tönender Schall schlug's an mein Ohr,
als in frostig öder Fremde
zuerst ich den Freund ersah.
(Sie hängt sich entzückt an seinen Hals, und blickt ihm nahe in's Gesicht.)

Siegmund
(mit Hingerissenheit)
O süßeste Wonne! seligstes Weib!

Sieglinde
(dicht an seinen Augen)
O laß in Nähe zu dir mich neigen,
daß hell ich schaue den hehren Schein,
der dir aus Aug' und Antlitz bricht,
und so süß die Sinne mir zwingt.

Siegmund
Im Lenzesmond
leuchtest du hell;
hehr umwebt dich das Wellenhaar:

was mich berückt errath' ich nun leicht
denn wonnig weidet mein Blick.

Sieglinde
(schlägt ihm die Locken von der Stirn zurück und betrachtet ihn staunend)
Wie dir die Stirn so offen steht,
der Adern Geäst in den Schläfen sich schlingt!
Mir zagt es vor der Wonne die mich entzückt!
Ein Wunder will mich gemahnen:
den heut' zuerst ich erschaut,
mein Auge sah dich schon!

Siegmund
Ein Minnetraum gemahnt auch mich:
in heißem Sehnen sah ich dich schon!

Sieglinde
Im Bach erblickt' ich mein eigen Bild,
und jetzt gewahr' ich es wieder:
wie einst dem Teich es enttaucht,
bietest mein Bild mir nun du!

Siegmund
Du bist das Bild, das ich in mir barg.

Sieglinde
(den Blick schnell abwendend)
O still! laß mich der Stimme lauschen:
mich dünkt, ihren Klang hört' ich als Kind—
doch nein! ich hörte sie neulich,
(aufgeregt) als meiner Stimme Schall
mir wiederhallte der Wald.

Siegmund
O lieblichste Laute, denen ich lausche!

Sieglinde
(ihm wieder in die Augen spähend)
Deines Auges Gluth erglänzte mir schon:
so blickte der Greis grüßend auf mich,
als der Traurigen Trost er gab.
An dem Blick erkannt' ihn sein Kind;
schon wollt' ich beim Namen ihn nennen!

(einhaltend)
Wehwalt heißt du fürwahr?

Siegmund
Nicht heiß' mich so, seit du mich liebst:
nun walt' ich der hehrsten Wonnen!

Sieglinde
Und Friedmund darfst du froh dich
nicht nennen?

Siegmund
Heiße mich du,
wie du liebst daß ich heiße:
den Namen nehm' ich von dir!

Sieglinde
Doch nanntest du Wolfe den Vater?

Siegmund
Ein Wolf war er feigen Füchsen!
Doch dem so stolz strahlte das Auge,
wie, Herrliche, hehr dir es strahlt, der war:
Wälse genannt.

Sieglinde
(außer sich)
War Wälse dein Vater, und bist du ein Wälsung,
stieß er für dich sein Schwert in den Stamm,
so laß mich dich heißen, wie ich dich liebe:

Siegmund, so nenn' ich dich!

Siegmund
(springt auf)
Siegmund heiß' ich und Siegmund bin ich!
bezeug' es diess Schwert, das zaglos ich halte!
Wälse verhieß mir, in höchster Noth
fänd' ich es einst: ich faß' es nun!
Heiligster Minne höchste Noth,
sehnender Liebe sehnende Noth,
brennt mir hell in der Brust,
drängt zu That und Tod:
Nothung! Nothung! so nenn' ich dich, Schwert.
Nothung! Nothung! neidlicher Stahl!
Zeig' deiner Schärfe schneidenden Zahn!
heraus aus der Scheide zu mir!
(Siegmund zieht mit einem gewaltigen Zuck das Schwert aus dem Stamme, und zeigt es der von Staunen und Entzücken erfaßten Sieglinde.)
Siegmund, den Wälsung, siehst du, Weib!
Als Brautgabe bringt er diess Schwert:
so freit er sich die seligste Frau;
dem Feindeshaus entführt er dich so.
Fern von hier folge mir nun,
fort in des Lenzes lachendes Haus:
dort schützt dich Nothung das Schwert,
wenn Siegmund dir liebend erlag!
(Er hat sie umfaßt, um sie mit sich fort zu ziehen.)

Sieglinde
(reißt sich in höchster Trunkenheit von ihm los und stellt sich ihm gegenüber)
Bist du Siegmund, den ich hier sehe,
Sieglinde bin ich, die dich ersehnt:
die eigne Schwester gewannst du zu eins
mit dem Schwert!
(Sie wirft sich ihm an die Brust.)

Siegmund
Braut und Schwester
bist du dem Bruder
so blühe denn, Wälsungen Blut!

(Erzieht sie mit wüthender Gluth an sich. Der Vorhang fällt schnell.)

Zweiter Aufzug

Vorspiel und erste Scene

(Der Vorhang geht auf.)
(Wildes Felsengebirg. Im Hintergrunde zieht sich von untenher eine Schlucht herauf, die auf ein erhöhtes Felsjoch mündet; von diesem senkt sich der Boden dem Vordergrunde zu wieder abwärts.)

Wotan
(kriegerisch gewaffnet, mit dem Speer; vor ihm Brünnhilde, als Walküre, ebenfalls in voller Waffenrüstung)
Nun zäume dein Roß, reisige Maid;
bald entbrennt brünstiger Streit.
Brünnhilde stürme zum Streit,
dem Wälsung kiese sie Sieg!
Hunding wähle sich, wem er gehört;
nach Walhall taugt er mir nicht.
Drum rüstig und rasch, reite zur Wal!

Brünnhilde
(jauchzend von Fels zu Fels die Höhe rechts hinauf springend)
Hojotoho! hojotoho! heiaha! heiaha!
hojotoho! hojotoho! heiaha! heiaha!
hojotoho! hojotoho! hojotoho! hojotoho!
heiaha ha! hojoho!
(Sie hält auf einer hohen Felsenspitze an, blickt in die hintere Schlucht hinab, und ruft zu Wotan zurück.)
Dir rath' ich, Vater, rüste dich selbst;
harten Sturm sollst du besteh'n.
Fricka naht, deine Frau
im Wagen mit dem Widdergespann.
Hei! wie die gold'ne Geisel sie schwingt!
Die armen Thiere ächzen vor Angst;
wild raßeln die Räder;
zornig fährt sie zum Zank.
In solchem Strauße streit' ich nicht gern,
lieb ich auch muthiger Männer Schlacht;
drum sieh wie den Sturm du bestehst:
ich lustige lass' dich im Stich.
Hojotoho! hojotoho! heiaha! heiaha!
hojotoho! hojotoho! heiaha! heiaha!
hojotoho! hojotoho! hojotoho! hojotoho!
heiaha ha!
(Brünnhilde verschwindet hinter der Gebirgshöhe zur Seite.)
(In einem mit zwei Widdern bespannten Wagen, langt Fricka aus der Schlucht auf dem Felsjoche an: dort hält sie rasch an und steigt aus. Sie schreitet heftig in den Vordergrund auf Wotan zu.)

Wotan
(Fricka auf sich zuschreiten sehend, für sich)
Der alte Sturm, die alte Müh'!
Doch stand muß ich hier halten!

Fricka
(je näher sie kommt, mäßigt sie den Schritt, und stellt sich mit Würde vor Wotan hin)
Wo in Bergen du dich birgst,
der Gattin Blick zu entgeh'n,
einsam hier such ich dich auf,
daß Hülfe du mir verhießest.

Wotan
Was Fricka kümmert, künde sie frei.

Fricka
Ich vernahm Hundings Noth,
um Rache rief er mich an:
der Ehe Hüterin hörte ihn,
verhieß streng zu strafen die That
des frech frevelnden Paars,
das kühn den Gatten gekränkt.

Wotan
Was so schlimmes schuf das Paar,
das liebend einte der Lenz?
Der Minne Zauber entzückte sie:
wer büßt mir der Minne Macht?

Fricka
Wie thörig und taub du dich stellst,
als wüßtest führwahr du nicht,
daß um der Ehe heiligen Eid,
den hart verletzten, ich klage!

Wotan
Unheilig acht' ich den Eid,
der Unliebende eint;
und mir wahrlich muthe nicht zu,
daß mit Zwang ich halte, was dir nicht haftet:
denn wo kühn Kräfte sich regen,
da rath' ich offen zum Krieg.

Fricka
Achtest du rühmlich der Ehe Bruch,
so prahle nun weiter und preiß' es heilig,
daß Blutschande entblüht
dem Bund eines Zwillingspaars!
Mir schaudert das Herz,
es schwindelt mein Hirn:
bräutlich umfing die Schwester der Bruder!
Wann ward es erlebt,
daß leiblich Geschwister sich liebten?

Wotan
Heut hast du's erlebt!
Erfahre so, was von selbst sich fügt,
sei zuvor auch noch nie es gescheh'n.
Daß jene sich lieben, leuchtet dir hell;
drum höre redlichen Rath:
soll süße Lust deinen Segen dir lohnen,
so segne, lachend der Liebe,
Siegmunds und Sieglindes Bund!

Fricka
(in höchster Entrüstung ausbrechend)
So ist es denn aus mit den ewigen Göttern,
seit du die wilden Wälsungen zeugtest?
Heraus sagt' ich's; traf ich den Sinn?
Nichts gilt dir der Hehren heilige Sippe!
Hin wirfst du Alles was einst du geachtet;
zerreißest die Bande,
die selbst du gebunden,
lösest lachend des Himmels Haft:
daß nach Lust und Laune nur walte
dieß frevelnde Zwillingspaar,
deiner Untreue zuchtlose Frucht.

O was klag' ich um Ehe und Eid,
da zuerst du selbst sie versehrt.
Die treue Gattin trogest du stets;
wo eine Tiefe, wo eine Höhe,
dahin lugte lüstern dein Blick,
wie des Wechsels Lust du gewännest,
und höhnend kränktest mein Herz.
Trauernden Sinnes mußt ich's ertragen,
zogst du zur Schlacht mit den schlimmen Mädchen,
die wilder Minne Bund dir gebar:

denn dein Weib noch scheutest du so,
daß der Walküren Schaar,
und Brünnhilde selbst,
deines Wunsches Braut,
in Gehorsam der Herrin du gabst.
Doch jetzt, da dir neue Namen gefielen,
als "Wälse" wölfisch im Walde du schweiftest;
jetzt, da zu niedrigster Schmach du dich neigtest,
gemeiner Menschen ein Paar zu erzeugen:
jetzt dem Wurfe der Wölfin
wirfst du zu Füßen dein Weib!
So führ' es denn aus! Fülle das Maaß!
Die Betrog'ne laß auch zertreten!

Wotan
(ruhig)
Nichts lerntest du,
wollt' ich dich lehren,
was nie du erkennen kannst,
eh' nicht ertagte die That.
Stets gewohntes nur magst du verstehn:
doch was noch nie sich traf,
danach trachtet mein Sinn.
Eines höre! Noth thut ein Held,
der ledig göttlichen Schutzes,
sich löse vom Göttergesetz.
So nur taugt er zu wirken die That,
die, wie Noth sie den Göttern,
dem Gott doch zu wirken verwehrt.

Fricka
Mit tiefem Sinne
willst du mich täuschen:
was Hehres sollten Helden je wirken,
das ihren Göttern wäre verwehrt,
deren Gunst in ihnen nur wirkt?

Wotan
Ihres eig'nen Muthes achtest du nicht?

Fricka
Wer hauchte Menschen ihn ein?
Wer hellte den Blöden den Blick?
In deinem Schutz scheinen sie stark,
durch deinen Stachel streben sie auf:
du reizest sie einzig, die so mir Ew'gen du rühmst,
Mit neuer List willst du mich belügen,
durch neue Ränke mir jetzt entrinnen,
doch diesen Wälsung gewinnst du dir nicht;
in ihm treff' ich nur dich,
denn durch dich trotzt er allein.

Wotan
In wildem Leiden
(ergriffen) erwuchs er sich selbst:
mein Schutz schirmte ihn nie.

Fricka
So schütz' auch heut' ihn nicht!
Nimm ihm das Schwert, das du ihm geschenkt!

Wotan
Das Schwert?

Fricka
Ja, das Schwert,
das zauberstark zuckende Schwert,
das du Gott dem Sohne gabst!

Wotan
(heftig) Siegmund gewann es sich selbst
(mit unterdrücktem Beben) in der Noth.

(Wotan drückt in seiner ganzen Haltung von hier an einen immer wachsenden unheimlichen, tiefen Unmuth aus.)

Fricka
(eifrig fortfahrend)
Du schufst ihm die Noth,
wie das neidliche Schwert.
Willst du mich täuschen,
die Tag und Nacht auf den Fersen dir folgt?
Für ihn stießest du das Schwert in den Stamm,
du verhießest ihm die hehre Wehr:
willst du es läugnen, daß nur deine List
ihn lockte, wo er es fänd'?
(Wotan fährt mit einer grimmigen Gebärde auf.)
(immer sicherer, da sie den Eindruck gewahrt, den sie auf Wotan hervorgebracht hat)
Mit Unfreien streitet kein Edler,
den Frevler straft nur der Freie.
Wider deine Kraft führt' ich wohl Krieg:
doch Siegmund verfiel mir als Knecht.
(Neue heftige Gebärde Wotans, dann Versinken in das Gefühl seiner Ohnmacht.)
Der dir als Herren hörig und eigen,
gehorchen soll ihm dein ewig Gemahl?
Soll mich in Schmach der niedrigste schmähen
dem Frechen zum Sporn, dem Freien zum Spott?
Das kann mein Gatte nicht wollen,
die Göttin entweiht er nicht so!

Wotan
(finster) Was verlangst du?

Fricka
Laß von dem Wälsung!

Wotan
(mit gedämpfter Stimme)
Er geh' seines Weg's.

Fricka
Doch du schütze ihn nicht,
wenn zur Schlacht ihn der Rächer ruft!

Wotan
Ich schütze ihn nicht.

Fricka
(belebter)
Sieh mir in's Auge; sinne nicht Trug:
die Walküre wend' auch von ihm!

Wotan
Die Walküre walte frei.

Fricka
Nicht doch;
deinen Willen vollbringt sie allein:
verbiete ihr Siegmunds Sieg!

Wotan
(in heftigen inneren Kampf ausbrechend)
Ich kann ihn nicht fällen,
er fand mein Schwert!

Fricka
Entzieh' dem den Zauber,
zerknick' es dem Knecht!
Schutzlos find' ihn der Feind'!
(Man vernimmt Brünnhildes Ruf von der Höheher.)

Brünnhilde
Heiaha! heiaha! Hojotoho!

Fricka
Dort kommt deine kühne Maid;
jauchzend jagt sie daher.

Brünnhilde
Heiaha! heiaha!
Heiohotojo hotojoha!

Wotan
Ich rief sie für Siegmund zu Roß!
(Brünnhilde erscheint mit ihrem Roß auf dem Felsenpfade rechts. Als sie Fricka gewahrt, bricht sie schnell ab, und geleitet ihr Roß still und langsam, während des Folgenden den Felsweg herab: dort birgt sie es dann in einer Höhle.)

Fricka
Deiner ew'gen Gattin heilige Ehre
beschirme heut' ihr Schild!
Von Menschen verlacht, verlustig der Macht,
gingen wir Götter zu Grund!
würde heut' nicht hehr und herrlich mein Recht
gerächt von der muthigen Maid.
Der Wälsung fällt meiner Ehre:
Empfah' ich von Wotan den Eid?

Wotan
(in furchtbarem Unmuth auf einen Felsensitz sich werfend)
Nimm' den Eid!
(Fricka schreitet dem Hintergrunde zu: dort begegnet sie Brünnhilde, und hält einen Augenblick vor ihr an.)

Fricka
Heervater harret dein:
lass' ihn dir künden, wie das Los er gekiesst!
(Sie fährt schnell davon.)
(Brünnhilde tritt mit besorgter Miene verwundert vor Wotan, der auf dem Felssitze zurückgelehnt in finsteres Brüten versunken ist.)

Zweite Scene

Brünnhilde
Schlimm, fürcht' ich, schloß der Streit,
lachte Fricka dem Loose.
Vater, was soll dein Kind erfahren?
Trübe scheinst du und traurig!

Wotan
(er läßt den Arm machtlos sinken, und den Kopf in den Nacken fallen)
In eig'ner Fessel fing ich mich:
ich unfreiester Aller!

Brünnhilde
So sah ich dich nie:
was nagt dir das Herz?
(Von hier an steigert sich Wotans Ausdruck und Gebärde bis zum furchtbarsten Ausbruch.)
O heilige Schmach!
O schmählicher Harm!
Götternoth! Götternoth!
Endloser Grimm! Ewiger Gram!
Der Traurigste bin ich von Allen!
(Brünnhilde wirft erschrocken Schild, Speer und Helm von sich, und läßt sich mit besorgter Zutraulich keit zu seinen Füßen nieder.)
Vater! Vater! Sage, was ist dir?
Wie erschreck'st du mit Sorge dein Kind!
Vertraue mir! Ich bin dir treu:
Sieh, Brünnhilde bittet.

(Sie legt traulich und ängstlich Haupt und Hände ihm auf Knie und Schooß. Wotan blickt ihr lange in das Auge; dann streichelt er ihr mit unwillkürlicher Zärt lichkeit die Locken. Wie aus tiefem Sinnen zu sich kommend, beginnt er endlich.)

Wotan
(sehr leise)
Lass' ich's verlauten,
lös' ich dann nicht meines Willens haltenden Haft?

Brünnhilde
(sehr leise)
Zu Wotans Willen sprichst du,
sagst du mir was du willst;
wer bin ich, wär' ich dein Wille nicht?

Wotan
(sehr leise)
Was keinem in Worten ich künde,
unausgesprochen bleib' es denn ewig:
mit mir nur rath' ich, red' ich zu dir.
(mit gänzlich gedämpfter Stimme)
Als junger Liebe Lust mir verblich,
verlangte nach Macht mein Muth:
von jäher Wünsche Wüthen gejagt,
gewann ich mir die Welt;unwissend trugvoll, Untreue übt' ich,
band durch Verträge was Unheil barg:
listig verlockte mich Loge,
der schweifend nun verschwand.
Von der Liebe doch mocht' ich nicht lassen,
in der Macht verlangt' ich nach Minne.
Den Nacht gebar, der bange Nibelung,
Alberich, brach ihren Bund;
er fluchte der Lieb' und gewann durch den Fluch
des Rheines glänzendes Gold,
und mit ihm maaßlose Macht.
Den Ring, den er schuf, entriß ich ihm listig;
doch nicht dem Rhein gab ich ihn zurück:
mit ihm bezahlt' ich Walhalls Zinnen,
der Burg, die Riesen mir bauten,
aus der ich der Welt nun gebot.
Die Alles weiß, was einsten war,
Erda, die weihlich weiseste Wala,
rieth mir ab von dem Ring,
warnte vor ewigem Ende.
(etwas heftiger)
Von dem Ende wollt' ich mehr noch wissen;
doch schweigend entschwand mir das Weib.

(belebend)
Da verlor ich den leichten Muth,
zu wissen begehrt' es den Gott:
in den Schooß der Welt schwang ich mich hinab,
mit Liebeszauber zwang ich die Wala,
stört' ihres Wissens Stolz,
daß sie Rede nun mir stand.
Kunde empfing ich von ihr;
von mir doch empfing sie ein Pfand:
der Welt weisestes Weib gebar mir,
Brünnhilde, dich.
Mit acht Schwestern zog ich dich auf;
durch euch Walküren wollt' ich wenden,
was mir die Wala zu fürchten schuf:
ein schmähliches Ende der Ew'gen.
Daß stark zum Streit uns fände der Feind,
ließ ich euch Helden mir schaffen:
die herrisch wir sonst in Gesetzen hielten,
die Männer, denen den Muth wir gewehrt,
die durch trüber Verträge
trügende Bande
zu blindem Gehorsam wir uns gebunden,
(immer belebter, doch mit gemäßigster Stärke)

die solltet zu Sturm und Streit ihr nun stacheln
ihre Kraft reizen zu rauhem Krieg,
daß kühner Kämpfer Scharen
ich sammle in Walhalls Saal!

Brünnhilde
Deinen Saal füllten wir weidlich:
viele schon führt' ich dir zu.
Was macht dir nun Sorge,
da nie wir gesäumt?

Wotan
(wieder gedämpfter)
Ein Andres ist's: achte es wohl,
wess' mich die Wala gewarnt!
Durch Alberichs Heer droht uns das Ende:
mit neidischem Grimm, grollt mir der Niblung:
(belebend)
doch scheu' ich nun nicht seine
nächtigen Schaaren,
meine Helden schüfen mir Sieg.
(gedämpfter)
Nur wenn je den Ring zurück er gewänne,
(noch gedämpfter)
dann wäre Walhall verloren:
der der Liebe fluchte, er allein
nützte neidisch des Ringes Runen
zu aller Edlen endloser Schmach;
(belebend)
der Helden Muth entwendet' er mir,
die Kühnen selber zwäng er zum Kampf,
mit ihrer Kraft bekriegte er mich.
(gedämpft)
Sorgend sann ich nun selbst,
den Ring dem Feind zu entreißen.
(gedämpft)
Der Riesen einer,
denen ich einst mit verfluchtem Gold den Fleiß vergalt:
Fafner hütet den Hort,
um den er den Bruder gefällt.
Ihm müßt' ich den Reif entringen,
den selbst als Zoll ich ihm zahlte.
Doch mit dem ich vertrug,
ihn darf ich nicht treffen;
machtlos vor ihm erläge mein Muth:
(bitter)
das sind die Bande, die mich binden:
der durch Verträge ich Herr,
den Verträgen bin ich nun Knecht.

Nur einer könnte, was ich nicht darf:
ein Held, dem helfend nie ich mich neigte,
der fremd dem Gotte, frei seiner Gunst,
unbewußt, ohne Geheiß
aus eig'ner Noth, mit der eig'nen Wehr
schüfe die That, die ich scheuen muß,
die nie mein Rath ihm rieth,
wünscht sie auch einzig mein Wunsch!
Der, entgegen dem Gott, für mich föchte,
den freundlichen Feind, wie fände ich ihn?
Wie schüf' ich den Freien, den nie ich schirmte,
der im eig'nen Trotze der trauteste mir?
Wie macht ich den Andren, der nicht mehr ich,
und aus sich wirkte was ich nur will?
O, göttliche Noth! Gräßliche Schmach!
Zum Ekel find' ich ewig nur mich
in Allem was ich erwirke;
das And're, das ich ersehne,
das And're erseh' ich nie:
denn selbst muß der Freie sich schaffen;
Knechte erknet' ich mir nur.

Brünnhilde
Doch der Wälsung, Siegmund?
wirkt er nicht selbst?

Wotan
Wild durchschweift ich mit ihm die Wälder;
gegen der Götter Rath reizte kühn ich ihn auf:
gegen der Götter Rache
schützt ihn nun einzig das Schwert,
(gedehnt und bitter)
das eines Gottes Gunst ihm beschied.
Wie wollt' ich listig selbst mich belügen?
So leicht ja entfrug mir Fricka den Trug:
zu tiefster Scham durchschaute sie mich!
Ihrem Willen muß ich gewähren.

Brünnhilde
So nimmst du von Siegmund den Sieg?

Wotan
Ich berührte Alberichs Ring,
gierig hielt ich das Gold!
Der Fluch, den ich floh, nicht flieht er nun mich:
Was ich liebe, muß ich verlassen,
morden wen je ich minne,
trügend verrathen, wer mir traut!
(Wotans Gebärde geht aus dem Ausdruck des
furcht barsten Schmerzes zu dem der Verzweiflung über.)
Fahre denn hin, herrische Pracht,
göttlichen Prunkes prahlende Schmach!
Zusammen breche was ich gebaut!
Auf geb' ich mein Werk; nur Eines will ich noch:
das Ende, das Ende!
(Er hält sinnend ein.)
Und für das Ende sorgt Alberich;
jetzt versteh' ich den stummen Sinn
des wilden Wortes der Wala:
"wenn der Liebe finstrer Feind
zürnend zeugt einen Sohn,
der Selgen Ende säumt dann nicht."
Vom Niblung jüngst vernahm ich die Mähr',
daß ein Weib der Zwerg bewältigt,
dess' Gunst Gold ihm erzwang:
Des Hasses Frucht hegt eine Frau;
des Neides Kraft kreißt ihr im Schooß;
das Wunder gelang dem Liebelosen;
doch der in Lieb' ich freite,
den Freien, erlang' ich mir nicht.
(mit bittrem Grimm sich aufrichtend)
So nimm, meinen Segen, Niblungen Sohn!
Was tief mich ekelt, dir geb' ich's zum Erbe,
der Gottheit nichtigen Glanz:
zernage ihn gierig dein Neid!

Brünnhilde
(erschrocken) O sag', künde,
was soll nun dein Kind?

Wotan
(bitter) Fromm streite für Fricka;
hüte ihr Eh' und Eid!
(trocken) Was sie erkor,
das kiese auch ich:
was frommte mir eig'ner Wille?
Einen Freien kann ich nicht wollen:
für Frickas Knechte, kämpfe nun du!

Brünnhilde
Weh'! nimm reuig zurück das Wort!
Du liebst Siegmund; dir zu Lieb',
ich weiß es, schütz' ich den Wälsung.

Wotan
Fällen sollst du Siegmund,
für Hunding erfechten den Sieg!
Hüte dich wohl, und halte dich stark;
all deiner Kühnheit entbiete im Kampf:
ein Siegschwert schwingt Siegmund;
schwerlich fällt er dir feig!

Brünnhilde
Den du zu lieben stets mich gelehrt,
der in hehrer Tugend dem Herzen dir theuer,
gegen ihn zwingt mich nimmer dein zwiespältig Wort!

Wotan
Ha, Freche du! Frevelst du mir?
Wer bist du, als meines Willens
blind wählende Kür?
Da mit dir ich tagte, sank ich so tief,
daß zum Schimpf der eignen Geschöpfe ich ward?
Kennst du, Kind, meinen Zorn?
Verzage dein Muth wenn je zermalmend
auf dich stürzte sein Strahl!
In meinem Busen berg' ich den Grimm,
der in Grau'n und Wust wirft eine Welt,
die einst zur Lust mir gelacht:
wehe dem, den er trifft!
Trauer schüf' ihm sein Trotz!
Drum rath' ich dir, reize mich nicht!
Besorge, was ich befahl:
Siegmund falle!
Diess sei der Walküre Werk!
(Er stürmt fort, und verschwindet schnell links in Gebirge. Brünnhilde steht lange erschrocken und betäubt.)

Brünnhilde
So sah ich Siegvater nie,
erzürnt' ihn sonst wohl auch ein Zank.
(Sie neigt sich betrübt, und nimmt ihre Waffen auf, mit denen sie sich wieder rüstet.)
Schwer wiegt mir der Waffen Wucht!
Wenn nach Lust ich focht, wie waren sie leicht!
Zu böser Schlacht schleich' ich heut' so bang.
(Sie sinnt vor sich hin.)
(seufzend) Weh', mein Wälsung!
Im höchsten Leid muß dich treulos die Treue verlassen!
(Sie wendet sich langsam dem Hintergrunde zu.)

Dritte Scene
(Auf dem Bergjoche angelangt, gewahrt Brünnhilde, in die Schlucht hinabblickend, Siegmund und Sieglinde: sie betrachtet die Nahenden einen Augenblick; dann wendet sie sich dann in die Höhle zu ihrem Roße, so daß sie dem Zuschauer gänzlich verschwindet.)
(Siegmund und Sieglinde erscheinen auf dem Bergjoche. Sieglinde schreitet hastig voraus. Siegmund sucht sie aufzuhalten.)

Siegmund
Raste nun hier, gönne dir Ruh'!

Sieglinde
Weiter! Weiter!

Siegmund
(umfaßt sie mit sanfter Gewalt)
Nicht weiter nun! *(Er schließt sie fest an sich.)*
Verweile, süßestes Weib!
Aus Wonne-Entzücken zucktest du auf,
mit jäher Hast jagtest du fort:
kaum folgt' ich der wilden Flucht;
durch Wald und Flur über Fels und Stein,
sprachlos schweigend sprangst du dahin,

kein Ruf hielt dich zur Rast!
(Sieglinde starrt wild vor sich hin.)
Ruhe nun aus: rede zu mir!
Ende des Schweigens Angst!
Sieh, dein Bruder hält seine Braut:
Siegmund ist dir Gesell'!
(Sie blickt ihm mit wachsendem Entzücken in die Augen; dann umschlingt sie leidenschaftlich seinen Hals, und verweilt so.)
(Dann fährt sie mit jähem Schreck auf.)

Sieglinde
Hinweg! Hinweg! flieh die Entweihte!
Unheilig umfängt dich ihr Arm;
entehrt, geschändet, schwand dieser Leib:
flieh' die Leiche, lasse sie los!
der Wind mag sie verweh'n,
die ehrlos dem Edlen sich gab!
Da er sie liebend umfing,

da seligste Lust sie fand,
da ganz sie minnte der Mann,
der ganz ihr Minne geweckt
vor der süßesten Wonne heiligster Weihe,
die ganz ihr Sinn und Seele durchdrang,
Grauen und Schauder ob gräßlichster Schande,
mußte mit Schreck die Schmähliche fassen,
die je dem Manne gehorcht,
der ohne Minne sie hielt!
Laß' die Verfluchte, laß' sie dich fliehn!
Verworfen bin ich, der Würde baar:
dir reinstem Manne muß ich entrinnen,
dir herrlichem darf ich nimmer gehören.
Schande bring' ich dem Bruder,
Schmach dem freienden Freund!

Siegmund
Was je Schande dir schuf
das büßt nun des Frevlers Blut!
Drum fliehe nicht weiter;
harre des Feindes;
hier soll er mir fallen:
wenn Nothung ihm das Herz zernagt,
Rache dann hast du erreicht!

Sieglinde
(schrickt auf und lauscht)
Horch! die Hörner, hörst du den Ruf?
Ringsher tönt wüthend Getös':
aus Wald und Gau gellt es herauf.
Hunding erwachte aus hartem Schlaf!
Sippen und Hunde ruft er zusammen;
muthig gehetzt heult die Meute,
wild bellt sie zum Himmel
um der Ehe gebrochenen Eid!
(Starrt wie wahnsinnig vor sich hin.)
Wo bist du, Siegmund? seh' ich dich noch?
brünstig geliebter, leuchtender Bruder?
Deines Auges Stern laß noch einmal mir strahlen:
wehre dem Kuß' des verworf'nen Weibes nicht!
(Sie hat sich ihm schluchzend an die Brust geworfen: dann schrickt sie ängstlich wieder auf.)
Horch! o horch! das ist Hundings Horn!
Seine Meute naht mit mächt'ger Wehr:
kein Schwert frommt vor der Hunde Schwall:
wirf es fort, Siegmund! Siegmund, wo bist du?
Ha dort! Ich sehe dich! Schrecklich Gesicht!
Rüden fletschen die Zähne nach Fleisch;
sie achten nicht deines edlen Blicks;
bei den Füßen packt dich das feste Gebiß

du fällst in Stücken zerstaucht das Schwert:
die Esche stürzt, es bricht der Stamm!
Bruder! Mein Bruder!*(Sie sinkt ohnmächtig in Siegmunds Arme.)*
Siegmund, ha!

Siegmund
Schwester! Geliebte!
(Er lauscht ihrem Athem und überzeugt sich daß sie noch lebe. Er läßt sie an sich herabgleiten, so daß sie, als er sich selbst zum Sitze niederläßt, mit ihrem Haupte auf seinem Schooß zu ruhen kommt. In dieser Stellung verbleiben Beide bis zum Schlusse des folgen den Auftrittes.)
(Langes Schweigen, während dessen Siegmund mit zärtlicher Sorge über Sieglinde sich hinneigt, und mit einem langen Kusse ihr die Stirne küßt.)

Vierte Scene
(Brünnhilde, ihr Roß am Zaume geleitend, tritt aus der Höhle, und schreitet langsam und feierlich nach vorne. Sie hält an, und betrachtet Siegmund von fern.)
(Sie schreitet wieder langsam vor. Sie hält in größer er Nähe an.)
(Sie trägt Schild und Speer in der einen Hand, lehnt sich mit der andren an den Hals des Rosses, und betrachtet so mit ernster Miene Siegmund.)

Brünnhilde
Siegmund! Sieh auf mich!
Ich bin's, der bald du folg'st.
(Siegmund richtet den Blick zu ihr auf.)

Siegmund
Wer bist du, sag',
die so schön und ernst mir erscheint?

Brünnhilde
Nur Todgeweihten taugt mein Anblick;
wer mich erschaut,
der scheidet vom Lebens Licht.
Auf der Walstatt allein erschein' ich Edlen
wer mich gewahrt,
zur Wal kor ich ihn mir!
(Siegmund blickt ihr lange forschend und fest in das Auge, senkt dann sinnend das Haupt, und wendet sich endlich mit Entschluß wieder zu ihr.)

Siegmund
Der dir nun folgt,
wohin führst du den Helden?

Brünnhilde
Zu Walvater, der dich gewählt,
führ' ich dich: nach Walhall folgst du mir.

Siegmund
In Walhalls Saal
Walvater find' ich allein?

Brünnhilde
Gefall'ner Helden hehre Schaar
umfängt dich hold
mit hochheiligem Gruß.

Siegmund
Fänd' ich in Walhall
Wälse, den eig'nen Vater?**Brünnhilde**
Den Vater findet der Wälsung dort!

Siegmund
(zart) Grüßt mich in Walhall froh eine
Frau?

Brünnhilde
Wunschmädchen walten dort hehr:
Wotans Tochter reicht dir traulich den Trank!

Siegmund
Hehr bist du:
und heilig gewahr ich das Wotanskind:
doch Eines sag' mir, du Ew'ge!
Begleitet den Bruder die bräutliche Schwester?
umfängt Siegmund Sieglinde dort?

Brünnhilde
Erdenluft muß sie noch athmen:
Sieglinde sieht Siegmund dort nicht.
(Siegmund neigt sich sanft über Sieglinde, küßt sie leise auf die Stirn und wendet sich ruhig wieder zu Brünnhilde.)

Siegmund
So grüße mir Walhall,
grüße mir Wotan,
grüße mir Wälse und alle Helden,
grüß' auch die holden Wunschesmädchen:
(sehr bestimmt) zu ihnen folg' ich dir nicht!
Brünnhilde
Du sah'st der Walküre sehrenden Blick:
mit ihr mußt du nun zieh'n!

Siegmund
Wo Sieglinde lebt in Lust und Leid,
da will Siegmund auch säumen:
noch machte dein Blick nicht mich erbleichen;
vom Bleiben zwingt er mich nie!

Brünnhilde
So lang du lebst,
zwäng' dich wohl nichts:
doch zwingt dich Thoren der Tod:
ihn dir zu künden kam ich her.

Siegmund
Wo wäre der Held
dem heut' ich fiel?

Brünnhilde
Hunding fällt dich im Streit.

Siegmund
Mit Stärkrem drohe,
als Hundings Streichen!
Lauerst du hier lüstern auf Wal,
jenen kiese zum Fang:
ich denk' ihn zu fällen im Kampf!

Brünnhilde
Dir Wälsung, höre mich wohl:
dir ward das Loos gekies't.

Siegmund
Kennst du diess Schwert?
Der mir es schuf, beschied mir Sieg:
deinem Drohen trotz' ich mit ihm!

Brünnhilde
(sehr stark betont)
Der dir es schuf, beschied dir jetzt Tod:
seine Tugend nimmt er dem Schwert!

Siegmund
(heftig)
Schweig und schrecke die Schlummernde nicht!
(Er beugt sich mit hervorbrechendem Schmerze zärtlich über Sieglinde.)

Weh! weh! Süßestes Weib!
Du traurigste aller Getreuen!
Gegen dich wüthet in Waffen die Welt:
und ich, dem du einzig vertraut,
für den du ihr einzig getrotzt,
mit meinem Schutz nicht soll ich dich schirmen,
die Kühne verrathen im Kampf?
Ha Schande ihm der das Schwert mir schuf,
beschied' er mir Schimpf für Sieg!
Muß ich denn fallen,
nicht fahr' ich nach Walhall:
Hella halte mich fest!
(Er neigt sich tief zu Sieglinde.)

Brünnhilde
(erschüttert)
So wenig achtest du ewige Wonne?
(zögernd und zurückhaltend)
Alles wär' dir das arme Weib,
das müd' und harmvoll
matt von dem Schooße dir hängt?
Nichts sonst hieltest du hehr?

Siegmund
(bitter zu ihr aufblickend)
So jung und schön erschimmerst du mir:
doch wie kalt und hart erkennt dich mein Herz!
Kannst du nur höhnen,
so hebe dich fort,
du arge, fühllose Maid!
Doch mußt du dich weiden an meinem Weh',
mein Leiden letze dich denn;
meine Noth labe dein neidvolles Herz:
nur von Walhalls spröden Wonnen
sprich du wahrlich mir nicht!

Brünnhilde
Ich sehe die Noth,
die das Herz dir zernagt,
ich fühle des Helden heiligen Harm.
Siegmund, befiel mir dein Weib:
mein Schutz umfange sie fest!

Siegmund
Kein andrer als ich
soll die Reine lebend berühren:
verfiel ich dem Tod,
die Betäubte tödt' ich zuvor!

Brünnhilde
(mit wachsender Ergriffenheit)
Wälsung! Rasender! Hör' meinen Rath:
befiehl mir dein Weib um des Pfandes willen,
das wonnig von dir es empfing!**Siegmund**
(das Schwert ziehend)
Dies Schwert,
das dem Treuen ein Trugvoller schuf;
dies Schwert,
das feig vor dem Feind mich verräth:
frommt es nicht gegen den Feind,
so fromm' es denn wider den Freund!
(Er zückt das Schwert auf Sieglinde.)
Zwei Leben lachen dir hier:
nimm sie, Nothung, neidischer Stahl!
nimm sie mit einem Streich!

Brünnhilde
(im heftigsten Sturme des Mitgefühles)
Halt' ein! Wälsung!
Höre mein Wort! Sieglinde lebe,
und Siegmund lebe mit ihr!
Beschlossen ist's;
das Schlachtloos wend' ich: dir, Siegmund,

schaff' ich Segen und Sieg!
Hörst du den Ruf?
Nun rüste dich, Held!
Traue dem Schwert, und schwing' es getrost:
treu hält dir die Wehr,
wie die Walküre treu dich schützt!
Leb' wohl, Siegmund, seligster Held!
Auf der Walstatt seh' ich dich wieder!
(Sie stürmt fort, und verschwindet mit dem Rosse rechts in einer Seitenschlucht. Siegmund blickt ihr freudig und erhoben nach.)
(Die Bühne hat sich allmählig verfinstert; schwere Gewitterwolken senken sich auf den Hintergrund herab, und hüllen die Gebirgswände, die Schlucht und das erhöhte Bergjoch nach und nach gänzlich ein.)

Fünfte Scene

(Siegmund neigt sich wieder über Sieglinde, dem Athem lauschend.)

Siegmund
Zauberfest bezähmt ein Schlaf
der Holden Schmerz und Harm.
Da die Walküre zu mir trat,
schuf sie ihr den wonnigen Trost?
Sollte die grimmige Wal
nicht schrecken ein gramvolles Weib?
Leblos scheint sie, die dennoch lebt:
der Traurigen kos't ein lächelnder Traum.
So schlum're nun fort,
bis die Schlacht gekämpft,
und Friede dich erfreu'!
(Er legt sie sanft auf den Steinsitz, und küßt ihr zum Abschied die Stirne.)
(Er vernimmt Hundings Hornruf, und bricht ent schlossen auf.)
Der dort mich ruft, rüste sich nun;
was ihm gebührt, biet' ich ihm:
(Er zieht das Schwert.)
Nothung zahlt' ihm den Zoll!
(Er eilt dem Hintergrunde zu, und verschwindet, auf dem Joche angekommen, sogleich in finstrem Gewittergewölk, aus welchem alsbald Wetter leuchten aufblitzt.)

Sieglinde
(beginnt sich träumend unruhiger zu bewegen)
Kehrte der Vater nur heim!
Mit dem Knaben noch weilt er im Forst.
Mutter! Mutter! mir bangt der Muth,
nicht freund und friedlich scheinen die Fremden!
Schwarze Dämpfe schwüles Gedünst ...
feurige Lohe leckt schon nach uns ...
es brennt das Haus . zu Hilfe, Bruder!
Siegmund! Siegmund! *(Sie springt auf.)*
(Starker Blitz und Donner.)
Siegmund! Ha!
(Sie starrt in steigender Angst um sich her: fast die ganze Bühne ist in schwarze Gewitterwolken gehüllt. Der Hornruf Hundings ertönt in der Nähe.)

Hunding
(im Hintergrunde vom Bergjoch her)
Wehwalt! Wehwalt! Steh' mir zum Streit,
sollen dich Hunde nicht halten.

Siegmund
(von weiter hinten her aus der Schlucht)
Wo birgst du dich,
daß ich vorbei dir schoß?
Steh', daß ich dich stelle!

Sieglinde
(in furchtbarer Angst lauschend)
Hunding! Siegmund! Könnt' ich sie sehen!

Hunding
Hieher, du frevelnder Freier!
Fricka fälle dich hier!

Siegmund
(nun ebenfalls vom Joche her)
Noch wähnst du mich waffenlos, feiger Wicht?
Droh'st du mit Frauen, so ficht nun selber,
sonst läßt dich Fricka im Stich!
Denn sieh': deines Hauses heimischem Stamm,
entzog ich zaglos das Schwert;
seine Schneide schmecke jetzt du!
*(Ein Blitz erhellt für einen Augenblick das Bergjoch,
auf welchem jetzt Hunding und Siegmund kämpfend
gewahrt werden)*

Sieglinde
(mit höchster Kraft)
Haltet ein, ihr Männer:
mordet erst mich!
*(Sie stürzt auf das Bergjoch zu: ein von rechts her
über den Kämpfer ausbrechender Schein blendet sie
aber plötzlich, so daß sie, wie erblindet zur Seite schwankt.)*

Brünnhilde
Triff' ihn, Siegmund!
traue dem Schwert!
*(In dem Lichtglanze erscheint Brünnhilde, über
Siegmund schwebend, und diesen mit dem Schilde
deckend. Als Siegmund soeben zu einem tödtlichen
Streiche auf Hunding ausholt, bricht von links her ein
glühend röthlicher Schein durch das Gewölk aus, in
welchem Wotan erscheint, über Hunding stehend,
und seinen Speer Siegmund quer entgegenhaltend.)*

Wotan
Zurück vor dem Speer!
In Stücken das Schwert!
*(Brünnhilde weicht erschrocken vor Wotan mit
dem Schilde zurück: Siegmunds Schwert zerspringt
an dem vorgehaltenen Speere. Dem Unbewehrten
stößt Hunding seinen Speer in die Brust. Siegmund
stürzt todt zu Boden. Sieglinde, die seinen Todes-
seufzer gehört, sinkt mit einem Schrei wie leblos zusammen.)*
*(Mit Siegmunds Fall ist zugleich von beiden Seiten
der glänzende Schein verschwunden; dichte Finster-
niss ruht im Gewölk bis nach vorn: in ihm wird
undeutlich Brünnhilde sichtbar, wie sie in jäher Hast
sich Sieglinden zuwendet.)*

Brünnhilde
Zu Roß! daß ich dich rette!
*(Sie hebt Sieglinde schnell zu sich auf ihr der
Seitenschlucht nahe stehendes Roß, und verschwin-
det sogleich mit ihr.)*
*(Alsbald zertheilt sich das Gewölk in der Mitte, so
daß man deutlich Hunding gewahrt, der soeben
seinen Speer dem gefallenen Siegmund aus der Brust gezogen.)*
*(Wotan, von Gewölk umgeben, steht dahinter auf
einem Felsen an seinen Speer gelehnt und schmerz-
lich auf Siegmunds Leiche blickend.)*

Wotan
(zu Hunding)
Geh' hin, Knecht! Knie vor Fricka:
meld' ihr, daß Wotans Speer gerächt,
was Spott ihr schuf. Geh! Geh!
*(Vor seinem verächtlichen Handwink sinkt Hun-
ding todt zu Boden.)*

(plötzlich in furchtbarer Wuth auffahrend)
Doch Brünnhilde! Weh' der Verbrecherin!
Furchtbar sei die Freche gestraft,
erreicht mein Roß ihre Flucht!

(Er verschwindet mit Blitz und Donner. Der Vorhang fällt schnell.)

Dritter Aufzug

Erste Scene

(Der Vorhang geht auf. Auf dem Gipfel eines Felsenberges. Rechts begränzt ein Tannenwald die Scene. Links der Eingang einer Felsenhöhle: darüber steigt der Fels zu seiner höchsten Spitze auf. Nach hinten ist die Aussicht gänzlich frei; höhere und niedere Felssteine bilden den Rand vor dem Abhange.)
(Einzelne Wolkenzüge jagen, wie vom Sturm getrieben, am Felsensaume vorbei. Gerhilde, Ortlinde, Waltraute und Schwertleite haben sich auf der Felsenspitze über der Höhle gelagert: sie sind in voller Waffen rüstung.)

Gerhilde
(zu höchst gelagert, dem Hintergrunde zurufend, wo ein starkes Gewölk herzieht)
Hojotoho! Hojotoho! Heiaha! Heiaha!
Helmwige! Hier! Hieher mit dem Roß!

Helmwige
(im Hintergrunde, von außen)
Hojotoho! Hojotoho! Hojotoho! Hojotoho!
Heiaha!
(In dem Gewölk bricht Blitzesglanz aus; eine Walküre zu Roß wird in ihm sichtbar: über ihrem Sattel hängt ein erschlagener Krieger. Die Erscheinung zieht, immer näher, am Felsensaume von links nach rechts vorbei.)

Gerhilde, Waltraute, Schwertleite
(alle drei der Ankommenden entgegen rufend)
Heiaha! Heiaha!
(Die Wolke mit der Erscheinung ist rechts hinter dem Tann verschwunden.)

Ortlinde
(in den Tann hinein rufend)
Zu Ortlindes Stute stell' deinen Hengst:
mit meiner Grauen gras't gern dein Brauner!

Waltraute
(hinein rufend)
Wer hängt dir im Sattel?

Helmwige
(aus dem Tann auftretend)
Sintolt, der Hegeling!

Schwertleite
Führ' deinen Brauen fort von der
Grauen:
Ortlindes Mähre trägt Wittig, den Irming!

Gerhilde
(ist etwas näher herabgestiegen)
Als Feinde nur sah' ich Sintolt und Wittig!

Ortlinde
(springt auf) Heiaha! Heiaha!
Die Stute stößt mir der Hengst!
(Sie läuft in den Tann.)

Helm., Ger., Schw.
(lachend)
Ha ha ha ha ha ha ha ha ha!

Gerhilde
Der Recken Zwist entzweit noch die
Rosse!

Helmwige
(in den Tann zurückrufend)
Ruhig Brauner! brich' nicht den Frieden.

Waltraute
(auf der Höhe, wo sie für Gerhilde die Wacht übernommen)
Hoioho! Hoioho!
(nach rechts in den Hintergrund rufend)
Siegrune, hier! Wo säum'st du so lang?
(Sie lauscht nach rechts.)
Siegrune
(von außen, von der rechten Seite des Hintergrundes her)
Arbeit gab's!
Sind die And'ren schon da?

Schwertleite
(nach rechts in den Hintergrund rufend)
Hojotoho!

Waltraute
(ebenso)
Hojotoho!

Gerhilde
(ebenso)
Heiaha!

Waltraute, Schwertleite
Heiaha!
(Ihre Gebärden sowie ein heller Glanz hinter dem Tann, zeigen an, daß soeben Siegrune dort angelangt ist.)

Grimgerde
(von links im Hintergrunde, von außen)
Hojotoho!

Roßweiße
(von eben daher, von außen)
Hojotoho!

Grimgerde, Roßweiße
Heiaha!

Waltraute
(nach links)
Grimgerd' und Roßweiße!

Gerhilde
(ebenso)
Sie reiten zu zwei.
(In einem blitz-erglänzenden Wolkenzuge, der von links her vorbeizieht, erscheinen Roßweiße und Grimgerde, ebenfalls auf Rossen, jede einen Erschlagenen im Sattel führend. Helmwige, Ortlinde und Siegrune sind aus dem Tann getreten, und winken vom Felsen-Saume den Ankommenden zu.)

Helm., Ort., Siegr.
Gegrüßt, ihr Reissige!
Roßweiß' und Grimgerde!

Roßweiße, Grimgerde
(von außen)
Hojotoho! Hojotoho! Heiaha!
(Die Erscheinung verschwindet hinter dem Tann.)

Die sechs anderen Walküren
Hojotoho!
Hojotoho! Heiaha! Heiaha!
Hojotoho! Hojotoho! Heiaha! Heiaha!
Hojotoho! Heiaha! Hojotoho! Heiaha!
Hojotoho! Heiaha! Hojotoho! Heiaha!
Heiaha! Heiaha!

Gerhilde
(in den Tann rufend)
In Wald mit den Rossen zu Rast und Weid!

Ortlinde
(ebenfalls in den Tann rufend)
Führet die Mähren fern von einander,
bis uns'rer Helden Haß sich gelegt!

Waltraute, Schwertleite
(lachend)
Ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha!

Gerhilde, Siegrune
(lachend)
Ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha!

Helmwige
Der Helden Grimm büßte schon die Graue!

Wal., Schw., Helm., Ger.
(lachend)
Ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha!
Ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha!
Ortlinde, Siegrune
(lachend)
Ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha!

Roßweiße, Grimgerde
(aus dem Tann tretend)
Hojotoho! Hojotoho!

Die sechs anderen Walküren
Willkommen!
Willkommen!

Die acht Walküren
Willkommen!

Schwertleite
War't ihr Kühnen zu zwei?

Grimgerde
Getrennt ritten wir,
und trafen uns heut.

Roßweiße
Sind wir alle versammelt,
so säumt nicht lange:
nach Walhall brechen wir auf,
Wotan zu bringen die Wal.

Helmwige
Acht sind wir erst: eine noch fehlt.

Gerhilde
Bei dem braunen Wälsung
weilt wohl noch Brünnhild'!

Waltraute
Auf sie noch harren müssen wir hier:
Walvater gäb' uns grimmigen Gruß,
säh' ohne sie er uns nah'n!

Siegrune
(auf der Warte) Hojotoho! Hojotoho!
(in den Hintergrund rufend) Hieher! Hieher!
(zu den Andern)
In brünstigem Ritt jagt Brünnhilde her.
(Alle eilen auf die Warte.)

Die acht Walküren
Hojotoho! Hojotoho! Heiaha!
Brünnhilde, hei!
(Sie spähen mit wachsender Verwunderung.)

Waltraute
Nach dem Tann lenkt' sie das taumelnde Roß.

Grimgerde
Wie schnaubt Grane
vom schnellen Ritt!

Roßweiße
So jach sah' ich nie Walküren jagen!

Ortlinde
Was hält sie im Sattel?

Helmwige
Das ist kein Held!

Siegrune
Eine Frau führt sie.

Gerhilde
Wie fand sie die Frau?

Schwertleite
Mit keinem Gruß grüßt sie die Schwestern!

Waltraute
(hinabrufend, sehr stark)
Heiaha! Brünnhilde! hörst du uns nicht?

Ortlinde
Helft der Schwester vom Roß sich schwingen!

Helmwige, Gerhilde
(beide nach dem Tann laufend)
Hojotoho! Hojotoho!

Siegrune, Roßweiße
(ihnen nach laufend)
Hojotoho! Hojotoho!

Die fier anderen Walküren
Heiaha! Heiaha!

Waltraute
(in den Tann blickend)
Zu Grunde stürzt Grane der Starke!

Grimgerde
Aus dem Sattel hebt sie hastig das Weib!
(Alle in den Tann laufend.)

Ort., Wal., Grim., Schw.
Schwester! Schwester!
was ist gescheh'n?
(Alle Walküren kehren auf die Bühne zurück; mit ihnen kommt Brünnhilde, Sieglinde unterstützend und hereingeleitend.)

Brünnhilde
(athemlos)
Schützt mich, und helft in höchster Noth!

Grim., Siegr., Ger., Helm.
Wo rittest du her
in rasender Hast?

Ortl., Wal., Roß., Schw.
So flieht nur wer auf der
Flucht!

Siegrune
Bist du in Flucht?

Brünnhilde
Zum erstenmal flieh' ich
und bin verfolgt:
Heervater hetzt mir nach!
(Alle Walküren heftig erschreckend.)

Helm., Ger., Siegr., Grim.
Bist du von Sinnen?
Sage uns! Wie? Flieh'st du vor ihm?
Ort., Wal., Roß., Schw.
Ha! Sprich!
Verfolgt dich Heervater? O sag'!

Brünnhilde
(wendet sich ängstlich, um zu spähen, und kehrt wieder zurück)
O Schwestern, späht von des Felsens Spitze!
Schaut nach Norden, ob Walvater naht!
(Ortlinde und Waltraute springen auf die Felsenspitze zur Warte.)

Brünnhilde
Schnell! Seht ihr ihn schon?

Ortlinde
Gewittersturm naht von Norden.

Waltraute
Starkes Gewölk staut sich dort auf!

Die anderen sechs Walküren
Heervater reitet sein
heiliges Roß!

Brünnhilde
Der wilde Jäger,
der wüthend mich jagt,
er naht, er naht von Norden!
Schützt mich, Schwestern! Wahret dies Weib!

Sechs Walküren
Was ist mit dem Weibe?

Brünnhilde
Hört mich in Eile: Sieglinde ist es,
Siegmunds Schwester und Braut:
gegen die Wälsungen wüthet Wotan in Grimm;
dem Bruder sollte Brünnhilde heut entziehen
den Sieg;
doch Siegmund schützt' ich mit meinem Schild,
trotzend dem Gott;

der traf ihn da selbst mit dem Speer:
Siegmund fiel; doch ich floh fern mit der Frau;
sie zu retten eilt' ich zu euch
ob mich Bange auch *(kleinmüthig)* ihr berget vor
dem strafenden Streich!

Sechs Walküren
(in größter Bestürzung)
Bethörte Schwester, was thatest du?
Wehe! Brünnhilde, wehe!

Helm., Siegr., Grim.
Brach ungehorsam
Brünnhilde Heervaters heilig Gebot?

Ger., Roß., Schw.
Brachst du Heervaters heilig Gebot?

Waltraute
(auf der Warte)
Nächtig zieht es von Norden heran.

Ortlinde
(auf der Warte)
Wüthend steuert hieher der Sturm.

Roß., Grim., Schw.
Wild wiehert Walvaters Roß.

Helm., Ger., Schw.
Schrecklich schnaubt es daher!

Brünnhilde
Wehe der Armen, wenn Wotan sie trifft:
den Wälsungen allen droht er Verderben!
Wer leih't mir von euch das leichteste Roß,
das flink die Frau ihm entführ"?

Siegrune
Auch uns räth'st du rasenden Trotz?

Brünnhilde
Roßweiße, Schwester,
leih' mir deinen Renner!

Roßweiße
Vor Walvater floh der fliegende nie.
Brünnhilde
Helmwige, höre!

Helmwige
Dem Vater gehorch' ich.

Brünnhilde
Grimgerde! Gerhilde!
Gönnt mir eur Roß!
Schwertleite! Siegrune! Seht meine Angst!
O seid mir treu, wie traut ich euch war:
rettet dies traurige Weib!
(Sieglinde, die bisher finster und kalt vor sich hingestarrt, fährt, als Brünnhilde sie lebhaft, wie zum Schutze umfaßt, mit einer abwehrenden Gebärdeauf.)

Sieglinde
Nicht sehre dich Sorge um mich:
einzig taugt mir der Tod.
Wer hieß dich Maid, dem Harst mich entführen?
Im Sturm dort hätt' ich den Streich empfah'n
von derselben Waffe, der Siegmund fiel:
das Ende fand ich vereint mit ihm!
Fern von Siegmund. Siegmund, von dir!
O deckte mich Tod, daß ich's denke!
Soll um die Flucht dir Maid ich nicht fluchen,

so erhöre heilig mein Flehen:
stoße dein Schwert mir in's Herz!

Brünnhilde
Lebe, o Weib,
um der Liebe willen!
Rette das Pfand das von ihm du empfing'st:
(stark und drängend)
ein Wälsung wächst dir im Schooß!
(Sieglinde erschrickt zunächst heftig: sogleich
strahlt aber ihr Gesicht in erhabener Freude auf.)

Sieglinde
Rette mich, Kühne! Rette mein Kind!
Schirmt mich, ihr Mädchen,
mit mächtigstem Schutz!
(Immer finstereres Gewitter steigt im Hintergrunde auf.)

Waltraute
(auf der Warte)
Der Sturm kommt heran!

Ortlinde
(auf der Warte)
Flieh', wer ihn fürchtet!

Die sechs anderen Walküren
Fort mit dem
Weibe, droht ihm Gefahr:
der Walküren keine wag' ihren Schutz!

Sieglinde
(auf den Knieen vor Brünnhilde)
Rette mich, Maid! rette die Mutter!

Brünnhilde
(mit lebhaftem Entschluß hebt Sieglinde auf)
So fliehe denn eilig, und fliehe allein!
ich bleibe zurück, biete mich Wotans Rache:
an mir zög'r ich den Zürnenden hier,
während du seinem Rasen entrinnst.

Sieglinde
Wohin soll ich mich wenden?

Brünnhilde
Wer von euch Schwestern
schweifte nach Osten?

Siegrune
Nach Osten weithin dehnt sich ein Wald:
der Niblungen Hort
entführte Fafner dorthin.

Schwertleite
Wurmes-Gestalt schuf sich der Wilde:
in einer Höhle hütet er Alberichs Reif!

Grimgerde
Nicht geheu'r ist's dort für ein hülflos Weib.

Brünnhilde
Und doch vor Wotans Wuth
schützt sie sicher der Wald:
ihn scheut' der Mächt'ge, und meidet den Ort.

Waltraute
(auf der Warte)
Furchtbar fährt dort Wotan zum Fels!

Sechs Walküren
Brünnhilde,
hör' seines Nahens Gebraus!

Brünnhilde
(drängend)
Fort denn eile, nach Osten gewandt!
Muthigen Trotzes ertrag' alle Müh'n,
Hunger und Durst, Dorn und Gestein;
lache, ob Noth, ob Leiden dich nagt!
Denn Eines wiss' und wahr' es immer:
den hehrsten Helden der Welt hegst du,
o Weib, im schirmenden Schooß!
(Sie zieht die Stücken von Siegmunds Schwert
unter ihrem Panzer hervor, und überreicht sie Sieglinde.)
Verwahr' ihm die starken Schwertes Stücken;
seines Vaters Walstatt
entführt ich sie glücklich:
der neugefügt das Schwert einst schwingt,
den Namen nehm' er von mir—
Siegfried erfreu' sich des Siegs!

Sieglinde
(in größter Rührung)
O hehrstes Wunder! Herrlichste Maid!
Dir Treuen dank' ich heiligen Trost!
Für ihn, den wir liebten, rett' ich das Liebste:
meines Dankes Lohn lache dir einst!
Lebe wohl! dich segnet Sieglindes Weh'!
(Sie eilt rechts im Vordergrunde von dannen.)
(Die Felsenhöhle ist von schwarzen Gewitter-
wolken umlagert; furchtbarer Sturm braust aus dem
Hintergrunde daher, wachsender Feuerschein rechts daselbst.)

Wotan
(von außen)
Steh'! Brünnhild'!
Ortlinde, Waltraute
(von der Warte herabsteigend)
Den Fels erreichten Roß und Reiter!
(Brünnhilde, nachdem sie eine Weile Sieglinde
nach gesehen, wendet sich in den Hintergrund, blickt
in den Tann und kommt angstvoll wieder vor.)

Alle acht Walküren
Weh', Brünnhild'!
Rache entbrennt!

Brünnhilde
Ach, Schwestern, helft!
mir schwankt das Herz!
Sein Zorn zerschellt mich,
wenn euer Schutz ihn nicht zähmt.
(Die Walküren flüchten ängstlich nach der Felsen-
spitze hinauf; Brünnhilde läßt sich von ihnen nachziehen.)

Die Walküren
Hieher, Verlor'ne!
Laß' dich nicht seh'n,
schmiege dich an uns,
und schweige dem Ruf!
Hieher zu uns!
(Sie verbergen Brünnhilde unter sich, und blicken
ängstlich nach dem Tann, der jetzt von grellem
Feuerschein erhellt wird, während der Hintergrund
ganz finster geworden ist.)
Weh'! wüthend schwingt sich Wotan vom Roß!
Hieher ras't sein rächender Schritt.

Zweite Scene
(Wotan tritt in höchster zorniger Aufgeregtheit aus
dem Tann auf, und schreitet vor der Gruppe der
Walküren auf der Höhe, nach Brünnhilde spähend, heftig einher.)

Wotan
Wo ist Brünnhild',

wo die Verbrecherin?
Wagt ihr, die Böse vor mir zu bergen?

Die acht Walküren
Schrecklich ertos't dein Toben!
was thaten, Vater, die Töchter,
daß sie dich reizten zu rasender Wuth?
Wotan
Wollt ihr mich höhnen?
Hütet euch, Freche!
Ich weiß: Brünnhilde bergt ihr vor mir.
Weichet von ihr, der ewig Verworf'nen,
wie ihren Wert von sich sie warf!

Roßweiße
Zu uns floh die Verfolgte,

Siegr., Roß., Grim., Schw.
Unsern Schutz flehte sie an;

Waltraute
Mit Furcht und Zagen faßt sie dein Zorn:

Siegrune
Furcht und Zagen faßt die Verfolgte!

Schwertleite, Grimgerde
Mit Furcht und Zagen
faßt sie dein Zürnen,
für die Bange bitten wir dich!

Ortlinde
Vater, hör' uns fleh'n!

Roßweiße, Waltraute
Für die bange Schwester
bitten wir nun,
daß den ersten Zorn du bezähm'st!

Ger., Helm., Ort.
Laß' dich erweichen!

Siegrune
Zähme den ersten Zorn!

Helmwige
Für sie, zähme deinen Zorn!

Wotan
Weichherziges Weibergezücht!
So matten Muth gewannt ihr von mir?
Erzog ich euch kühn, zum Kampfe zu zieh'n,
schuf ich die Herzen euch hart und scharf,
daß ihr Wilden nun weint und greint,
wenn mein Grimm eine Treulose straft?
So wißt denn, Winselnde,
was sie verbrach,
um die euch Zagen die Zähre entbrennt:
Keine wie sie kannte mein innerstes Sinnen;
keine wie sie wußte den Quell meines Willens!
Sie selbst war meines Wunsches schaffender Schooß:
und so nun brach sie den seligen Bund,
daß treulos sie meinem Willen getrotzt,
mein herrschend Gebot, offen verhöhnt,
gegen mich die Waffe gewandt,
die mein Wunsch allein ihr schuf!
Hörst du's, Brünnhilde?
Du, der ich Brünne, Helm und Wehr,
Wonne und Huld, Namen und Leben verlieh?

Hörst du mich Klage erheben,
und birgst dich bang dem Kläger,
daß feig du der Straf' entflöh'st?

(Brünnhilde tritt aus der Schaar der Walküren hervor, schreitet demüthigen, doch festen Schrittes von der Felsenspitze herab, und tritt so in geringer Entfernung vor Wotan.)

Brünnhilde
Hier bin ich, Vater:
gebiete die Strafe!

Wotan
Nicht straf' ich dich erst:
deine Strafe schuf'st du dir selbst.
Durch meinen Willen war'st du allein:
gegen mich doch hast du gewollt;
meine Befehle nur führtest du aus:
gegen mich doch hast du befohlen;
Wunschmaid war'st du mir:
gegen mich doch hast du gewünscht;
Schildmaid war'st du mir:
gegen mich doch hob'st du den Schild;
Looskieserin war'st du mir:
gegen mich doch kiestest du Loose;
Heldenreizerin war'st du mir:
gegen mich doch reiztest du Helden.
Was sonst du war'st, sagte dir Wotan:
was jetzt du bist, das sage dir selbst!
Wunschmaid bist du nicht mehr;
Walküre bist du gewesen:
nun sei fortan, was so du noch bist!

Brünnhilde
(heftig erschreckend)
Du verstößest mich?
versteh' ich den Sinn?

Wotan
Nicht send' ich dich mehr aus Walhall;
nicht weis' ich dir mehr Helden zur Wal;
nicht führst du mehr Sieger in meinen Saal:
bei der Götter, trautem Mahle
das Trinkhorn nicht reich'st du traulich mir mehr;
nicht kos' ich dir mehr den kindischen Mund;
von göttlicher Schaar bist du geschieden,
ausgestoßen aus der Ewigen Stamm:
gebrochen ist unser Bund,
aus meinem Angesicht bist du verbannt.
(Die Walküren verlassen, in aufgeregter Bewegung, ihre Stellung, indem sie sich etwas tiefer herabziehen.)

Die Walküren
Wehe! Weh!
Schwester, ach Schwester!

Brünnhilde
Nimmst du mir alles,
was einst du gabst?

Wotan
Der dich zwingt, wird dir's entzieh'n!
Hieher auf den Berg banne ich dich;
in wehrlosen Schlaf schließe ich dich:
der Mann dann fange die Maid,
der am Wege sie findet und weckt.
(In höchster Aufregung kommen die Walküren von der Felsenhöhe ganz herab, und umgeben in ängstlichen Gruppen Brünnhilde, welche halb kniend vor Wotan liegt.)

Waltraute
Halt' ein, halt' ein
O Vater! soll die Maid verblüh'n und verbleichen dem Mann?
Ach wende die Schmach!

ach wende die schreiende Schmach!
wende die Schmach
ach wende schrecklicher die Schmach
ach wende, wende die Schmach
wie die Schwester träf' uns auch ihr Schimpf;

Ortlinde
O Vater! halt' ein
Halt' ein! hör unser Fleh'n!
ach wende von ihr die schreiende Schmach!
Schrecklicher Gott,
wende die Schmach, Schrecklicher!
ach wende, wende die Schmach von ihr
wie sie träfe uns auch ihr Schimpf;

Grimgerde
O Vater!
Soll die Maid verblüh'n und verbleichen dem Mann?
Ach wende ab die schreiende Schmach!
erhöre uns! ach, wende du schrecklicher,
wende, ach, wende von ihr
diese schreiende Schmach,
wend' ab die Schmach!
Wie die Schwester träfe uns selber der Schimpf,
soll die heilige Maid verblüh'n und verbleichen dem Mann;

Schwertleite
O Vater!
Soll die Maid verblüh'n und verbleichen dem Mann?
Soll die Maid verblüh'n und verbleichen?
Ach wende ab die Schmach!
ach wende du schrecklicher,
wende, ach wende von ihr
diese schreiende Schmach
ach wende die Schmach!
ach wende, wende die Schmach!
wie sie träf' uns ihr Schimpf;

Helmwige
Halt' ein den Fluch!
Halt' ein! hör unser Fleh'n!
wende von ihr die schreiende Schmach!
Schrecklicher Gott!
wende von ihr die schreiende Schmach!
Wie die Schwester träf' uns auch ihr Schimpf;

Gerhilde
Halt' ein den Fluch! O Vater!
soll die Maid verblüh'n und verbleichen dem Mann?
du sc hrecklicher schrecklicher Gott!
wende die Schmach schrecklicher
ach wende die Schmach!
Wie die Schwester träf' uns auch der Schimpf,
soll die heilige Maid verblüh'n und verbleichen dem Mann;

Siegrune
Halt' ein den Fluch!
Soll die Maid verblüh'n und verbleichen dem Mann?
wende von ihr die schreiende Schmach!
schrecklicher, wende von ihr
die schreiende Schmach
ach wende die Schmach!
Wie die Schwester träfe uns selber der Schimpf,
soll die heil'ge Maid verblüh'n und verbleichen dem Mann;

Roßweiße
Halt' ein den Fluch!
Soll die Maid verblüh'n und verbleichen dem Mann?
Schrecklicher Vater!
wende die Schmach!
schrecklicher, wende, ach wende
die schreiende Schmach von ihr

ach wende, wende die Schmach
wie sie auch träfe uns ihr Schimpf;

Alle Walküren
Wie die Schwester träf' uns selbst
auch der Schimpf!

Wotan
Hörtet ihr nicht, was ich verhängt?
Aus eurer Schaar
ist die treulose Schwester geschieden;
mit euch zu Roß
durch die Lüfte nicht reitet sie länger;
die magdliche Blume verblüht der Maid;
ein Gatte gewinnt ihre weibliche Gunst:
dem herrischen Manne gehorcht sie fortan;
am Herde sitzt sie und spinnt,
aller Spottenden Ziel und Spiel!
(Brünnhilde sinkt mit einem Schrei zu Boden; die Walküren weichen entsetzt, mit heftigem Geräusch von ihrer Seite.)
Schreckt euch ihr Loos?
So flieht die Verlor'ne!
Weichet von ihr und haltet euch fern!
Wer von euch wagte bei ihr zu weilen,
wer mir zum Trotz zu der Traurigen hielt;
die Thörin theilte ihr Loos:
das künd' ich der Kühnen an!
Fort jetzt von hier, meidet den Felsen!
Hurtig jagt mir von hinnen,
sonst erharrt Jammer euch hier!
(Die Walküren fahren mit wildem Schrei auseinander und stürzen in hastiger Flucht in den Tann.)

Die Walküren
Weh'! Weh'!
(Schwarzes Gewölk lagert sich dicht am Felsenrande: man hört wildes Geräusch im Tann. Ein greller Blitzesglanz bricht in dem Gewölk aus; in ihm erblickt man die Walküren mit verhängtem Zügel, in eine Schaar zusammengedrängt, wild davon jagen.)
(Bald legt sich der Sturm; die Gewitterwolken verziehen sich allmählich. In der folgenden Scene bricht, bei endlich ruhigem Wetter, Abenddämmerung ein, der am Schlusse Nacht folgt.)

Dritte Scene

(Wotan und Brünnhilde, die noch zu seinen Füßen hingestreckt liegt, sind allein zurückgeblieben. Langes feierliches Schweigen: unveränderte Stellung.)
(Sie beginnt das Haupt langsam ein wenig zu erheben.)

Brünnhilde
(schüchtern beginnend und steigernd)
War es so schmählich, was ich verbrach,
daß mein Verbrechen so schmählich du
bestrafst?
War es so niedrig, was ich dir that,
daß du so tief mir Erniedrigung schaff'st?
War es so ehrlos, was ich beging,
daß mein Vergeh'n nun die Ehre mir raubt?
(Sie erhebt sich allmählich bis zur knieenden Stellung.)
O sag': Vater! Sieh' mir in's Auge:
schweige den Zorn, zähme die Wuth,
und deute mir hell die dunkle Schuld,
die mit starrem Trotze dich zwingt,
zu verstoßen dein trautestes Kind.

Wotan
(in unveränderter Stellung, ernst und düster)
Frag' deine That,
sie deutet dir deine Schuld!

Brünnhilde
Deinen Befehl führte ich aus.

Wotan
Befahl ich dir,
für den Wälsung zu fechten?

Brünnhilde
So hießest du mich
als Herrscher der Wal!

Wotan
Doch meine Weisung nahm ich wieder zurück!

Brünnhilde
Als Fricka den eig'nen Sinn dir
entfremdet;
da ihrem Sinn du dich fügtest,
war'st du selber dir Feind.

Wotan
(leise und bitter)
Daß du mich verstanden, wähnt' ich,
und strafte den wissenden Trotz:
doch feig und dumm dachtest du mich!
So hätt' ich Verrath nicht zu rächen;
zu gering wär'st du meinem Grimm.

Brünnhilde
Nicht weise bin ich,
doch wußt' ich das Eine,
daß den Wälsung du liebtest.
Ich wußte den Zwiespalt, der dich zwang,
dies Eine ganz zu vergessen.
Das And're mußtest einzig du seh'n,
was zu schau'n so herb schmerzte dein Herz:
daß Siegmund Schutz du versagtest.

Wotan
Du wußtest es so,
und wagtest dennoch den Schutz?

Brünnhilde
(leise beginnend)
Weil für dich im Auge das Eine ich hielt,
dem, im Zwange des Andren schmerzlich entzweit,
rathlos den Rücken du wandtest!
Die im Kampfe Wotan den Rücken bewacht,
die sah nun Das nur, was du nicht sah'st:
Siegmund mußt ich seh'n.
Tod kündend trat ich vor ihn,
gewahrte sein Auge, hörte sein Wort;
ich vernahm des Helden heilige Noth;
tönend erklang mir des Tapfersten Klage:
freiester Liebe furchtbares Leid,
traurigsten Muthes mächtigster Trotz!
Meinem Ohr erscholl,
mein Aug' erschaute, was tief im Busen
das Herz zu heil'gem Beben mir traf.
Scheu und staunend stand ich in Scham.
Ihm nur zu dienen konnt' ich noch denken:
(belebend)
Sieg oder Tod mit Siegmund zu theilen:
dies nur erkannt' ich zu kiesen als Loos!
Der diese Liebe mir in's Herz gehaucht,
dem Willen, der dem Wälsung mich gesellt,
ihm innig vertraut, trotzt' ich deinem Gebot.

Wotan
So thatest du,
was so gern zu thun ich begehrt;
doch was nicht zu thun,die Noth zwiefach mich zwang?
So leicht wähntest du Wonne des Herzens erworben,

wo brennend Weh' in das Herz mir brach,
wo gräßliche Noth den Grimm mir schuf,
einer Welt zu Liebe der Liebe Quell
im gequälten Herzen zu hemmen?
Wo gegen mich selber ich sehrend mich wandte,
aus Ohnmacht Schmerzen schäumend ich aufschooß,
wüthender Sehnsucht sengender Wunsch
den schrecklichen Willen mir schuf,
in den Trümmern der eig'nen Welt
meine ew'ge Trauer zu enden:
da labte süß dich selige Lust;
wonniger Rührung üppigen Rausch
enttrank'st du lachend der Liebe Trank,
als mir göttlicher Noth nagende Galle gemischt?

(trocken und kurz)
Deinen leichten Sinn lass' dich denn leiten:
von mir sagtest du dich los.
Dich muß ich meiden,
gemeinsam mit dir nicht darf ich Rath mehr raunen;
getrennt, nicht dürfen traut wir mehr schaffen:
so weit Leben und Luft,
darf der Gott dir nicht mehr begegnen!

Brünnhilde
(einfach)
Wohl taugte dir nicht die thör'ge Maid,
die staunend im Rathe nicht dich verstand,
wie mein eig'ner Rath nur das eine mir rieth:
zu lieben was du geliebt.
Muß ich denn scheiden und scheu dich meiden,
mußt du spalten was einst sich umspannt,
die eig'ne Hälfte fern von dir halten
daß sonst sie ganz dir gehörte,
du Gott, vergiß das nicht!
Dein ewig Theil nicht wirst du entehren,
Schande nicht wollen, die dich beschimpft:
dich selbst ließest du sinken,
säh'st du dem Spott mich zum Spiel!

Wotan
Du folgtest selig der Liebe Macht:
folge nun dem den du lieben mußt!

Brünnhilde
Soll ich aus Walhall scheiden,
nicht mehr mit dir schaffen und walten,
dem herrischen Manne gehorchen fortan:
dem feigen Prahler gib mich nicht preis,
nicht werthlos sei er, der mich gewinnt.

Wotan
Von Walvater schiedest du;
nicht wählen darf er für dich.

Brünnhilde
(leise mit vertraulicher Heimlichkeit)
Du zeugtest ein edles Geschlecht;
kein Zager kann je ihm entschlagen:
der weihlichste Held, ich weiß es,
entblüht dem Wälsungenstamm.

Wotan
Schweig' von dem Wälsungenstamm!
Von dir geschieden, schied ich von ihm;
vernichten mußt' ihn der Neid!

Brünnhilde
Die von dir sich riß, rettete ihn.
(heimlich)
Sieglinde hegt die heiligste Frucht;
(belebter)
in Schmerz und Leid,

wie kein Weib sie gelitten,
wird sie gebären was bang sie birgt.

Wotan
Nie suche bei mir Schutz für die Frau,
noch für ihres Schoßes Frucht!

Brünnhilde
(heimlich)
Sie wahret das Schwert,
das du Siegmund schufest.

Wotan
(heftig)
Und das ich ihm in Stücken schlug!
Nicht streb', o Maid, den Muth mir zu stören;
erwarte dein Loos, wie sich's dir wirft;
nicht kiesen kann ich es dir.
Doch fort muß ich jetzt, fern mich verziehn;
zuviel schon zögert ich hier;
von der Abwendigen wend' ich mich ab;
nicht wissen darf ich, was sie sich wünscht:
die Strafe nur muß vollstreckt ich sehn!

Brünnhilde
Was hast du erdacht,
daß ich erdulde?

Wotan
In festen Schlaf verschließ' ich dich:
wer so die Wehrlose weckt,
dem ward, erwacht, sie zum Weib!

Brünnhilde
(stürzt auf ihre Knie)
Soll fesselnder Schlaf fest mich binden,
dem feigsten Manne zur leichten Beute:
dies Eine muß du erhören,
was heil'ge Angst zu dir fleht!
Die Schlafende schütze
mit scheuchenden Schrecken,
(bestimmt)
daß nur ein furchtlos freiester Held
hier auf dem Felsen einst mich fänd!

Wotan
Zuviel begehrst du,
zuviel der Gunst!

Brünnhilde
(seine Knie umfassend)
Dies Eine mußt du erhören!
Zerknicke dein Kind, das dein Knie umfaßt;
zertritt die Traute, zertrümm're die Maid,
ihres Leibes Spur zerstöre dein Speer:
doch gieb Grausamer, nicht
der gräßlichsten Schmach sie preis!
(mit wilder Begeisterung)
Auf dein Gebot entbrenne ein Feuer;
den Felsen um glühe lodernde Gluth;
es leck' ihre Zung', es fresse ihr Zahn den Zagen,
der frech sich wagte,
dem freislichen Felsen zu nah'n!
(Wotan, überwältigt und tief ergriffen, wendet sich lebhhaft gegen Brünnhilde, erhebt sie von den Knieen, und blickt ihr gerührt in das Auge.)

Wotan
Leb' wohl, du kühnes, herrliches Kind!
Du meines Herzens heiligster Stolz!
Leb' wohl! leb' wohl! leb' wohl!
(sehr leidenschaftlich) Muß ich dich meiden,
und darf nicht minnig

mein Gruß dich mehr grüßen;
sollst du nun nicht mehr neben mir reiten,
noch Meth beim Mahl mir reichen;
muß ich verlieren dich, die ich liebe,
du lachende Lust meines Auges:
ein bräutliches Feuer soll dir nun brennen,
wie nie einer Braut es gebrannt!
Flammende Gluth umglühe den Fels;
mit zehrenden Schrecken scheuch' es den Zagen;
der Feige fliehe Brünnhildes Fels!
Denn Einer nur freie die Braut,
der freier als ich, der Gott!
(Brünnhilde sinkt, gerührt und begeistert, an
Wotans Brust: er hält sie lange umfangen.)
(Sie schlägt das Haupt wieder zurück und blickt,
immer noch ihn umfassend, feierlich ergriffen Wotan in das Auge.)
Der Augen leuchtendes Paar,
das oft ich lächelnd gekos't,
wenn Kampfeslust ein Kuß dir lohnte,
wenn kindisch lallend der Helden Lob
von holden Lippen dir floß:
dieser Augen strahlendes Paar,
das oft im Sturm mir geglänzt,
wenn Hoffnungssehnen das Herz mir sengte,
nach Weltenwonne mein Wunsch verlangte,
aus wild webendem Bangen:

zum letzten Mal letz' es mich heut'
mit des Lebewohles letztem Kuß!
Dem glücklichen Manne glänze sein Stern:
dem unseligen Ew'gen
muß es scheidend sich schließen.
(Er faßt ihr Haupt in beide Hände.)
Denn so kehrt der Gott sich dir ab,
so küßt er die Gottheit von dir!
(Er küßt sie lange auf die Augen. Sie sinkt mit
geschlossenen Augen, sanft ermattend, in seine Arme
zurück. Er geleitet sie zart auf einen niedrigen Mooshügel
zu liegen, über den sich eine breitästige Tanne ausstreckt.)
(Er betrachtet sie und schließt ihr den Helm: sein
Auge weilt dann auf der Gestalt der Schlafenden, die
er mit dem großen Stahlschilde der Walküren ganz
zudeckt.
Langsam kehrt er sich ab, mit einem
schmerzlichen Blicke wendet er sich noch einmal um.)
(Er schreitet mit feierlichem Entschlusse in die
Mitte der Bühne und kehrt die Spitze seines Speeres
gegen einen mächtigen Felsstein.)
Loge hör'! lausche hieher!
Wie zuerst ich dich fand, als feurige Gluth,
wie dann einst du mir schwandest,
als schweifende Lohe;
wie ich dich band, bann' ich dich heut'!
Herauf, wabernde Lohe,
umlod're mir feurig den Fels!
(Er stößt mit dem Folgenden dreimal mit dem
Speer auf den Stein.)
Loge! Loge! hieher!
(Dem Stein entfährt ein Feuerstrahl, der zur all-
mäh lich immer helleren Flammenglut anschwillt.)
(Lichte Flackerlohe bricht aus.)
(Lichte Brunst umgiebt Wotan mit wildem
Flackern. Er weis't mit dem Speere gebieterisch dem
Feuermeere den Umkreis des Felsenrandes zur
Strömung an; alsbald zieht es sich nach dem
Hintergrunde, wo es nun fortwährend den Bergsaum umlodert.)
Wer meines Speeres Spitze fürchtet
durchschreite das Feuer nie!
(Er streckt den Speer wie zum Banne aus. Er blickt
schmerzlich auf Brünnhilde zurück. Er wendet sich
langsam zum Gehen. Er wendet sich nochmals mit
dem Haupt und blickt zurück. Er verschwindet durch das Feuer.)
(Vorhang fällt.)

Livret en français

ACTE PREMIER

L'intérieur d'une habitation.
Au milieu s'élève le tronc d'un frêne puissant, dont les racines fortement saillantes vont se perdre au loin dans le sol ; un toit de charpente divise la hauteur de l'arbre, séparant la cime du tronc ; ce tronc et les branches qu'il étend traversent le toit en des ouvertures qui leur correspondent exactement ; on devine la cime feuillue de l'arbre, élargie au-dessus du toit. Autour de la souche du frêne, qui en marque le centre, une salle d'habitation est construite ; les murailles sont faites d'ais grossièrement équarris, que recouvrent de-ci de-là des pièces d'étoffe tissée. À droite, vers le devant de la scène est placé le foyer, dont la cheminée monte vers le toit, sur le côté. Derrière le foyer se trouve une pièce analogue à une réserve aux provisions ; quelques marches de bois y donnent accès ; un rideau d'étoffe, fermé à demi, et suspendu à l'entrée. Au fond de la scène, la porte d'entrée de l'habitation, avec un léger loquet de bois. À gauche de cette porte, on va vers une pièce intérieure, à laquelle des degrés de bois conduisent également ; du même côté, beaucoup plus en avant, une table avec un large banc qui tient à la muraille, et devant la table des escabeaux de bois. Un court prélude orchestral de mouvement véhément et tempétueux sert d'introduction. Au moment où le rideau s'écarte, Siegmund ouvre de l'extérieur, en hâte, la porte de l'habitation, et entre. C'est le soir ; violent orage, qui commence à se calmer. - Siegmund s'arrête un instant, la main sur le loquet, et explore du regard l'intérieur de l'habitation : il semble épuisé par un effort extrême ; ses vêtements et son aspect montrent que c'est un fugitif. Comme il ne voit personne, il ferme la porte derrière lui, va vers le foyer, et là se jette accablé sur une couverture de peau d'ours.

SCÈNE PREMIÈRE

SIEGMUND
Ce seuil, quel qu'il soit
Là... je m'arrête...
(Il s'affaisse à la renverse et reste quelque temps étendu sans mouvement. Sieglinde sort de la pièce intérieure. Ayant perçu du bruit, elle avait cru que son époux était rentré : son visage triste s'empreint d'étonnement lorsqu'elle voit un étranger étendu près du foyer.)

SIEGLINDE
(encore au fond de la scène)
Un homme ici !
Je veux apprendre...

(Elle fait avec calme quelques pas vers lui.)
Qui vint ici
Et gît près du feu ?
(Comme Siegmund ne bouge point, elle s'approche encore de lui et l'examine.)
Longue route
A lassé son corps :
A-t-il perdu les sens ?
Est-il mourant ?
(Elle se penche davantage sur lui.)
Son souffle m'effleure ;
Il clôt les paupières...
Fier semble l'inconnu,
Bien qu'il cède au mal.

SIEGMUND
(levant soudainement la tête)
Une source ! Une source !

SIEGLINDE
Cherchons l'eau fraîche !
(Elle prend rapidement une corne à boire,
sort de la maison, revient avec cette corne
remplie d'eau, et la tend à Siegmund.)
J'offre à boire
à tes lèvres brûlantes :
L'onde – que tu voulais !
(Siegmund boit, et lui rend la corne. Après qu'il l'a remerciée d'un signe de tête, il fixe son regard sur le visage de Sieglinde, avec une longue et croissante sympathie.)

SIEGMUND
L'eau de la source
M'a rafraîchi,
Mon lourd fardeau
S'est allégé ;

Mon cœur est moins las,
Mes yeux soudain
Rouverts regardent ravis :
Qui vient m'assister ?

SIEGLINDE
Du lieu, de la femme,
Le maître est Hunding ;
Sois son hôte, ce soir :
Reste, il va rentrer.

SIEGMUND
Seul et sans armes,
D'un tel blessé
Ton époux n'aura crainte.

SIEGLINDE
(inquiète)
Blessé – oh ! montre-moi vite !

SIEGMUND
(se secoue et se lève brusquement de sa couche jusqu'à la position assise)
Le mal cède,
C'est trop d'en parler !
Mes membres demeurent
Fermes encore.
Si ma lance comme mon bras
Eût gardé sa puissance,
Je n'aurais jamais fui :
Mais ma lance tomba rompue...
L'hostile meute
M'a poursuivi,
L'orage aux feux lourds
M'a brisé ;
Mais comme j'ai fui la meute,
Toute peine m'a fui :
L'ombre couvrait ma paupière,
Le jour me rit de nouveau.

SIEGLINDE
(a rempli d'hydromel
une corne à boire,
et la lui présente)
Que cet hydromel
Au flot mousseux
Soit accepté de toi...

SIEGMUND
Goûte-le tout d'abord ?
(Sieglinde effleure le breuvage de ses lèvres, et le présente de nouveau à Siegmund ; celui-ci en boit une longue gorgée : puis il l'éloigne vivement de sa bouche et rend à Sieglinde la corne à boire. Tous les deux se regardent, avec une émotion de plus en plus forte, et demeurent un moment sans parler.)

SIEGMUND
(d'une voix tremblante)
De mon sort triste tu prends pitié :
Sois gardée
De semblables maux !
(Il se lève rapidement pour partir.)
J'ai pris haleine
Et doux repos :
Loin d'ici je m'en vais !

SIEGLINDE
(se tournant vivement vers lui)
Qui te presse, pour fuir déjà ?

SIEGMUND
(se retourne de son côté)
Malheur me presse
Où je me hâte :
Malheur m'approche
Où je m'arrête ;

Ö femme, vis loin de lui !
Je tourne ailleurs mes pas !
(Il marche rapidement vers la porte,
et en soulève le loquet.)

SIEGLINDE
(le rappelant, en un violent oubli d'elle-même)
Demeure alors !
Quels maux me peux-tu porter !...
Malheur habite ici !

SIEGMUND
(demeure immobile profondément saisi)
Wehwalt, c'est mon surnom ;
Hunding... je vais l'attendre.
(Sieglinde demeure silencieuse ; soudain elle fait un brusque mouvement, écoute, et entend venir Hunding, qui, au-dehors, mène son cheval à l'écurie ; elle va en toute hâte vers la porte et l'ouvre.)

SCÈNE 2
Hunding, armé du bouclier et de la lance, entre dans l'habitation ; il s'arrête un instant sur le seuil, ayant aperçu Siegmund.

SIEGLINDE
(répondant au regard gravement
interrogateur que Hunding fixe sur elle)
Pâle ici
Je l'ai trouvé,
Faible et défaillant...

HUNDING
Tu l'as fait boire ?

SIEGLINDE
En hôte il fut reçu.
J'ai calmé sa soif.

SIEGMUND
(observant Hunding avec calme et fermeté)
Son accueil,
Son secours,
Lui vaudront-ils reproche ?

HUNDING
Saint est mon foyer :
Saint te soit mon logis !
(À Sieglinde, tandis qu'il
se débarrasse de ses armes et
les lui confie.)
Donne aux hommes leurs mets !
(Sieglinde suspend les armes au tronc du frêne, va chercher les aliments et le breuvage dans la réserve aux provisions et prépare la table pour le repas du soir.)

HUNDING
(examine d'un regard perçant, avec surprise,
les traits de Siegmund, et les compare à ceux de sa femme ;
il se parle à lui-même)
Qu'il ressemble à la femme !
La même clarté
Dore aussi sa prunelle.
(Il dissimule son étonnement et
se tourne avec tranquillité vers Siegmund.)
Long sans doute
Fut ton chemin ;
Mais nul cheval
Ne t'a porté :
Quels durs sentiers
T'ont fait défaillir ?

SIEGMUND
Par bois et plaine, :
Lande et hallier,
J'ai dans l'orage
Fui la mort :
J'ignore la voie où j'allais ;
Où je m'égare,
Je ne m'en doute :
Fais que je sache où je suis.

HUNDING
(invitant Siegmund à s'asseoir à la table)
Mon toit t'abrite,
Mon seuil t'accueille,
Hunding t'a reçu ;
Si tu tournais
Vers l'Ouest tes pas,
Dans tout le clan
Maints vassaux veillent,
Pour Hunding prêts à combattre
Si mon hôte m'honore,
Que son nom me soit révélé.
(Siegmund regarde pensif devant lui. Sieglinde s'est assise près de Hunding, en face de Siegmund, sur lequel ses yeux s'attachent avec une attention et une sympathie intenses.)

Si pour moi
Tu n'aimes parler,
À celle-ci fais réponse :
Vois ses yeux fixés sur toi !

SIEGLINDE
(d'une voix paisible mais empreinte de sympathie)
Hôte, qui tu es
Dis-le-moi.

SIEGMUND
(lève la tête, fixe ses yeux sur ceux de Sieglinde, et commence d'un ton grave)
Friedmund je ne puis être ;
Frohwalt nom qui m'eût plu :
Mais Wehwalt, c'est le nom juste !
Loup, ce fut là mon père ;
À deux nous vînmes au jour,
Une sœur jumelle et moi.
Tôt j'ai perdu
Mère et sœur ;
Qui m'enfanta,
Qui naquit avec moi,
À peine mon cœur les connut.
Loup était fort et brave ;
Il eut beaucoup d'ennemis.
En chasse allaient
Le vieux Loup et le jeune :
Un jour tous les deux
Rentraient du combat...
Le gîte était désert ;
En feu, en cendre
Tout le logis,
Brûlé le chêne
Au tronc florissant ;
Tuée la mère
Au corps valeureux,
Détruit tout vestige
De l'autre enfant :
Détresse qui nous vint
Des Neindinge, peuple noir !
Traqué, le vieux
S'enfuit avec moi ;
Bien des ans
Le jeune vécut
Près de lui au profond des bois :
Mainte chasse

Les a pressés ;
Mais forts et fiers

Les deux Loups luttaient.
(Se tournant vers Hunding.)
Un fils de Loup te l'apprend,
Que pour Loup plus d'un connaît bien !

HUNDING
Rare et farouche histoire
Sonne en ton fier récit,
Wechwalt... le fils du Loup !
Je crois, de ce souple guerrier,
Savoir de sombres contes,
Sans avoir vu
L'un ni l'autre Loup.

SIEGLINDE
Raconte encore, hôte :
Où donc ton père est-il ?

SIEGMUND
En chasse contre nous deux
Vinrent les Neidinge noirs :
Plus d'un chasseur
Tomba sous nos griffes ;
Plus d'un fut traqué
Par son gibier :
Les Loups les ont dispersés.
Mais loin de mon père jeté,
J'ai perdu sa trace
Malgré ma recherche :
Une peau de loup seule
Gît dans le bois :
Vide je la trouve...
Le père... n'est plus là.
Des forêts je m'éloignai,
Poussé vers les hommes, les femmes :
J'allai chez tous,
En tout endroit,
Cherchant l'ami,
L'amante aussi,
Mais partout, tous me repoussent...
Malheur est sur moi.
Le bien selon mon cœur
Est le mal pour autrui ;
Les actes que je hais,
D'autres les jugent bons,
Partout je tombe
Dans les embûches ;
Haine s'attache à mes pas ;
Rêve d'ivresse,
Œuvre de maux !
Aussi dois-je Wehwalt être ;
La peine seule est mon fait !

HUNDING
D'un si triste sort te frappant,
La Norne t'aime peu ;
Sans plaisir je reçois
Un hôte ainsi traité.

SIEGLINDE
Les lâches seuls craignent l'homme
Sans défense et sans ami !
Hôte, parle,
En quel combat
Ton bras fut-il désarmé ?

SIEGMUND
(avec une vivacité croissante)
Une enfant en péril
M'a fait appel ;
Son clan voulait

La donner pour femme
À un homme contre son gré.
J'ai provoqué
Ses oppresseurs,
Je les bravai
Tous au combat :
Mon bras les a vaincus.
La fille voit tomber ses frères :
Des bras elle enlace leurs corps ;
Sa haine cède au chagrin.
Les yeux brûlés de pleurs,
Elle reste au champ du combat,
Sur ses frères frappés jetant
Des cris de sauvage douleur.
Les amis des victimes
Vinrent armés,
Pleins de rage,
Prêts aux vengeances...
Tout à l'entour
Grondait leur cohorte.
Près de ses morts
L'enfant resta :
Le fer au poing,
Longtemps je l'abritai,
Mais dans ma main
L'épieu fut brisé...
Seul, blessé et sans armes,
Je vis la fille périr :
Les autres sur moi s'acharnaient...
Sur les cadavres elle mourut.
(Avec un regard plein de flamme douloureuse sur Sieglinde.)

Tu vois, ô femme, pourquoi
Je n'ai pas Friedmund pour titre !
(Il se lève et marche vers le foyer. Sieglinde, pâte et profondément saisie, fixe ses regards sur le sol.)

HUNDING
(très sombre)
Je sais une fauve lignée
Bravant ce qui semble
Aux autres saints :
Haïe de tous et de moi !
Parti pour la vengeance,
Celle qu'exige
Le sang des miens,
Trop tard j'arrive
Et rentre à présent,
Pour voir l'infâme ici,
Souillant ma propre maison.
Mon toit garde,
Loup, ton sommeil ;
Pour la nuit je t'ai reçu :
Demain pourtant
Trouve une arme solide ;
Soit prêt dès l'aube au combat :
Des morts d'hier paye-moi le sang !
(À Sieglinde, qui, avec des gestes inquiets, s'est avancée entre les deux hommes.)

Hors de ce lieu !
Sors à l'instant !
Emplis la coupe du soir,
Et va m'attendre au lit !
(Sieglinde, qui parait réfléchir, prend sur la table une corne à boire et va vers une sorte de huche fermée, où elle prend des racines, et se dirige vers la chambre intérieure de côté. Puis, sur le degré te plus élevé, près de la porte de cette chambre, elle se retourne une fois encore, et fixe sur Siegmund – qui, debout près du foyer, contenant son courroux, est demeuré calme et ne la quitte point des yeux — un long regard plein d'aspiration émue, qui finalement indique à Siegmund, d'une manière significative, un certain point sur le tronc du frêne. Hunding, qui remarque ses lenteurs, la contraint à sortir par un signe impérieux ; elle disparaît alors par la porte de la chambre intérieure, emportant la corne à boire et le flambeau. Hunding enlevant ses armes du tronc du frêne.)
Un homme doit être armé.
Toi, Loup, demain je te frappe :
Ma voix parle clair

Garde-toi bien.
(Il entre armé dans la chambre intérieure.)

SCÈNE 3

Siegmund seul.
La nuit est devenue complète ;
la salle n 'est plus éclairée
que par le feu presque éteint du foyer.
Siegmund se laisse tomber, près de ce foyer,
sur la couche de repos, et songe quelque temps
en silence, en proie à un trouble violent.

SIEGMUND

Le fer promis par mon père
Pour vaincre au péril pressant !...
Sans épée
Chez l'ennemi je tombe : —
Sa vengeance en gage
Me tient là !
Tu vins, femme,
Douce et sacrée...
Suave angoisse,
Trouble ardent !
Je sens un désir vers elle,
Et son charme enflamme mon cœur,
Un maître ici la contraint,
Raillant l'homme sans armes !...
Wälse ! Wälse !
Où ton épée ?
La forte épée,
Que mon poing brandisse,
Quand se déchaîne à la fin
La rage en mon cœur cachée ?
(Le brasier demi-consumé s'écroule ; un grand éclat en jaillit parmi les étincelles ; il illumine le point que le regard de Sieglinde avait désigné sur le tronc du frêne, et où maintenant l'on voit fixée la poignée d'un glaive.)
Quel vif reflet
Reluit là-bas ?
Quel rayon sort
De ce frêne obscur ?
À l'œil aveugle
Brille un éclair,
Gai sourire aux regards !
Que ce pur éclat
Me brûle au cœur !
Est-ce un regard
De femme en fleur,
Qu'elle aurait
Après elle laissé,
À son départ d'ici ?
(À partir de ce moment la lueur du foyer décroît peu à peu.)

L'ombre des nuits
Pesait sur mes yeux ;
Le rayon des siens
M'a rencontré,
Chaude lumière du jour.
Doux était
Le soleil de feu ;
Mon front se dora
De sa chère clarté,
Jusqu'à sa chute aux monts noirs.
L'adieu de son regard
Vint au soir m'éclairer ;
Même au tronc du frêne ancien
Jaillit une flamme d'or :
La fleur se fane,
Le feu s'éteint,
L'ombre froide
Clôt ma paupière :
Tout au profond du cœur
Un feu sans clarté couve encor.

(Le feu s'éteint. Nuit complète. – La porte de la chambre de côté s'ouvre sans bruit : Sieglinde, en vêtements blancs, sort de cette chambre, et se dirige vers Siegmund.)

SIEGLINDE
Veilles-tu ?

SIEGMUND
(bondissant debout dans un transport de joie)
Qui vient ici ?

SIEGLINDE
(avec hâte et mystère)
C'est moi : écoute bien !
Un lourd repos tient Hunding ;
Ma main lui versa le sommeil.
Grâce à la nuit, tu es sauf !

SIEGMUND
(l'interrompant avec feu)
Sauf par ta venue !

SIEGLINDE
Que d'une arme ici je t'instruise !
Ah ! si tu peux l'avoir !
Plus grand que tous
Alors je te nomme :
Au fort entre tous
L'arme appartient.
Écoute bien ce que j'annonce !
Le clan farouche
Ici réuni
Fêtait l'odieux mariage :
De force à l'époux
J'étais vendue,
Proie que livraient des bandits.
Triste et seule,
Loin de la table,
Je vis entrer un vieillard :
Un homme aux sombres habits ;
Son large chapeau
Cachait l'un des yeux dans l'ombre ;
Mais l'autre œil brillait,
Plein de menace,
Sur les hommes
Saisis d'effroi :
Seule en moi
L'œil du vieillard
Émut tendre tourment,
– Larmes – espoir aussi.
Pour moi tendre,

Pour eux redoutable,
Dans sa main il lève une épée ;
L'enfonce enfin
Dans le bois du frêne :
Tout entière il l'y plongea :
Qui veut posséder le glaive
Doit l'arracher du tronc.
Aucun convive,
Malgré sa vaillance,
Du fer ne peut s'emparer ;
D'autres vinrent
Et d'autres passèrent,
Et tous tentèrent l'exploit ;
Mais le frêne à nul n'a cédé :
Là dort, muette l'épée.
Alors, j'ai su par qui
Ma douleur fut salué :
Mon cœur sait
Pour qui seul
Le fer au frêne est planté.
Puissé-je le trouver,
Ici, l'ami !

S'il accourait
Vers la pauvre femme !
Payant mes souffrances,
L'atroce tourment,
Mes peines passées.
La honte et l'affront,
Douce vengeance,
Lave l'outrage !
J'aurai tous
Mes bonheurs disparus,
Mes joies tant pleurées
Sont reconquises,
Si j'ai l'ami sacré,
S'il vient vainqueur dans mes bras !

SIEGMUND
(l'enlaçant avec une passion enflammée)
Toi, femme adorée,
Sois à l'ami,
Que l'arme et l'amante attendent !
Rouge en mon sein,
Brûle un sarment,
Par qui nos cœurs sont liés.
Mes vœux de jadis
Revivent en toi ;
En toi régnent
Mes rêves perdus !
Si tu pleuras,

Je n'ai pas moins souffert ;
Ceux qui m'insultent
Ont pris ton honneur :
Folle vengeance,
Rit à nos fêtes !
Viens ! tout rit
Et chante avec moi !

Puisqu'en mes bras je t'ai saisie,
Sens mon cœur battre sur ton cœur !

SIEGLINDE
(Sieglinde tressaille effrayée et s'arrache des bras de Siegmund)
Ha ! qui sort ? qui entre ici ?
(La porte du fond s'est ouverte brusquement et demeure toute béante ; au-dehors, nuit splendide de printemps ; les rayons de la pleine lune pénètrent dans la salle et éclairent vivement le couple, qui apparaît ainsi soudain tout baigné de lumière.)

SIEGMUND
(dans une douce extase)
Nul ne sort...
Quelqu'un entre :
Vois, le printemps
Rit dans la salle !
(Il l'entraîne avec une tendre insistance vers la couche de repos, où elle s'assied auprès de lui.)
L'âpre hiver a fui
Le printemps vainqueur,
D'un doux éclat
Rayonne l'Avril ;
Dans l'air limpide,
Vol suave,
Ses prodiges
Sont bercés ;
Aux bois, aux plaines,
Vont ses souffles,
Larges ouverts
Son œil sourit :
Des chants d'oiseaux résonnent
Frais et purs,
L'air exhale
Un doux parfum ;
De son sang brûlant jaillissent
Des fleurs joyeuses,
Germe et tige

Éclatent du sol.
Le charme fort d'Avril
Soumet l'univers ;
Vents et frimas, tout
Reconnaît son pouvoir :
Son souffle vaillant renverse
A la fin la porte orgueilleuse

Qui nous retenait,
Nous – loin de lui ! –
Jusqu'à sa sœur
Son vol a volé ;
L'Amour attire l'Avril ;
Au fond des cœurs
L'Amour se cachait ;
Heureuse elle rit vers le jour.
La sœur fiancée
Est sauvée par son frère ;
L'obstacle ancien
S'écroule en débris ;
Couple joyeux,
Ils se sont reconnus :
Unie est l'Amour à l'Avril !

SIEGLINDE
C'est toi l'Avril
Rêvé par mon âme,
Aux mois désolés d'hiver :
Mon cœur t'accueillit
D'augustes frissons,
Quand tes yeux vers moi fleurirent.
Tout pour moi fut étranger ;
Sans joie mon entourage ;
Mon cœur jamais ne comprit
Ce qui vint jusqu'à moi.
Mais toi seul
Ce cœur t'a reconnu :
Dès l'instant où tu vins,
Mien fut ton être !
Le secret de mon sein,
– Tout mon cœur –
Clair comme l'aube
Luit à mes yeux ;
Des sons ont chanté,
Tels qu'un écho,
Quand sur l'âpre et froide rive,
Tu vins, seul ami, vers moi !
(Elle s'attache à son cou avec transport, et le regarde les yeux dans les yeux.)

SIEGMUND
Suaves délices !
Joie de mon cœur !

SIEGLINDE
(les yeux tout près des yeux de Siegmund)
Oh ! viens, approche,

Approche encore,
Que mieux j'admire
Le pur éclat
Parant tes yeux,
Tes traits si beaux,
Et qui charme mes sens subjugués !

SIEGMUND
La lune luit,
Blanche, sur toi,
Brûle le flot
De tes fins cheveux :
Tout ce qui m'émut
S'explique pour moi,
Suave, tu charmes mes yeux !

SIEGLINDE
(lui écartant les boucles du front, et le contemplant avec surprise)
Combien ton front
Est large et beau !
Un sang généreux
À tes tempes frémit !
Je tremble dans l'extase
Qui me ravit !
Prodige dont je tressaille :
L'ami qui vient aujourd'hui,
Mes yeux l'ont vu déjà !

SIEGMUND
L'amour rêvé
Revit pour moi :
Mes vœux ardents
te virent jadis !

SIEGLINDE
J'ai vu dans l'onde
Mes propres traits,
Et là, ils vivent, fidèles :
Comme autrefois dans les flots,
Luit mon image en tes traits !

SIEGMUND
C'est toi l'image
Cachée en mon cœur !

SIEGLINDE
(détournant vite son regard)
Tais-toi ! Permets qu'en moi j'écoute...
Ta voix, autrefois
M'émut toute enfant,
Mais non ! naguère encore,
Quand de ma voix l'écho
Me fut redit par les bois !

SIEGMUND
Ô chère harmonie,
Toi qui me charmes !

SIEGLINDE
(le regardant vite de nouveau dans les yeux)
Ton regard si clair
M'émut en ce temps...
Ainsi du vieillard
L'œil était doux,
Et rempli de pitié pour mes pleurs.
Au regard
Son enfant l'a connu,
Son nom me venait sur les lèvres !
Wehwalt, est-ce ton nom ?

SIEGMUND
J'en veux changer,
Puisque tu m'aimes :
Je vis et j'agis dans l'extase !

SIEGLINDE
Et Friedmund dois-je
Heureuse te dire ?

SIEGMUND
Dis de quel nom
Il te plaît qu'on m'appelle :
Mon nom me vienne de toi !

SIEGLINDE
Tu dis que le Loup fut ton père ?

SIEGMUND
Un Loup aux renards qui tremblent !
Mais lui, dont l'oeil
Plein de lumière
En l'œil aimé luit devant moi.
Avait Wälse pour nom !

SIEGLINDE
(hors d'elle-même)
Si Wälse est ton père,
Tu es donc un Wälsung ;
C'est toi qu'attend
Au frêne le fer...
Enfin je te nomme,
Comme je t'aime !
Siegmund,
Tel est ton nom !

SIEGMUND
(bondit vers l'arbre, et saisit la poignée de l'épée)
Siegmund dis-je
Et Siegmund suis-je !
Ma preuve est l'épée,
Que j'ose reprendre !
Wälse m'en arme
Au jour du danger ;
Telle elle attend :
Ma main l'étreint !
D'un saint amour
Suprême angoisse,
D'un âpre amour
Ardente détresse,
Brûle en mon cœur,
Gronde au duel de mort :
Nothung ! Nothung !
Ce nom soit le tien !
Nothung ! Nothung !
Glaive rêvé !
Montre ta lame,
Fer dévorant !
Jaillis de la gaine... à moi !

(D'une violente secousse il arrache du tronc l'épée, et la montre à Sieglinde saisie d'étonnement et d'enthousiasme.)
Siegmund le Wälsung
Vient vers toi !
Ce glaive est
Son gage d'amour :
L'amant conquiert
L'amante ainsi ;
Il l'ôte ainsi ;
Du seuil détesté.
Loin d'ici
Suis-le donc, viens :
Viens au palais
Joyeux du printemps,
Gardée par Nothung l'épée,
Pour Siegmund qu'amour a vaincu !
(Il l'enlace, pour l'entraîner avec lui.)

SIEGLINDE
(dans une ivresse délirante)
Est-ce Siegmund
Que je contemple ?
Sieglinde suis-je
Qui t'attendait :
Ta propre sœur
Est à toi comme à toi est l'épée !
(Elle se jette dans ses bras.)

SIEGMUND
Sœur, épouse,
Sois à ton frère !

Fleurisse donc, Wälse, ton sang !
(Il la serre contre lui avec une ardeur furieuse : elle tombe avec un cri, défaillante, sur son sein. – Le rideau se referme rapidement.)

ACTE DEUXIÈME

Montagnes et rochers sauvages. Au fond de la scène, une gorge s'ouvre, venant d'en bas ; elle aboutit à une arête de rochers surélevés, à partir de laquelle le sol est incliné de nouveau et descend vers la région antérieure de la scène.

SCÈNE PREMIÈRE

Wotan, armé en guerre et tenant la lance ; devant lui Brunnhilde, en Walkyrie, elle aussi complètement armée.

WOTAN
Tiens prêt ton cheval,
Vierge guerrière !
Rouge exploit
Va s'embraser :
Brünnhilde vole au combat,
Le Wälsung soit le vainqueur !
Hunding soit donné
À qui l'attend :
Le Walhall n'est pas pour lui.
Donc prompte et hardie
Cours au combat.

BRUNNHILDE
(bondissant avec des cris de joie de rocher en rocher vers la hauteur)
Hoïotoho ! Hoïotoho !
Heiaha ! Heiaha !
Hoïotoho ! Hoïotoho !
Hahei ! Hahei !
Hoïotoho ! Hoïotoho !
Hoïotoho ! Hoïotoho !
Hoïotoho ! Hoïotoho !
Heihaïa ! Hoïotoho !
(Elle s'arrête sur une pointe élevée du rocher, et crie à Wotan en se retournant vers lui :)

Toi-même, Père,
Arme-toi bien ;
Rude assaut
Va t'assaillir :
Fricka vient, ton épouse,
Que traînent de robustes béliers
Hei ! elle agite en main
Un fouet d'or !
Les pauvres bêtes
Tremblent de peur ;
Fort grondent les roues :
Dur s'annonce l'assaut !
Pareille lutte
N'est pas mon fait,
Moi qui me plais
Aux virils combats :
Voyons ta défense à l'assaut ;
L'espiègle te laisse en plan ! —
Hoïotoho ! Hoïotoho !
Heiaha ! Heiaha !
Hoïotoho ! Hoïotoho !
Hahei ! Hahei !
Hoïotoho ! Hoïotoho !
Hoïotoho ! Hoïotoho !
Heihaïa !
(Elle a disparu sur le côté, derrière la hauteur montagneuse, pendant que Fricka, montant de la gorge, est parvenue à l'arête de rochers, dans un char attelé de deux béliers. Fricka descend rapidement de son char et marche avec véhémence vers Wotan, sur le devant de la scène.)

WOTAN
L'orage ancien,
L'ancien souci !
Pourtant j'y tiendrai tête.

FRICKA
En ces monts où tu te caches,
Fuyant les yeux de l'épouse,
Seule ici,
Moi je te cherche,
Comptant sur ton assistance.

WOTAN
Que Fricka dise
Tous ses griefs.

FRICKA
Jusqu'à moi Hunding crie ;
Vengeance est due à son droit :
C'est moi qui garde
Les liens sacrés ;
Je veux
Sans faiblesse punir
L'affront grave et hardi,
L'offense faite à l'époux.

WOTAN
De quel crime
Est-il chargé,
Le couple uni par l'Avril ?
L'Amour charmeur
Enchanta leur sens :
Comment châtier l'Amour ?

FRICKA
Tu veux rester sourd à ma voix,
Alors que tu sais pourtant
Que pour le saint
Serment conjugal,
Par eux blessé, je réclame !

WOTAN
Nuls sont pour moi
Les serments
D'un couple sans amour ;
N'espère donc
Pas m'obliger
D'attacher de force
Ce qui t'échappe :
Où l'effort libre s'affirme,
Ma voix l'excite aux luttes !

FRICKA
Puisque tu loues
L'adultère amour,
Poursuis ton ouvrage,
Honore et vante
Le crime sans égal,
L'inceste des deux jumeaux.
Mon cœur en frémit,
Je tremble d'effroi :
La sœur s'abandonne
Aux bras de son frère !
Quand donc a-t-on vu
Que sœur et frère s'unissent ?

WOTAN

Vois-le - maintenant !
Apprends ainsi
Comment vient tout seul
Ce qui fut inouï jusque-là.
L'amour de ce couple
Brille à tes yeux :
Aussi retiens mon conseil :
Veux-tu bénir
Le bonheur et l'ivresse ?
Bénis, riant à leur tendresse,

Siegmund et Sieglinde unis !

FRICKA
(laissant éclater la plus violente fureur)
Ainsi c'est fini
Du pouvoir éternel,
Depuis que tu fis
Ces Wälsungen fauves !
C'est là ton but,
T'ai-je compris ?
Tu comptes pour rien
La race sublime ;
Tu nies les lois
Qui guidaient ta conduite,
Tu brises les liens
Établis par toi-même,
Romps en riant
Le pouvoir des deux
Pour la libre joie et l'humeur
De ces deux trop hardis jumeaux,
Rejetons que ton crime a créés !
Oh ! que dis-je
Du lien conjugal !
Tout d'abord par toi profané !
L'épouse sûre,
L'époux la trompa :
Par les abîmes,
Par les montagnes,
Partout ont cherché
Tes désirs,
Pour se plaire en d'autres tendresses,
Et mieux railler mon malheur !
Toute en pleurs
J'endure ma peine,
Quand au combat
Tu conduis tes filles,
Enfants d'un lien
D'amour criminel !
Tu craignais pourtant mon courroux,
Car leur groupe guerrier,

— Et Brünnhilde aussi,
Ton désir vivant,
Fut par toi sous mes ordres placé.
Depuis, de nouveaux
Surnoms te convinrent,
Et « Wälse » aux bois
Comme un loup prit sa course ;
Oui, tu voulus,
Consommant cette honte,
Créer un couple
D'Humains ordinaires :
Oui, le fils de la Louve
Va sur l'épouse régner !
Achève à présent !
Va jusqu'au bout !
Tu me trompes, fais qu'on m'écrase !
WOTAN
(avec calme)
Rien ne t'instruit,
Quand je t'explique
Ce qui t'est caché toujours,
Avant qu'éclate le fait.
Seul l'usage
A formé ton savoir :
Mais ce que nul n'a vu,
C'est là tout mon désir !
Or, écoute !
Il faut un Héros,
Qui, libre d'aide divine,
Soit libre des lois des Dieux :
Seul il peut
Entreprendre l'exploit

Que, pressé de détresse,
Le Dieu pourtant ne peut point tenter.

FRICKA
Détour habile
Pour me surprendre !
L'exploit que ces héros
Pourraient faire,
Tu le prétends trop haut pour leurs Dieux
De qui l'aide en eux seule agit ?

WOTAN
Leur courage propre
Compte-il pas ?

FRICKA
Qui l'a soufflé dans leur cœur ?
Qui sut éclaircir leurs regards ?

Par toi aidés
Ils semblent forts ;
Par toi poussés
Ils vont en avant :
Toi seul fis ce zèle
Qu'ainsi tu m'oses vanter.
Ton cœur médite
Quelque autre leurre,
Quelque autre ruse
Pour me séduire :
Mais à ce Wälsung
Tu dois renoncer :
En lui toi seul parais,
Car par toi seul il agit.

WOTAN
Des maux farouches
L'ont fait ce qu'il est :
le Dieu l'a laissé seul.

FRICKA
Que seul il reste encor !
Prends-lui le fer
Donné par ta main !

WOTAN
Le fer ?

FRICKA
Oui le fer, qu'un charme saint
A rendu fort,
Et qu'au fils donna le Dieu !

WOTAN
Siegmund le prit de lui-même
En l'angoisse.

FRICKA
Toi seul fis l'angoisse,
Et de toi vient le fer.
Trompes-tu celle
Qui nuit et jour
A suivi tous tes pas ?
Pour lui tu plantas
Le fer dans le frêne ;
À son bras le glaive
Fut promis :
Ne l'as-tu pas amené
Par ta ruse
Seule, au point marqué ?
(Wotan fait un geste de colère.)
Le Libre
Dédaigne l'Esclave,
Mais doit punir sa révolte :

Contre ton pouvoir
J'ai combattu ;
Mais Siegmund, l'Esclave, est mien !

(Wotan se détourne avec une sombre irritation.)
Qui te domines,
Qui te possèdes,
Doit-il régner
Sur l'épouse éternelle ?
D'un tel affront
Aurai-je l'opprobre,
Appel aux forfaits,
Mépris des cœurs fiers ?
Mon époux ne veut tel outrage,
À l'épouse il laisse l'honneur !

WOTAN
(sombre)
Que te faut-il ?

FRICKA
Quitte le Wälsung !

WOTAN
(d'une voix sourde)
Qu'il suive son chemin.

FRICKA
Mais toi â"€ laisse-le seul,
Au moment du combat vengeur.

WOTAN
Je â"€ le laisserai seul.

FRICKA
Parle sans feinte,
Point de mensonge !
La Walküre soit contre lui !

WOTAN
La Walküre marche libre !

FRICKA
Non pas ! ton vouloir
Règle seul tous ses actes :
Défends-lui donc Siegmund vainqueur !
WOTAN
(en proie à la plus véhémente lutte intérieure)
Je ne puis pas le perdre :
Il prit mon glaive !

FRICKA
Retire le charme,
Et brise le fer :
Siegmund soit désarmé !

BRUNNHILDE
(du sommet des rochers)
Heiaha !
Heiaha !
Hoïotoho !

FRICKA
Voici ta vaillante enfant :
Fière et gaie elle accourt.

BRUNNHILDE
(d'en haut)
Heiaha ! Heiaha ! Hoïotoïo ! Hotoïoa !

WOTAN
(sourdement, à part)
Mon ordre pour Siegmund l'arma !

FRICKA
Mon honneur sacré
D'épouse éternelle
Par elle soit gardé !
Raillés des humains,
Déchus du pouvoir,
Tous les Dieux vont à leur fin,
Si mon droit royal
N'est pas pleinement
Vengé par ta fille aujourd'hui.
Que Siegmund tombe à ma gloire :
Reçois-je de Wotan serment ?

WOTAN
(se jetant sur une sorte de siège de rocher, avec un violent courroux intérieur et un désespoir effrayant)
Prends le serment !
(Dès que Brünnhilde a aperçu Fricka du haut du roc, elle a interrompu son chant, et elle a descendu le sentier rocheux, silencieuse et lente, en conduisant son cheval par la bride ; elle mène sa monture sous l'abri d'une
caverne, hors de la scène, et Fricka, qui se dirige vers son char pour y remonter, se trouve passer devant elle.)

FRICKA
Wotan ici t'attend :
Va, qu'il te dise
Quels décrets il a pris !
(Elle monte dans son char, qui s'éloigne rapidement vers le fond.)

SCÈNE 2

BRUNNHILDE
(s'avance vers Wotan avec une mine surprise et inquiète : Wotan, affaissé en arrière sur le siège de rochers, appuie sa tête sur sa main, et semble enseveli dans une ténébreuse méditation)
Mal a fini
L'assaut,
Fricka semble joyeuse !
Père, que doit
Ta fille apprendre ?
Sombre et triste tu songes !

WOTAN
(laisse tomber son bras, comme épuisé, et baisse la tête sur la poitrine)
J'ai fait les chaînes
Qui m'ont pris :
Moi, l'être le moins libre !

BRUNNHILDE
Tel tu ne fus jamais !
Quelle affre t'étreint ?

WOTAN
(levant le bras dans une sauvage explosion de colère)
Ô honte sacrée !
Affreux déshonneur !
Maux des Dieux !
Maux des Dieux !
Rage sans fin !
Deuil éternel !
Ma peine est mortelle entre toutes !
BRUNNHILDE
(effrayée, jette loin d'elle son bouclier, sa lance et son casque, et s'agenouille aux pieds de Wotan avec une tendresse inquiète)
Père ! Père !
Parle, explique !
Oh ! pourquoi effrayer ton enfant !
Raconte-moi :
Mon cœur est sûr ;
Vois, Brünnhilde prie !
(Elle appuie sa tête et ses mains, avec abandon et tendre angoisse, sur la poitrine et les genoux de Wotan.)

WOTAN
(la regarde longuement dans les yeux, et lui caresse les boucles de la chevelure : comme revenant à lui après une profonde méditation, il commence enfin à parler, d'une voix très basse)
Si je l'exprime,
N'est-ce briser
Ce qui tient encor mon vouloir ?

BRUNNHILDE
(lui répondant d'une voix pareillement basse)
À ton vouloir tu parles,
Me disant ton désir :
Qui suis-je,
Hors ton vouloir vivant ?

WOTAN
Ces choses qu'à tous mon cœur cèle,
Inexprimées
Toujours qu'elles restent :
À moi je parle,
Parlant à toi...
(D'une voix plus assourdie encore, plus lugubrement mystérieuse, tandis qu'il regarde Brünnhilde fixement dans les yeux.)

Du jeune Amour
La joie m'ayant fui,
Mon cœur souhaita le Pouvoir :
L'ardent désir
Grondant en ce cœur
Soumit le monde entier.
Sans le comprendre,
Œuvre trompeuse,
J'ai sous mes lois
Englobé le mal :
Loge m'a pris dans ses ruses,
Et puis, errant, a fui.
Mais l'Amour
Demeurait mon envie ;
Mon Pouvoir rêvait la tendresse.
Le fils des nuits,
Le triste Nibelung,
Alberich, y renonça ;
Il maudit tout Amour
Et conquit par ce crime
L'Or splendide du Rhin
Et par lui toute puissance.
L'Anneau qu'il forgea,
Ma ruse sut le prendre :
Mais au Rhin
Je ne l'ai rendu ;
J'en ai payé
Le prix du Walhall,
Le burg que de forts Géants firent,
Et d'où j'ai régné sur le monde.
La Toute-Sage
Au sûr savoir,
Erda, l'auguste
Wala sachante,
M'a fait laisser cet Anneau,
Me présidant ruine éternelle.
Je voulus en savoir
Plus encore...
Muette, la Wala disparut.
Je perdis ma joyeuse ardeur ;
Le Dieu souhaita de savoir :
Jusqu'au cœur du monde
Je descendis :
Le charme d'amour
Soumet la Déesse,
Dompte son fier savoir,
Et la force à me parler.
D'elle j'ai su des secrets ;
Par moi son sein a conçu :

L’enfant né de la Toute-Sage,
Brünnhilde, c’est toi.

Huit sœurs près de toi
Ont grandi :
À vous, Walküren,
Votre tâche
Fut d’écarter
Le péril prédit
La Fin des puissances divines.
Pour l’âpre assaut
Que veut l’ennemi,
Vous m’ameniez les plus braves :
Ces Hommes, courbés
Sous nos lois sévères,
Ces Hommes, dont
Nous brisâmes l’ardeur,
Que nos pactes sinistres,
Liens de mensonge,
Dévouent aux aveugles
Obéissances,
Vous dûtes les rendre
Prompts aux batailles,
Et de cœurs rudes
Aux durs combats,
Guerriers hardis, devant peupler
Les salles du Walhall saint.

BRUNNHILDE
Les guerriers peuplent tes salles,
Forts et nombreux par mes soins.
Pourquoi cette crainte,
Voyant notre zèle ?

WOTAN
Un autre effroi,
Sache-le bien,
Fut par la Wala prédit !
Du Gnome l’armée
Veut notre perte :
De rage et d’envie
Gronde le Niblung ;
Mais moi je n’ai peur
De ses hordes nocturnes,
Mes héros les peuvent braver.
Si pourtant l’Anneau
Retombe en sa puissance
Alors le Walhall succombe
Car le Nain jadis
Maudit l’Amour, ...
Et lui seul peut
User du charme
Pour l’éternelle
Honte des Dieux ;
Il peut gagner
À lui mes héros ;
Forcer les braves
Même à trahir
Par leur effort
Me vaincre à mon tour.
J’ai cherché le moyen
De soustraire l’Or à ses ruses :
Veilleur avide,
L’un des Géants
Qu’avec l’Or maudit
J’avais payés,
Fafner garde cet Or,
Qui le fit meurtrier de son frère.
Comment lui ravir l’Anneau
Qu’il reçut de moi pour salaire !
Avec lui j’ai traité,
Je ne dois rien reprendre ;
Sans nul pouvoir

Je suis devant lui :
Telle est la chaîne
Qui m'attache :
Si les traités me font roi,
Des traités je suis le captif !
Un seul pourrait

L'impossible exploit :
Héros pour qui
Jamais je n'agisse ;
Qui, loin du Dieu,
Privé de faveur,
Sans savoir,
Sans mon appel,
En sa propre angoisse,
Par ses propres armes,
Fit cet exploit
Qu'il me faut laisser,
Sans l'avoir appris de moi.
Dont c'est l'unique désir !
Révolté contre moi
— pour ma cause !
L'ami ennemi,
Comment le trouver ?
Ce Fort vraiment libre,
Qui, sans mon aide,
Dans sa révolte même
M'est cher plus que tous ?
Comment créer l'être
Distinct de moi,
Faisant sans moi
Ce que moi je veux !
Détresse des Dieux !
Honte sans nom !
Dégoût de ne trouver
Que moi seul
Dans toutes mes entreprises !
Et l'Autre, que je désire,
Cet Autre m'échappe à jamais !...
Lui-même le Libre se crée,
Esclaves, tous ceux que j'ai faits !

BRUNNHILDE
Mais le Wälsung, Siegmund,
Seul a lutté ?

WOTAN
Fauve, aux bois
J'ai guidé sa course ;
Contre les lois des Dieux
J'ai poussé sa valeur,
Et contre leur vengeance
Seul le protège le fer,
Que la faveur
D'un Dieu lui donna.
Qu'ai-je voulu
Mentir à moi-même ?
L'erreur fut si bien
Par Fricka montrée !
Son œil vit clair
Ma honte sans nom :
À son vœu je dois satisfaire !

BRUNNHILDE
Tu ôtes à Siegmund la victoire ?

WOTAN
(laissant éclater la plus sauvage douleur de son désespoir)
J'ai touché jadis à l'Anneau
Âpre, j'ai tenu l'Or !
Le charme maudit
S'acharne sur moi :
Mon amour, je dois le détruire,

Perdre tous ceux que j'aime,
Lâche, trahir
Qui me chérit !
Croule à jamais,
Règne éclatant,
Gloire divine,
Honte des Dieux !
Effondre-toi,
Mon Œuvre puissant !
Vain fut mon effort,
Unique est mon vœu,
La Chute !
La Chute !
(Il s'arrête un instant et songe.)
Et pour la Chute
Veille Alberich !
Je comprends
Maintenant le sens
Des mots sinistres de Wala :

« Si le sombre ennemi d'Amour
Crée un fils en sa rage,
La Fin des Dieux
Ne doit tarder ! »
Le Niblung noir,
Je l'ai su récemment,
À ses vœux soumit une femme,
Que l'Or lui a livrée.
Un fruit de haine
Doit naître d'elle ;
Ce fruit maudit
Croît dans son sein :
Le Nain sans amour
Obtint ce prodige ;
Mais le Héros que j'aime,
Le Libre, jamais ne naîtra :
(Avec fureur.)
Béni soit ton règne,
Niblung futur !
Ce qui m'écœure,
Prends-en l'héritage,
L'éclat des Dieux, ce néant :
Qu'il meure, par toi dévoré !

BRUNNHILDE
(effrayée)
Oh dis, parle !
Que fera ton enfant ?

WOTAN
(avec amertume)
Suis l'ordre de Fricka,
Sauve ses lois sacrées !
Ce qu'elle veut,
J'en fais mon décret :
Que sert de vouloir moi-même ?
Je ne puis rêver l'Être Libre !
Pour qui sert Fricka
Lutte à présent !

BRUNNHILDE
Oh ! regrette
Et reprends l'arrêt !
Tu aimes Siegmund :
Moi, de ton cœur
Certaine, je sauve le Wälsung.

WOTAN
Fais périr le Wälsung,
Que Hunding par toi soit vainqueur !
Garde-toi bien,
Sois ferme en ta force ;
Tout ton courage

Est utile aujourd'hui ;
Un fer vainqueur
Arme Siegmund,
Fier sera son effort !

BRUNNHILDE
Lui qu'à chérir
Toujours tu m'appris,
Lui si noble et fier
Et si cher à toi-même,
Contre lui rien ne m'impose
Ton double vouloir !

WOTAN
Ah ! qu'oses-tu !
Est-ce un défi ?
Qui es-tu, hormis l'aveugle
Choix de mon vouloir ?
T'ayant mise en œuvre,
Vins-je si bas,
Qu'on m'outrage alors
Qu'on me doit l'existence ?

Crains, enfant, ma fureur !
Ton cœur frémirait
Devant sa foudre sur toi prête à tomber !
En ma poitrine
Dort le courroux
Qui pourrait broyer
Cet univers
Qui m'a souri si longtemps :
Qui l'appelle est frappé !
Deuil répond au défi !
N'excite point
L'ire du Dieu !
Agis selon mon arrêt :
Siegmund tombe !
Tels soient ton œuvre et ta loi.
(Il s'éloigne avec impétuosité et disparaît rapidement dans la montagne.)

BRUNNHILDE
(reste longuement stupéfaite et effrayée)
Tel air jamais n'eut le Père,
Encor qu'il soit vite irrité !
(Elle se penche tristement et prend ses armes, qu'elle revêt alors de nouveau.)
Lourd pèse
Le poids des armes :
Aux joyeux assauts
Jadis si légères !
Mon pas se traîne
Au combat cruel !
Las ! mon Wälsung !
En l'extrême angoisse
L'amie infidèle te quitte !

SCÈNE 3
Elle se dirige vers le fond de la scène, et aperçoit Siegmund et Sieglinde, comme ils apparaissent en montant du ravin ; elle contemple n instant les arrivants, et se dirige ensuite vers la caverne où elle a laissé son cheval, de telle sorte qu'elle disparaisse entièrement aux yeux du spectateur. Siegmund et Sieglinde entrent en scène. Sieglinde marche précipitamment : Siegmund cherche à la retenir.

SIEGMUND
Reste en ce lieu :
Prends du repos !

SIEGLINDE
Marche !
Marche !

SIEGMUND
(il l'étreint avec une douce énergie)
Arrête-toi !
Demeure, femme chérie !

Aux douces ivresses,
Pâle soudain,
En hâte folle,
Prompte, tu fuis !
À peine je suis ta course :
Par bois et prés,
Par ravins et rocs,
Sombre, muette,
Toi, tu fuyais,
Toujours sourde à ma voix.
(Elle regarde devant elle avec des yeux farouches.)
Reste en repos :
Parle à l'aimé !
Romps ce silence affreux !
Vois, ton frère
Tient sa fiancée :
Siegmund est tout à toi !
(Il l'a conduite insensiblement jusqu'au piège que forme le rocher.)

SIEGLINDE
(regarde Siegmund dans les yeux avec une extase croissante ; puis elle l'enlace passionnément de ses bras. A la fin elle sursaute de terreur, tandis que Siegmund l'étreint avec force)
Va-t-en ! Va-t-en !
Laisse l'indigne !
Vile et profanée
Je t'enlace !
Flétrie, infâme,
Telle est ma chair :
Fuis ce cadavre,
Fuis loin de lui !
Qu'aux vents roule ce corps,
Qui vil au héros s'est donné !
Quand plein d'amour il me prit,
Quand j'eus les suprêmes joies,
Quand tout mon cœur fut à lui,
Qui tout amour m'a donné,
Dans ces douces tendresses,
Saintes extases,
Comblant mon corps,
Mon cœur tout entiers...
Peur, épouvante,
Horreur de sa honte,
Dut terrifier
La femme avilie,
Jadis à l'homme soumise
Qui sans amour l'acheta !
Fuis la maudite,
Laisse-la fuir !
Indigne suis-je,
D'honneur déchue !
À toi, si noble,
Triste, j'échappe ;
Je dois pour jamais
Ne plus être tienne :
Vile au frère je m'offre,
Ma honte souille l'ami !

SIEGMUND
Qui t'a fait ces affronts,
Son sang te les va payer !
Arrête ta fuite ;
Reste à l'attendre ;
Là, je vais le vaincre :
Et Nothung,
Lui mordant le cœur.
Va venger tous tes affronts !

SIEGLINDE
(tressaille d'effroi et prête l'oreille)
Entends ! la trompe

Sonne l'appel !
Long tumulte
Enfle et s'accroît ;
Des bois, des champs,
Montent des cris.
Hunding s'éveille
Du lourd sommeil ;
Hommes et bêtes
Viennent en masse :
Meute de mort
Âpre au meurtre,
Jusqu'au ciel elle hurle
Les vengeances du maître outragé !
(Elle regarde devant elle puis est brusquement saisie d'épouvante.)
Où es-tu, Siegmund ?
T'ai-je toujours ?
Frère que j'aime,
Toi ma lumière !
Que ton œil si clair
Soit encor mon étoile :
Daigne souffrir
Mon baiser d'amour maudit !
Entends ! entends !
C'est le cor de Hunding !
Et sa meute accourt,
Terrible à voir.
Tout glaive est
Impuissant contre eux...
Jette-le, Siegmund !
Siegmund... où es-tu ?
Ah ! là ! je vois tes traits !
Scène d'horreur !
Dents qui grincent
Et veulent ta chair...
Qu'importe aux chiens
Ton regard si fier !
Par les pieds leurs crocs
Meurtriers t'ont saisi,
Tu tombes...
Le glaive se brise en deux :
Le frêne choit,
Son bois se rompt !
Frère ! mon frère !
Siegmund... ha !
(Elle s'affaisse avec un cri, défaillante, dans les bras de Siegmund.)

SIEGMUND
Chère ! aimée !

(Il écoute Sieglinde respirer, et ainsi se convainc qu'elle est encore vivante. Il la laisse glisser tout contre lui, de sorte que, lui-même s'étant assis sur le rocher, la tête de Sieglinde se trouve reposer sur ses genoux. Tous deux demeurent dans cette situation jusqu'à la fin de la scène suivante. Long silence, pendant lequel Siegmund se penche avec une tendre sollicitude sur Sieglinde, et dépose sur son front un long baiser.)

SCÈNE 4
Brünnhilde, conduisant son cheval par la bride, est sortie de la caverne ; elle s'est avancée, lente et solennelle, et s'arrête à présent — latéralement par rapport à Siegmund — à peu de distance de celui-ci. D'une main elle tient la lance et le bouclier ; de l'autre elle s'appuie sur l'encolure du cheval, et, dans un silence grave, elle contemple un moment Siegmund.

BRUNNHILDE
Siegmund ! —
Vois vers moi !
C'est moi, moi,
Que tu suivras.

SIEGMUND
(dirigeant ses regards sur elle)
Qui donc es-tu,
Qui si belle et grave paraît ?

BRUNNHILDE
Seuls ceux qui meurent
Voient ma face :
À qui m'entend,
J'annonce le jour obscur.
Sur le champ du combat
Je vais aux braves :
Qui m'aperçoit,
La mort l'a désigné.

SIEGMUND
(la regarde longuement dans les yeux, puis baisse la tête comme pour réfléchir, et enfin se tourne vers elle de nouveau, avec une solennelle gravité)
S'il suit tes pas,
Où conduis-tu le brave ?

BRUNNHILDE
Le Maître du Choix
T'a choisi,
Viens vers lui :
Au Walhall suis mes pas.

SIEGMUND
Le Dieu du Walhall
Doit-il seul m'accueillir ?

BRUNNHILDE
Les forts, les braves,
Chœur glorieux,
Te vont fêter
D'un faste triomphal.

SIEGMUND
Dois-je trouver là
Wälse, mon propre père ?

BRUNNHILDE

Au Walhall Wälse
Attend son fils

SIEGMUND
Dois-je y goûter
L'accueil d'une femme ?

BRUNNHILDE
Vierges
Qu'animent ses vœux,
Les filles de Wotan
Vont te verser l'hydromel.

SIEGMUND
Noble et sainte
S'annonce la fille
De Wotan :
Pourtant réponds-moi, Déesse !
Doit-on voir au Walhall
La sœur, près du frère,
Unie à Siegmund
Sieglinde aussi ?

BRÜNNHILDE
L'air terrestre
Est pour sa lèvre :
Sieglinde
Perd Siegmund ici !

SIEGMUND
Salue alors Walhall,
Salue aussi Wotan,
Salue encor Wälse
Et tous les braves,
Dis mon adieu

Aux douces vierges :
Vers elles je n'irai pas !

BRUNNHILDE
Tu vois de la Walküre
L'œil meurtrier :
Tu dois suivre ses pas !

SIEGMUND
Où Sieglinde vit
En joie et deuil,
Là son Siegmund veut vivre :
J'ai vu ton regard
Sans épouvante ;
En vain tu veux me dompter !

BRUNNHILDE
Sur toi vivant
Rien n'a pouvoir ;
La mort pourtant te contraint :
Moi qui l'annonce,
J'ai parlé.

SIEGMUND
De moi quel héros
Serait vainqueur ?

BRUNNHILDE
Hunding doit te frapper.

SIEGMUND
Menace vaine —
Je brave Hunding !
Guettes-tu là
L'heure du sang,
Mon rival t'appartient :
Je sais qu'il mourra sous mes coups !

BRUNNHILDE
(secouant la tête)
Toi, Wälsung,
Écoute-moi bien !
Toi seul ici mourras.

SIEGMUND
Vois cette épée !
Qui la donna
Promit victoire :
Ta menace cède à ce fer !

BRUNNHILDE
(élevant fortement la voix)
Qui la donna
Décide ta mort :

De vertu il prive l'épée !

SIEGMUND
(violemment)
Tais-toi ! et n'éveille
Pas l'endormie !
(Il se penche tendrement sur Sieglinde, avec une explosion de douleur.)
Las ! Las !
Douce adorée !
Ô triste entre toutes les femmes !
Contre toi tout
L'univers s'est armé :
Et moi, à qui seul tu te fies,
Qui seul provoquai ta révolte
Mon bras ne doit
T'aider ni défendre,
Je dois te trahir au combat ?
Oh ! honte à lui,

Qui donna ce fer,
Tournant le triomphe en mort !
Mais si je tombe,
J'irai loin du Walhall :
Hella me prenne à jamais !

BRUNNHILDE
(troublée)
Estimes-tu si peu
L'aime délice ?
Tout tient-il
En la pauvre femme,
Qui, pâle et triste,
Gît comme morte en tes bras ?
Rien d'autre n'a de prix ?

SIEGMUND
(la regardant avec amertume)
Si jeune et beau
Rayonne ton front :
Mais combien glacé
Et dur est ton cœur !
Ô toi qui railles,
Va-t'en loin de moi,
Farouche et froide enfant !
Pourtant si ma peine
Est ton seul plaisir,
Mes maux te peuvent plaire ;
Ma douleur peut charmer
Ton cœur sans pitié :
Mais du froid bonheur du Walhall,

Cesse de me parler !

BRUNNHILDE
Je vois la détresse
Qui ronge ton cœur ;
Je sens du héros
La sainte douleur...
Siegmund, remets-moi ton amante ;
Mon bras sera son appui !

SIEGMUND
Nul autre que moi
Ne la doit toucher vivante :
S'il faut que je meure,
Que ma main l'immole d'abord !

BRUNNHILDE
Wälsung ! Insensé !
Suis mon conseil !
Remets-moi ton amante,
Au nom du gage
D'amour qu'elle porte en son sein !

SIEGMUND
(tirant son glaive)
Ce fer,
Qu'un fidèle a d'un traître reçu,
Ce fer,
Qui, lâche, trahit mon espoir :
S'il n'est terrible au rival,
Qu'il serve à la mort de l'ami !
(Agitant l'épée sur la tête de Sieglinde.)
Deux êtres
Sont devant toi, :
Frappe, Nothung,
Glaive haineux !
Prends d'un seul coup leurs vies !

BRUNNHILDE
(dans la plus violente tempête de compassion)
Arrête, Wälsung !

Crois à ma voix !
Sieglinde vive,
Et Siegmund vive avec elle !
Mon choix est fait ;
Je change l'ordre :
Toi, Siegmund,
Sors de la lutte vainqueur !
(Du lointain fond de la scène on entend venir des appels de trompe.)
Entends cet appel ?
Prépare-toi bien !

Crois à l'épée,
Et frappe sans peur :
Sûr brille le fer,
Et la Walküre est sûre aussi !
Adieu, Siegmund,
Noble héros !
Au combat proche je te retrouve !
(Elle s'éloigne en courant, et disparaît hors de la scène avec son cheval, à droite, dans une gorge latérale. Siegmund la suit d'un regard joyeux et enthousiasmé. La scène s'est obscurcie peu à peu ; de lourdes nuées d'orage descendent vers le fond de la scène, finissent par envelopper complètement les murailles rocheuses, la gorge et l'arête élevée. De tous côtés, on entend venir de lointains appels de trompes, qui se rapprochent graduellement pendant ce qui suit.)

SCÈNE 5

SIEGMUND
(se penchant sur Sieglinde)
Charme fort,
Un doux sommeil
Endort ses maux amers :
Quand la Walküre vint vers moi,
A-t-elle béni son repos ?
L'heure du sombre combat
De crainte l'aurait accablée !
Pâle et froide
Elle vit pourtant :
Ses maux sont bercés
D'un songe souriant.
(Nouveaux appels de trompes au loin.)
Demeure endormie,
Jusqu'après la lutte,
Quand la paix te va charmer !
(Il la place doucement sur le siège de rochers, l'embrasse au front, et la quitte enfin, ayant entendu de nouveaux appels de trompe.)
Qui j'entends là,
Vienne à présent !
Car son salaire
Est tout prêt :
Nothung va le payer !
(Il se hâte vers le fond du théâtre, et disparaît aussitôt sur l'arête de rochers, dans un sombre nuage orageux.)

SIEGLINDE
(rêvant)
Oh ! si le père rentrait !
Mon frère est aux bois avec lui.
Mère ! Mère !
J'ai grande peur ;
Quel air sinistre
Ont tous ces hommes !
Noires fumées,
Chaudes vapeurs
Rouges, des flammes
Rampent vers nous,
Tout est en feu !
À l'aide, frère !
Siegmund ! Siegmund !
(De violents éclairs et un effroyable coup de tonnerre réveillent Sieglinde ; elle se lève d'un bond.)
Siegmund ! — Ha !
(Elle regarde autour d'elle avec une frayeur toujours plus grande ; — presque toute la scène est enveloppée de noires nuées d'orage ; les éclairs et le tonnerre continuent. Les appels de trompe semblent se rapprocher de tous côtés.)

LA VOIX DE HUNDING
au fond de la scène, venant du haut de l'arête rocheuse)
Wehwalt ! Wehwalt !
Viens au combat,
Sans quoi mes chiens te saisissent !

LA VOIX DE SIEGMUND
(de plus loin vers le fond, comme partant du ravin)
Te caches-tu,
Que je n'ai pu te voir ?
Viens, que je t'aborde !

SIEGLINDE
(qui les écoule, dans une agitation effrayante)
Hunding ! Siegmund !'
Où les atteindre !

HUNDING
Ici, suborneur qui m'outrages !
Fricka va te frapper !

SIEGMUND
(également invisible, mais parvenu aussi sur l'arête de rochers)
Tu crois que je suis sans armes
Vil poltron !
Vante ta Fricka,
Mais viens toi-même,
Sans quoi son aide te trahit !
Car vois : dans le frêne
Fort du logis,
J'ai pris sans peur cette épée ;
À sa lame goûte à présent !
(Un éclair illumine un instant l'arête rocheuse, sur laquelle on distingue maintenant Hunding et Siegmund aux prises.)

SIEGLINDE
(de toutes ses forces)
Arrêtez, barbares !
Ah ! tuez-moi !
(Elle s'élance vers l'arête de rochers ; de la droite, une vive lueur jaillit sur les combattants, et si brusquement l'éblouit qu'elle chancelle comme aveuglée. Dans cette clarté, on voit apparaître Brünnhilde planant au-dessus de Siegmund et le protégeant avec son bouclier.)

LA VOIX DE BRUNNHILDE
Frappe, Siegmund !
Crois à l'épée !
(Au moment où Siegmund porte à Hunding un coup qui doit être mortel, une lueur rouge déchire à gauche le nuage ; Wotan apparaît dans cette lueur, debout au-dessus de Hunding, et opposant la lance au glaive de Siegmund.)

LA VOIX DE WOTAN
Tout cède à ma lance !
En pièces l'épée :
(Brünnhilde, saisie de terreur, a reculé devant Wotan ; le glaive de Siegmund se brise sur la lance divine qui lui a été opposée ; Hunding enfonce son arme dans la poitrine de son ennemi sans défense. Siegmund mort sur le sol — Sieglinde, qui a entendu son râle, s'affaisse elle-même avec un cri, comme morte. En même temps que tombait Siegmund, la lueur s'est éteinte des deux côtés ; d'épaisses ténèbres obscurcissent les nuages jusque vers le devant de la scène ; on y aperçoit néanmoins confusément Brünnhilde, se dirigeant avec une hâte éperdue vers Sieglinde.)

BRUNNHILDE
En selle ! que je te sauve !
(Elle hisse vivement Sieglinde, auprès d'elle, sur son cheval tout proche de la gorge latérale, et disparaît aussitôt avec elle. Aussitôt les nuages se divisent au milieu de la scène, de façon que l'on distingue nettement Hunding au moment où il retire son arme de la poitrine de Siegmund mort. — Wotan, entouré de nuées, se tient derrière lui sur un rocher ; il est appuyé sur sa lance, et il regarde douloureusement le cadavre de Siegmund.)

WOTAN
(s'adressant à Hunding)
Valet, va !
Va trouver Fricka :
Dis que l'épieu divin

Vengea tous ses affronts.
Va ! - Va !
(*Sur un signe méprisant de sa main, Hunding tombe mort. Wotan, avec une soudaine explosion d'effroyable fureur.)*
Mais Brünnhilde !
Sus à la rebelle !
Terrible
Châtiment la poursuit,
Et va l'atteindre en sa fuite !
(Il disparaît dans les éclairs et le tonnerre. Le rideau tombe rapidement.)

ACTE TROISIÈME

Sur la cime d'une montagne rocheuse.
À droite, la scène est limitée par une forêt de sapins. À gauche, on voit l'entrée d'une caverne de rochers, formant une sorte de salle naturelle ; au-dessus se trouve la cime la plus haute du rocher. Au fond du théâtre, la vue est entièrement libre ; des blocs de rochers, les uns bas, les autres élevés, bordent un précipice ; on devine que ce gouffre aux parois escarpées s'ouvre vers le fond de la scène. Des vols isolés de nuages, chassés par la tempête, passent au-dessus de la crête rocheuse. (Les noms des huit Walkyries qui — outre Brünnhilde — figurent dans cette scène sont : Gerhilde, Ortlinde, Waltraute, Schwertleite, Helmwige, Siegrune, Grimgerde, Rossweisse.) Gerhilde, Ortlinde, Waltraute et Schwertleite occupent la cime rocheuse, au niveau et au-dessus de la caverne ; elles sont complètement armées.

SCÈNE PREMIÈRE

GERHILDE
(postée tout en haut, et tournée vers le fond de la scène)
Hoïotoho ! Hoïotoho !
Heiaha ! Heiaha !
Helmwige, viens !
Ici ton cheval !

LA VOIX DE HELMWIGE
(hors de la scène)
Hoïotoho ! Hoïotoho ! Heiaha !
(Un éclair brille dans un nuage qui traverse le ciel ; en ce nuage, une Walkyrie à cheval devient visible : un guerrier mort est suspendu à sa selle.)

WALTRAUTE ET SCHWERTLEITE
(saluant de leurs cris l'arrivante)
Heiaha ! Heiaha !
(Le nuage avec l'apparition a disparu à droite derrière les sapins.)

ORTLINDE
(appelant vers la forêt de sapins)
Devers ma jument
Conduis ton cheval :
Près de ton Brun
Ma Grise aime à paître !

WALTRAUTE
(de même)
Qui pend à ta selle ?

HELMWIGE
(sortant des sapins)
Sintolt, le Hegeling !

SCHWERTLEITE
Mène ton Brun
Plus loin de la Grise :
Ortlinde vint
Avec Wittig, un Irming !

GERHILDE
(qui est descendue un peu plus bas)
Toujours ennemis j'ai vu
Sintolt et Wittig.

ORTLINDE
(s'élance brusquement, et court vers les sapins)
Heiaha ! Heiaha ! l'étalon

Qui mord la jument !

GERHILDE
(avec de bruyants éclats de rire)
Des chefs la haine
Excite les bêtes !

HELMWIGE
(criant derrière elle vers les sapins)
Assez Brun !
Garde la trêve !

WALTRAUTE
(qui a remplacé Gerhilde au sommet le plus élevé du roc et qui observe)
Hoïotoho ! Hoïotoho !
Siegrune, ici !
Où restes-tu donc ?

LA VOIX DE SIEGRUNE
(venant de la droite)
Long travail !
Où les autres sont-elles ?

LES VOIX DE SCHWERTLEITE ET WALTRAUTE
(venant de la droite)
Hoïotoho ! Hoïotoho !
Heiaha !

GERHILDE
Heiaha !
(Siegrune a disparu derrière les sapins. Des profondeurs l'on entend venir deux voix.)

GRIMGERDE ET ROSSWEISSE
(de plus bas)
Hoïotoho ! Hoïotoho ! Heiaha !

WALTRAUTE
Grimgerd' et Rossweisse !

SCHWERTLEITE
À deux chevauchant !
(Ortlinde, Helmwige et Siegrune qui vient d'arriver sont sorties du bois de sapins ; de la crête rocheuse la plus en arrière, elles saluent par signes les arrivantes.)

ORTLINDE, HELMWIGE ET SIEGRUNE
Salut, guerrières !
Rossweiss' et Grimgerde !

LES VOIX DE ROSSWEISSE ET GRIMGERDE
Hoïotoho ! Hoïotoho !
Heiaha !
(Elles apparaissent, sur leurs chevaux, ayant chacune sur la selle le corps d'un guerrier.)

LES SIX AUTRES WALKYRIES
Hoïotoho ! Hoïotoho !
Heiaha ! Heiaha !

GERHILDE
Au bois vos montures
Pour paître en repos !

ORTLINDE
(appelant vers le bois de sapins)
L'une de l'autre
Écartez vos cavales
Tant que nos braves
Restent rivaux !

HELMWIGE
(pendant que les autres rient)
La pauvre Grise
A pâti de leur guerre !

ROSSWEISSE ET GRIMGERDE
(sortant du bois de sapin)
Hoïotoho ! Hoïotoho !

LES WALKYRIES
Vaillantes ! Vaillantes !

SCHWERTLEITE
Toujours deux au combat ?

GRIMGERDE
Non pas tout d'abord,
Mais bien au retour.

ROSSWEISSE
Si nous sommes là toutes,
Le temps nous presse :
Pour Walhall il faut partir,
Wotan attend les héros.

HELMWIGE
Huit nous voici :
Une encor manque.

GERHILDE
Près du fauve Wälsung
Brünnhild' s'attarde.

WALTRAUTE
Il faut ici l'attendre encor :
Wotan nous fait
Accueil irrité,
Lorsque sans elle il nous voit !

SIEGRUNE
(sur la pointe du roc, d'où elle épie au loin)
Hoïotoho ! Hoïotoho !
Ici ! Ici !
D'un vol de tempête
Brünnhilde vient.

LES WALKYRIES
(courant vers la cime du rocher)
Hoïotoho ! Hoïotoho !
Brünnhilde ! hei !

WALTRAUTE
Vers le bois fuit
Son cheval chancelant.

GRIMGERDE
J'entends Grane
Souffler haletant !

ROSSWEISSE
Jamais je n'ai vu
Course si prompte !

ORTLINDE
Que vois-je à sa selle ?
HELMWIGE
Ce n'est pas un guerrier !

SIEGRUNE
Une femme en croupe !

GERHILDE
D'où vient cette femme ?

SCHWERTLEITE
Aucun salut
À ses compagnes ?

WALTRAUTE
Heiaha ! Brünnhild' !
Entends notre appel !

ORTLINDE

Vite aidez
Notre sœur à descendre !
(Gerhilde et Helmwige se précipitent dans le bois de sapins.)

WALTRAUTE
À bout d'efforts
Grane s'affaisse !

GRIMGERDE
À descendre elle aide
Vite la femme !

LES WALKYRIES
Parle ! sœur !
Qu'est tout cela ?
(Toutes les Walkyries reviennent sur la scène ; avec elles est Brünnhilde, soutenant et conduisant Sieglinde.)

BRUNNHILDE
(hors d'haleine)
Aide ! secours !
Danger pressant !

LES AUTRES WALKYRIES
D'où viens-tu vers nous
D'un vol furieux ?
Ta fuite prouve l'effroi !

BRUNNHILDE
C'est ma première fuite,
Et l'on me suit !
Wotan est sur mes pas !

LES WALKYRIES
(violemment effrayées)
N'es-tu pas folle ?
Dis ! Conte-nous !
Le Père-Armé te presse ?
Dois-tu le fuir ?

BRUNNHILDE
(avec angoisse)
Ô sœurs, vite
Occupez la cime !
Vers le Nord
Regardez s'il accourt !
(Ortlinde et Waltraute s'élancent vers la cime, pour s'y mettre en observation.)
Vite ! dites s'il vient !

ORTLINDE
Du Nord obscur
Vient l'orage.

WALTRAUTE
Sombres vapeurs
Montent là-bas.

LES WALKYRIES
Wotan chevauche
L'auguste coursier !

BRUNNHILDE
Chasseur sauvage
Il me suit en fureur,
Il vient, il vient du Nord !
Aide, sœurs !
Grâce pour elle !

LES WALKYRIES

Quelle est cette femme ?

BRUNNHILDE
Vite j'explique !
Sieglinde on la nomme,
De Siegmund sœur et amante :
Contre les Wälsungen
Wotan gronde en courroux :
Au frère
Je devais en ce jour
Ôter la victoire :
Mais Siegmund fut
Couvert par mon bras,
Contre le Dieu, —
Lui-même de son épieu frappa :
Sigmund mort !
Je m'enfuis :
J'entraînai
La femme vers vous,
Implorant de vous,
Tremblante,
Son salut et le mien.

LES WALKYRIES
(dans la plus grande consternation)
Ô sœur trop folle !
Qu'as-tu osé ?
Las ! Las ! Brünnhilde, las !
Coupable erreur
De Brünnhilde
Rebelle à l'auguste vouloir !

WALTRAUTE
(du haut de la cime)
L'ombre monte
Et du Nord vient vers nous !

ORTLINDE
(de même)
Gros de rage
Accourt l'ouragan.

ROSSWEISSE, GRIMGERDE, SCHWERTLEITE
Fort a henni son cheval.

HELMWIGE, GERHILDE, SIEGRUNE
Son souffle gronde effrayant !

BRUNNHILDE
Pauvre victime,
Si Wotan l'atteint,
Sa haine des Wälsungen
Veut les détruire !
Mes sœurs, qui de vous
Me prête un cheval,
Pour lui ravir cette femme ?

SIEGRUNE
Tu veux donc
Nous rendre rebelles ?

BRUNNHILDE
Rossweisse, chère !
Prête ta monture !

ROSSWEISSE
Sa course jamais
N'a fui loin du Père.

BRUNNHILDE
Helmwige, écoute !

HELMWIGE
Je reste soumise !

BRUNNHILDE
Grimgerde ! Gerhilde !
Vite un cheval !
Schwertleite ! Siegrune !
Vois ma terreur !
Oh ! aidez-moi,
Mes sœurs tant aimées :
Grâce pour l'humble éplorée !

SIEGLINDE
(qui jusque-là a gardé un air sombre et froid, regardant fixement devant elle, tressaille lorsque Brünnhilde l'enlace vivement, comme pour la protéger)
Renonce à rien craindre pour moi :
Seule m'aide la mort !
Pourquoi vins-tu
M'ôter du désastre ?
J'aurais reçu là
Le coup mortel,
De cette arme même
Dont Siegmund meurt :
— moi-même morte,
Unie à lui !
Loin de Siegmund —
Siegmund, de toi !
Puissé-je en la mort

Fuir ce songe !
Si je ne dois
Maudire ton aide,
Saintement exauce mes larmes,
Plonge ton glaive en mon cœur !

BRUNNHILDE
Vis, pauvre femme,
L'amour l'ordonne !
Sauve le gage
Que de lui tu reçus !
Un Wälsung vit dans ton sein !

SIEGLINDE
(est saisie d'un violent effroi ; soudain son visage rayonne d'une joie sublime)
Sauve-moi, vierge !
Sauve mon fils !
Grâce, ô filles,
À moi votre appui !
(De terribles nuées d'orage montent du fond ; le bruit du tonnerre se rapproche.)

WALTRAUTE
(du haut de la cime)
L'orage grandit.

ORTLINDE
(de même)
Parte qui tremble !

LES WALKYRIES
Chasse la femme
Loin du péril :
Des Walküren nulle
N'ose l'aider !

SIEGLINDE
(à genoux devant Brünnhilde)
Sauve-moi, vierge !
Sauve la mère !

BRUNNHILDE
(avec une soudaine détermination)
Fuis donc au plus vite
Et fuis toute seule !
Je reste et j'attends.
Seule à Wotan je m'offre :
Sur moi seule
Arrêtant ses fureurs,
Pour que toi, tu évites sa rage !

SIEGLINDE

Où diriger ma fuite ?

BRUNNHILDE
Qui de vous toutes
Vers l'Est prit sa course ?

SIEGRUNE
Vers l'Est au loin
S'étend la forêt :
Des Niblungen l'Or
Y fut par Fafner traîné.

SCHWERTLEITE
Sombre dragon,
Sous cette forme,
Au fond d'un antre
Il garde du Gnome l'Anneau.

GRIMGERDE
Maint péril y guette
Une femme sans aide !

BRUNNHILDE
Pourtant des coups du Dieu
Seuls la sauvent ces bois :
Car Wotan craint
D'approcher ce lieu.

WALTRAUTE
(du haut de la cime)
Wotan vient
Vers nous en fureur !

LES WALKYRIES
Brünnhild', entends,
Il approche à grand bruit !

BRUNNHILDE
(montrant l'Est à Sieglinde)
Pars sur l'heure,
Vers l'Est hâte-toi !
Va, courageuse,
Bravant tous les dangers.
Faim et fatigue,
Ronce et rocher !
Ris de tes maux,
Des dures douleurs !
Qu'un seul savoir
En toi demeure :
Le plus auguste Héros,
Femme, grandit,

Caché dans ton sein !
(Elle lui tend les morceaux du glaive de Siegmund.)
Conserve les deux
Moitiés du glaive ;
Près du corps de Siegmund
Ma main les a prises :
Qui doit brandir
Le fer reforgé,

De moi reçoive son nom :
« Siegfried » : Joyeux et Vainqueur !

SIEGLINDE
O sainte merveille !
Vierge sublime !
A toi je dois
Un saint réconfort !
Pour lui, notre aimé,
L'enfant doit survivre :
Que mes vœux un jour
S'ouvrent sur toi !
Adieu donc,
Bénie par Sieglinde en pleurs !
(Elle s'enfuit en hâte, à droite, par le devant de la scène. La montagne de rochers est entourée de noires nuées d'orage ; une effroyable tempête rugit, venant du fond de la scène : une lueur flamboyante illumine, sur le côté, la forêt de sapins. Au milieu du tonnerre on entend l'appel de Wotan.)

LA VOIX DE WOTAN
Reste ! Brünnhilde !

ORTLINDE ET WALTRAUTE
Cheval et chevalier
S'arrêtent

LES WALKYRIES
Las ! Brünnhilde !
Wotan est là !

BRUNNHILDE
Mes sœurs, pitié !
Le cœur me manque !
Son courroux m'écrase,
S'il n'est calmé par vos pleurs.

LES WALKYRIES
Ici, perdue !
Cache-toi bien !
Viens parmi tes sœurs,
Muette à sa voix !
(Elles se groupent toutes vers la cime du rocher, tout en cachant Brünnhilde au milieu d'elles.)
Las ! Las !
Wotan saute à bas
Du cheval !

Tout frémit
Au pas du Vengeur !

SCÈNE 2
Wotan, en proie à une fureur effrayante, sort de la forêt de sapins à pas précipités ; il s'arrête devant le groupe des Walkyries, qui se sont placées sur la hauteur rocheuse de manière à couvrir Brünnhilde de leur corps.

WOTAN
Où est Brünnhilde ?
Où est la coupable ?
Oseriez-vous
Cacher la rebelle ?

LES WALKYRIES
Sombre rugit ta rage !
Que firent, Père, tes filles.
Pour t'irriter
D'une telle fureur ?

WOTAN
Est-ce un outrage ?
Folle qui l'ose !
Je sais : Brünnhilde
Est là parmi vous.
Seule laissez-la,

Maudite éternelle,
Qui a maudit
Son propre rang !

ROSSWEISSE
Vers nous vint la coupable.

LES WALKYRIES
Vers nous vint la coupable,
Implorant notre secours !
Son cœur défaille
Sous ton courroux.
Pour la sœur tremblante
Nous prions toutes,
Calme ton premier courroux !

WOTAN
Filles au cœur
Faible et tremblant !
D'esprit si lâche
Vous ai-je créées ?
Vous ai-je donné
L'audace aux combats,
Vous ai-je fait
Le cœur froid et dur,
Pour vous voir jeter pleurs et cris,
Quand mon bras sur l'infidèle s'étend ?
Sachez, pleureuses,
L'acte commis
Par celle que plaignent
Vos lâches sanglots !
Nulle comme elle
N'a pénétré ma pensée !
Nulle comme elle
N'a su mes vœux dans leur source ;
C'est elle qui
Dans son sein créait mon désir : —
Ainsi, brisant
La douceur de ce lien,
Son traître crime
A bravé mon vouloir,
L'arrêt souverain
Est outragé,
Contre moi elle tourne les armes,
Que moi seul lui mis en main !
Parle, Brünnhilde !
Toi, de qui force,
Casque et lance,
Grâce et beauté,
Nom, existence sont à moi ! '
Parle et réponds à ma plainte,
Tremblante qui te caches,
Et fuis lâchement l'arrêt !

BRUNNHILDE
(sort du groupe des Walkyries et, d'un pas humble, ferme néanmoins, descend de la cime rocheuse, jusqu'à ce qu'elle arrive ainsi à une petite distance de Wotan)
Ordonne, Père :
Décide la peine !

WOTAN
Ta peine est ton œuvre :
Et toi-même as fait ton arrêt.
Par mon vouloir
Ton être existait :
Contre moi pourtant tu voulus ;
Mes ordres seuls
Devaient être ta loi :
Contre moi tu dictes des ordres ;
Mon vœu
Fut le tien :
Contre moi tu formes des vœux ;
Mon bras

Seul t'armait :
Contre moi ton bras lève l'arme ;
Seule tu connus
Mes décrets :
Contre moi pourtant tu décrètes ;
Seule tu fis surgir
Mes héros :
Contre moi ta voix les insurge.
Ton rang passé,
Wotan l'explique :
Ton rang présent,
À toi de le dire !
Mon vœu n'est plus le tien ;
Walküre n'est plus ton être :
Demeure donc
Ce qu'encor tu seras !

BRUNNHILDE
(violemment effrayée)
Me repousses-tu ?
C'est là ton arrêt ?

WOTAN
Vis loin des cieux, loin du Walhall ;
Tes pas n'iront plus
Vers les héros,
Mener les vainqueurs
Au divin séjour ;
Aux convives saints, Dieux et Déesses,
Ta main ne doit plus
Verser l'hydromel ;
Ma bouche oubliera
Ta bouche d'enfant.
Du peuple sacré
Tout te sépare,
Loin du tronc
La branche morte est tombée ;
Je romps ici notre lien :

De mes regards divins je te bannis.

LES WALKYRIES
(faisant éclater leur douleur)
Las ! Las !
Grâce pour elle !

BRUNNHILDE
Tu me dépouilles
De tous tes dons ?

WOTAN
Ton vainqueur doit te les prendre !
Ici, sur ce roc,
Reste en exil ;
Inerte et sans armes,
Dors ton sommeil ;
Qu'un Homme dompte la vierge,
S'il la trouve sur son chemin !

LES WALKYRIES
Arrête, Père !
Arrête-toi !
Veux-tu voir la vierge
Par l'Homme flétrie ?
Ô Dieu terrible, épargne
Lui l'horrible affront :
Ton arrêt sur nous fait tomber même affront !

WOTAN
N'est-ce donc pas clair,
Ce que j'ai dit ?
De votre groupe
La sœur infidèle est chassée ;

Et son cheval
Ne doit plus se cabrer près des vôtres ;
Sa fleur virginale
Se fane et meurt ;
L'époux va régner
Sur ce corps de douceur ;
À l'Homme, son maître,
Sa vie appartient ;
Assise elle file au foyer,
Condamnée au mépris de tous !
(Brünnhilde s'affaisse sur le sol, avec un cri, aux pieds de Wotan ; les Walkyries font un mouvement de désespoir.)
Tremblez-vous pas ?
Quittez la maudite !
Et pour jamais
Fuyez loin d'ici !
Car si quelqu'une
Près d'elle reste,
Et me provoque
En prenant son parti,
La folle aura le même sort :
Je traite l'orgueil ainsi !
Loin de ce roc !
Loin de ces crimes !
Promptes, prenez votre course,
Le malheur veille en ce lieu !

LES WALKYRIES
Weh ! Weh !
(Les Walkyries se dispersent avec un sauvage cri de douleur, et se précipitent, en leur fuite rapide, dans la forêt de sapins : bientôt on les entend s'éloigner sur leurs chevaux, comme dans une tempête. Pendant ce qui suit, l'orage s'apaise peu à peu ; les nuages se dissipent ; dans le ciel calme commence le crépuscule du soir, et finalement la nuit.)

SCÈNE 3
Wotan et Brünnhilde, celle-ci encore gisante, étendue aux pieds de son père, sont seuls restés sur la scène. Long et solennel silence : les positions respectives de Wotan et de Brünnhilde demeurent sans changement.

BRUNNHILDE
(elle lève enfin lentement la tête, cherche le regard de Wotan, encore détourné d'elle)
Si grande honte
Ai-je commis,
Que sur mon crime la honte tombe ainsi ?
Fus-je si basse,
Dans mon forfait,
Que jusque-là tu m'abaisses ainsi ?
Ai-je trahi
L'honneur à ce point,
Que tu me prennes l'honneur à jamais ?
(Elle se soulève peu à peu jusqu'à se trouver entièrement debout.)
Oh dis, Père !
vois dans mon âme :
Calme ta fureur,
Dompte cette rage !
Et montre-moi clair
L'obscur forfait,
Qui contraint ton cœur en courroux
à maudire l'enfant le plus cher !

WOTAN
(sombre)
Songe à ton acte ;
Lui seul t'explique ta faute !

BRUNNHILDE
À ton vouloir
J'obéissais.
WOTAN
T'avais-je dit
De lutter pour le Wälsung ?

BRUNNHILDE
Ainsi tu disais,
Seul maître du Choix !

WOTAN
Mais ce décret
Pourtant je te le repris.

BRUNNHILDE
Quand Fricka t'eut fait
Une âme étrangère :
Tu fus captif de sa cause,
Et ton propre ennemi.

WOTAN
(avec amertume)
Croyant que tu sus comprendre,
Je dus châtier ton défi :
Mais lâche et vil
Tu m'as jugé !
Alors j'oublierais l'infidèle
Trop indigne de mon courroux ?

BRUNNHILDE
J'ignore tout,
Hors cette seule chose,
Que le Wälsung, tu l'aimes :
J'ai vu la détresse
Qui t'étreint,
L'unique amour que tu quittes.
Le reste seul
Retint tes regards,
Et te fit souffrir
L'âpre tourment,
À Siegmund d'ôter ton aide.

WOTAN
Tu vis tout cela,
Et tu l'osas protéger ?

BRUNNHILDE
Mon regard n'a vu
Que l'unique amour,
De qui, dans la contrainte
Où saigne ton cœur,
Faibles, tes yeux se détournent.
Celle qui couvrait
Ta retraite au combat
A vu cela seul,
Caché pour toi :
Siegmund, je dus le voir.
Vers lui,
Funèbres, je vins ;
Je lus sur sa face,
J'ouïs sa parole ;
Je compris du héros
La sainte douleur ;
Triste en mon cœur
Fut l'écho de sa plainte,

Libre tendresse,
Sombre tourment,
D'une âme en détresse
Âpre défi :
Mon oreille entendit,
Mon œil vit clair,
Ce qu'au fond de l'être mon cœur
Sentait d'un trouble sacré.
Pâle, muette,
J'ai vu ma honte.
Toute à sa cause
Fut ma pensée :

Vaincre ou périr
Avec Siegmund sur l'heure,
Tel fut mon rôle,
Et le choix, et le sort !
Par cet amour qu'en moi
Toi seul, as créé,
Par l'ordre qui du Wälsung
Me fit sœur,
Toute à son désir
Fière, je t'ai bravé.

WOTAN
Toi seule ainsi
Tu pus faire l'acte rêvé,
Qu'à mon cœur défend
Un double désespoir ?
Si vite tu goûtas
Le bonheur d'un cœur libre,
Tandis qu'en moi
La douleur brûlait
Détresse de mort
Qui m'a contraint,
Pour l'amour d'un monde,
D'ôter l'Amour
De ce cœur rongé de tortures ?
Alors contre moi
Je luttais dans l'angoisse,
Vaincu d'avance,
Fou de colère
Rage et désir,
Révolte en courroux,
M'ont fait ce vouloir meurtrier,
En la mort de mon propre monde
De finir ma peine éternelle :
Mais toi, de purs
Transports t'enivraient ;
Trouble suave,
Charme puissant,
Tu bois, heureuse,

Le philtre Amour
Quand moi, Dieu plein d'angoisse,
Seul je m'abreuve de fiel ?
Que ton vain désir
Soit donc ton guide :
De moi tu t'es séparée !
Mon cœur t'écarte,
Je dois m'affranchir
De ton conseil funeste ;
Distincts, nous ne
Devons vivre ensemble :
Dans le temps et l'espace,
Le Dieu ne doit te connaître !

BRUNNHILDE
Ainsi ton enfant
N'a su t'aider,
N'ayant pu comprendre
Quel fut ton vœu,
Quand mon propre vœu
Seulement me disait
D'aimer ce que toi tu aimes ;
Dois-je te perdre,
Te fuir craintive,
Dois-tu rompre
Ce qui fut uni,
Frappant d'exil
La moitié de ton être,
Jadis à toi je fus toute
Ô dieu, retiens-le bien !
Ne souille pas
Ton essence éternelle,
Crains un affront

Retombant sur toi ;
Sur toi pèse la honte,
Suis-je livrée au mépris !

WOTAN
Ton cœur suivit
De l'Amour la loi :
Suis à présent
Qui tu dois aimer.

BRUNNHILDE
Dois-je quitter le Walhall,
Ne plus t'assister dans ton œuvre,
De l'Homme, mon maître,'
Subir le pouvoir,
Des bras d'un lâche
au moins sauve-moi !
Que seul un brave
Soit mon vainqueur.

WOTAN
Ton cœur a nié mon Choix
Choisir pour toi je ne puis.

BRUNNHILDE
De toi une race est issue ;
Nul lâche jamais n'en peut naître !
L'auguste Héros - je sais qu'il
Naîtra des Wälsungen forts !

WOTAN
Laisse la race perdue !
Le Dieu s'éloigne,
D'elle et de toi :
La haine dut l'écraser.

BRUNNHILDE
Qui brava ton ordre,
Sut la sauver :
Sieglinde porte
Un fruit sacré ;
Issu de maux
Que les mères ignorent,
Le fils de ses larmes
Bientôt naîtra.

WOTAN
Nulle aide de moi
Pour cette femme
Ni pour son fils futur !

BRUNNHILDE
Elle a cette épée
Que par toi prit Siegmund.

WOTAN
Et que ma propre main brisa !
En vain tu veux
Fléchir mon courage !
Accepte ton sort,
Tel qu'il t'est fait :
Moi-même n'y peux rien changer !
Je pars maintenant,
Loin va ma route :
J'ai même trop attendu.
De l'enfant qui
S'éloigna je m'éloigne ;
Je dois ne rien
Savoir de ses vœux :
La peine seule
S'accomplit par moi.

BRUNNHILDE
Quel est le tourment
Dont tu me frappes ?

WOTAN
Un lourd sommeil
Clora tes yeux :
Celui qui réveille la vierge,
La prend dès lors pour épouse !

BRUNNHILDE
S'il faut qu'un sommeil
Soit ma chaîne,
Aux mains d'un lâche
Offrant ta fille :
Entends l'unique prière,
L'effroi sacré de ton sang !
Entoure la vierge
D'affreuse épouvante :
Afin qu'un brave,
Un libre Héros
Sur le rocher
M'éveille seul !

WOTAN

Trop fier ton rêve,
Trop haut ton vœu !

BRUNNHILDE
(embrassant ses genoux)
Entends
L'unique prière !
Ou brise ta fille
Embrassant tes genoux ;
Détruis l'aimée,
Écrase son corps ;
Que l'épieu cruel déchire sa chair :
Du moins, barbare, épargne-
Lui le suprême affront !
(Avec un enthousiasme sauvage.)
À ton appel
Qu'un Feu se déchaîne ;
Qu'il ceigne la roche,
Cercle embrasé :
Qu'il brille, qu'il brûle
Et broie dans ses dents
Le lâche qui se, infâme, sera
Du roc redoutable approché !

WOTAN
(saisi d'émotion, la regarde dans tes yeux et la relève)
Adieu ! vaillante,
Noble enfant !
Toi de mon être
Sainte fierté !
Adieu ! adieu ! adieu !
Dois-je éviter tes yeux,
Et dois-je ne plus te faire
Accueil tendre et grave ;
Dois-je ne plus te voir
Chevaucher à ma droite.
Ou bien m'offrir la coupe ;
Dois-je te perdre,
Toi que j'adore,
Ô rire et bonheur de ma vie :
Qu'un Feu nuptial
Pour ta couche s'allume,
Pareil n'a jamais flamboyé !
Rouge splendeur
Défende le roc ;
Qu'un mur d'épouvante

Chasse le lâche ;
Que nul infâme
N'ose approcher :
Qu'un Homme ici t'éveille seul,
Plus fibre que moi, le Dieu !
(Brünnhilde, saisie d'émotion et d'extase, se jette dans les bras de Wotan.)
Ces yeux baignés de clarté,
Ces yeux baisés tant de fois,
Quand mon baiser
Payait ta vaillance,
Et quand s'ouvraient
Pour le lot des braves
Tes douces lèvres d'enfant ;
Ces deux yeux, soleils de mon cœur,
Éclairs des jours de combat,
Lorsqu'un espoir
Plus immense qu'un monde
Brûlait mon sein
D'éperdus désirs,
D'angoisses sans mesure :
Ma lèvre encor
Goûte leurs larmes.
En l'adieu dernier
Du dernier baiser !
Qu'à l'Homme enviable
Brillent leurs feux ;
Pour moi, Dieu misérable,

À jamais ils se ferment !
Le Dieu — qui
S'écarte de toi,
Te prend d'un baiser le Divin.
(Il l'embrasse sur les deux yeux, qui demeurent fermés aussitôt : elle glisse en arrière, doucement inerte, dans ses bras. Il l'entraîne avec tendresse et la couche sur un tertre de mousse un peu bas, au-dessus duquel un sapin étend largement ses branches. Une fois encore il contemple ses traits, et ferme alors le casque sur sa tête ; de nouveau ses regards s'attardent douloureusement sur la forme aimée, qu'il recouvre finalement du long bouclier d'acier de la Walkyrie. Alors, avec une solennelle résolution, il marche vers le milieu de la scène, et tourne la pointe de sa lance vers un puissant bloc de pierre.)
Loge, entends !
Viens à ma voix !
Autrefois tu brûlais,
Brasier dévorant,
Jusqu'au jour de ta fuite,
Lueur ondoyante :
Comme jadis,
Sois enchaîné !
Jaillis, mer flamboyante,
défends le roc, rouge clarté !
Loge ! Loge ! ici !
(En prononçant ces derniers appels, il frappe trois fois le bloc de rocher avec la pointe de sa lance ; un rayon de feu jaillit de la pierre, et s'enfle rapidement jusqu'à former une mer de flammes. Avec la pointe de sa lance, Wotan indique à ces flammes le pourtour du rocher qu'elles doivent ceindre ainsi de leur torrent.)
Qui de ma lance
Craint la pointe,
N'aborde ce Feu jamais !
(Il disparaît dans la lueur, vers le fond de la scène.